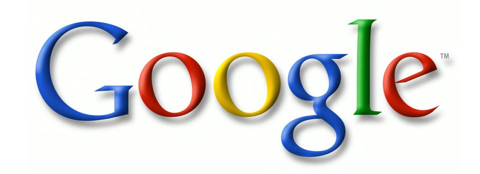
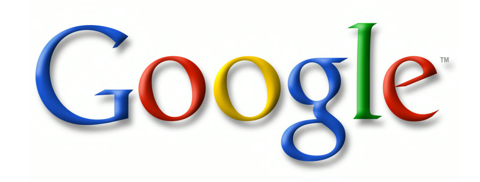
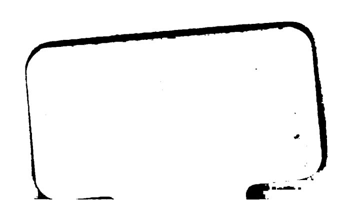





WIDENER
HN T5WT 6


VE
RI
TAS



Théâtre d'Amour

DU MÊME AUTEUR

Bonheur manqué, *poésies*.

De 1871 à 1879

Prima Verba, *poésies*.

Le Vertige, *comédie en un acte, en vers* (Odéon).

Un Drame sous Philippe II, *drame en quatre actes, en vers* (Odéon).

Les Deux Fautes, *comédie en un acte* (Odéon).

Don Juan, *adaptation en trois actes,* d'après Shadwell (Gaîté).

Tout n'est pas rose, *poésies*.

Pommes d'Ève, *poésies*.

Vanina, *fantaisie en deux actes, en vers*.

Théâtre d'Amour (*La Chance de Françoise. — L'Infidèle. — Amoureuse. — Le Passé.*)

En préparation :

Les Raisons du Cœur, *comédie en deux actes*.

Le Vieil homme, *comédie en quatre actes*.

GEORGES DE PORTO-RICHE

Théâtre d'Amour

LA CHANCE DE FRANÇOISE
L'INFIDÈLE — AMOUREUSE
LE PASSÉ

Neuvième Édition.



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1907

GEORGES DE PORTO-RICHE

Théâtre d'Amour

LA CHANCE DE FRANÇOISE
L'INFIDÈLE — AMOUREUSE
LE PASSÉ

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

—

1907

Binney fund

LA
CHANCE DE FRANÇOISE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théatre-Libre,
le 10 décembre 1888 ;
reprise au Gymnase-Dramatique, le 6 février 1889,
et à la Comédie-Française, le 15 décembre 1891.

A

MARCEL GIRETTE

ARTISTES QUI ONT TENU LES ROLES

	THÉATRE-LIBRE	GYMNASE	THÉATRE-FRANÇAIS
MARCEL DESROCHES.	Henri Mayer.	Pierre Achard.	Le Bargy.
GUÉRIN.	Laury.	M. Bréant.	Laroche.
JEAN.	Antoine.	L. Debray.	Falconnier.
FRANÇOISE. . . .	Mmes Sigall.	Mmes Julia Depoix.	Mmes Bertiny.
MADELEINE.	Lucy Manvel.	Silviac.	Ludwig.

De nos jours, à Auteuil.

LA
CHANCE DE FRANÇOISE

Un atelier. Au fond, une porte ouverte sur un jardin; à droite et à gauche, deux portes latérales; à gauche, une petite porte dérobée. Tableaux sur leur chevalet; table surchargée de paperasses; livres, armes, bibelots, divans, etc. — Onzé heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOISE, MARCEL.

FRANÇOISE, seule.

Petite, d'aspect frêle, figure mélancolique et un peu railleuse. — Relevant et baissant tour à tour le store de la fenêtre.

Encore, encore un peu... Ah! ce soleil!... Comme il est contrariant!... (Avec satisfaction, examinant l'atelier.) Voilà qui est en ordre. (En voulant prendre quelque chose sur une table, elle fait tomber des papiers.) Allons, bon!... (Remarquant une lettre, parmi celles qu'elle ramasse.) Une lettre... de M. Guérin...

Lisant.

« D'où vient votre silence, mon cher ami?... Vous ne me parlez pas souvent de l'imprudente qui a osé devenir la compagne du beau Marcel... La récompensez-vous de sa confiance, de sa témérité? Vous ressemblez si peu aux autres... Votre légèreté, permettez-moi de dire votre... » (s'interrompant.) Il a écrit le mot... (Reprenant.) « Votre cynisme me fait trembler... Un an d'absence, voilà bien du temps perdu pour l'amitié. Pourquoi les circonstances nous ont-elles séparés au moment de votre mariage?... Pourquoi la santé de ma femme réclamait-elle si impérieusement le soleil?... Enfin, nous quittons Rome; dans un mois j'irai vous surprendre à Auteuil... » (s'interrompant.) Bientôt, alors. (Marcel paraît au fond, mise négligée, type d'homme à femmes. — Reprenant.) « Je suis impatient de vous voir, impatient surtout de connaître madame Desroches. Voudra-t-elle de ma sympathie? J'y compte. Prenez garde, mauvais garnement, je la confesserai. Si je découvre un nuage dans son bonheur, son futur ami se fâchera. » (Cessant de lire, tristement à elle-même.) Un ami... je voudrais bien.

MARCEL.

Je t'y prends, curieuse, tu lis mes lettres?

FRANÇOISE.

Oh! une vieille lettre...

MARCEL, raillant.

Celle de Guérin?

FRANÇOISE.

Je l'ai retrouvée là, en rangeant ton atelier.

MARCEL, tendrement.

Alors, petite romanesque, tu es à la recherche d'un ami?...

FRANÇOISE.

Mais oui, j'ai tant de choses à dire, depuis que je suis heureuse.

MARCEL.

Et moi, je ne suis donc pas ton ami?

FRANÇOISE.

Toi, tu es l'homme que j'aime. Est-ce toi que j'irais consulter, lorsqu'il s'agit de ton bonheur?

MARCEL.

Très profond!... (Bâillant.) Ah! je suis fatigué...

FRANÇOISE.

Tu es rentré tard?

MARCEL.

A trois heures.

FRANÇOISE.

Et bien doucement, méchant.

MARCEL.

On a été jalouse?

FRANÇOISE.

Quelle idée! Je sens si bien qu'au fond tu n'aimes que ta femme.

MARCEL, tristement.

C'est vrai, je n'aime que ma femme, moi, ma femme...

FRANÇOISE, raillant.

Pauvre Marcel!

MARCEL.

Je me suis assommé à ce souper. Je ne sais pas pourquoi, tout le monde me dit que j'engraisse.

FRANÇOISE.

Hélas! cela ne t'empêchera pas de plaire.

MARCEL.

Dieu n'est pas juste.

FRANÇOISE.

Il a cette réputation.

MARCEL, s'allongeant sur un canapé.

Tu me pardonnes ma mauvaise tenue, Françoise? (S'étirant.) Ah! je ne peux plus veiller. Fini... Tiens, décidément, j'étais...

Il s'arrête.

FRANÇOISE.

Tu étais mûr pour le mariage.

MARCEL, se défendant.

Oh! (Un silence. — Raillant.) Je suis sûr que tu t'entendras avec Guérin. Vous vous ressemblez un peu... Pas de figure.

FRANÇOISE.

Moralement?

MARCEL.

Oui, je le flatte.

FRANÇOISE.

Alors, voici son signalement : sentimental, sérieux en amitié, honnête homme. Je m'arrange bien.

MARCEL.

Ce que c'est que la sympathie. Tu ne l'as jamais vu, et tu le connais.

FRANÇOISE.

Depuis combien de temps est-il marié.

MARCEL.

Oh! il est né marié, celui-là.

FRANÇOISE.

Réponds.

MARCEL.

Depuis une dizaine d'années, je crois.

FRANÇOISE.

Et c'est un bon ménage?

MARCEL.

Excellent.

FRANÇOISE.

Quelle femme?

MARCEL.

Fringante...

FRANÇOISE.

Quoique vertueuse?

MARCEL.

On le dit.

FRANÇOISE.

Alors, entre madame Guérin et le beau Marcel.. rien?

MARCEL.

La femme d'un ami?

FRANÇOISE.

C'est toujours si tentant la femme d'un ami... (Marcel fait un geste de mauvaise humeur et prend son chapeau.) Tu sors?

MARCEL.

Je déjeune au Cercle.

FRANÇOISE.

Bien.

MARCEL.

Je suis engourdi. J'ai besoin de prendre l'air.

FRANÇOISE.

L'air de Paris.

MARCEL.

Tu l'as dit.

FRANÇOISE

Et le travail?

MARCEL.

Je ne suis pas en train.

FRANÇOISE.

Tu n'as plus que dix jours pour le Salon, tu ne seras jamais prêt.

MARCEL.

Bah! pour le talent que j'ai.

FRANÇOISE.

Mais tu en as du talent... c'est connu.

MARCEL.

J'en avais...

Un silence.

FRANÇOISE.

Tu dînes avec moi?

MARCEL, attendri.

Certainement. Surtout pas d'idées noires, je t'en prie, je ne déjeune pas en partie fine.

FRANÇOISE.

Te soupçonner?

MARCEL, reconnaissant.

A la bonne heure. (Un silence. Avec franchise.) Évidemment je ne vais pas toujours où je te dis que je vais. Pourquoi t'attrister inutilement? Mais, si tu crois que je fais... ce que je ne dois pas faire, tu te trompes. Je ne suis plus garçon, mon amie.

FRANÇOISE.

Encore un peu, voyons!

MARCEL.

Va, ne sois pas jalouse : il est mort, enterré, le temps des aventures. Trente-cinq ans, moins de cheveux, un peu de ventre, marié! On n'a pas tant d'occasions que ça, ma petite.

FRANÇOISE, raillant.

Allons, ne te décourage pas, la chance peut te revenir; il suffit d'un instant.

MARCEL, navré.

Je n'espère plus.

FRANÇOISE.

Marié!... Ah! tu n'aurais jamais dû être propriétaire, toi, tu étais né locataire.

MARCEL, prêt à sortir, apercevant une dépêche sur la table, vivement.

Tiens! un petit bleu, et tu ne me disais rien.

FRANÇOISE.

Je ne l'avais pas vu; Jean l'aura posé là pendant que tu dormais.

MARCEL.

Ça vient de Passy, je connais cette écriture... (A part, avec surprise.) Madame Guérin... Madeleine! Tiens! (Lisant.) « Mon cher ami, je déjeune ce matin chez ma tante de Monglat, à la Muette, comme autrefois. Venez me voir avant midi, j'ai à vous parler de choses sérieuses. » (Cessant de lire, à part, joyeusement.) Un rendez-vous!... Après trois ans! Pauvre Guérin!... Non. A présent, ce serait mal. Non.

FRANÇOISE, à part

Il se réveille.

MARCEL, à part.

Ils sont donc revenus? Françoise a raison, il suffit d'un instant. Chère petite!

FRANÇOISE.

Rien d'ennuyeux, au moins?

MARCEL, malgré lui.

Au contraire.

FRANÇOISE.

Ah!

MARCEL, avec embarras.

C'est cette américaine qui a vu mon tableau... l'autre jour... chez Goupil. Tu te rappelles. Elle insiste pour l'avoir à dix mille. Ma foi, j'ai envie de le lâcher... Par le temps qui court...

FRANÇOISE.

Tu ferais bien.

MARCEL, lui tendant la dépêche.

Douterais-tu?

FRANÇOISE.

Pas le moins du monde.

Marcel met la dépêche dans sa poche. Un silence.

MARCEL, *hésitant à sortir, à part.*

Elle est gentille, ma femme, très gentille : un petit bonheur de poche !

FRANÇOISE.

Eh bien, tu ne sors plus?

MARCEL, *étonné.*

Comment! tu me chasses?

FRANÇOISE.

Puisque tu déjeunes dehors; le train part dans quelques minutes.

MARCEL, *subitement amoureux.*

Est-ce que je suis pressé quand tu es jolie? Et tu es adorable ce matin.

FRANÇOISE.

Tu trouves?

Un silence.

MARCEL, *à part.*

C'est curieux, c'est toujours comme ça, chaque fois que j'ai un rendez-vous.

FRANÇOISE.

Maintenant, adieu. J'ai assez de toi. Tu déranges mes projets de solitude en restant. Moi qui m'apprêtais déjà à être mélancolique. Il n'y a pas moyen d'être gaie ni triste avec cet homme. Va-t'en.

MARCEL, *ôtant son chapeau.*

D'abord, je suis chez moi ici, c'est mon atelier. Ta maison est là-bas dans le jardin.

FRANÇOISE.

Oui, c'est là-bas seulement que tu es marié.

MARCEL, *se défendant.*

Oh! (*Avec reproche, tendrement.*) Dis-moi, Françoise, pourquoi ne veux-tu jamais sortir avec moi?

FRANÇOISE.

Je n'aime pas le monde, tu sais bien.

MARCEL.

On me voit toujours seul partout.

FRANÇOISE.

Tant mieux pour toi, on te croit garçon.

MARCEL.

A t'entendre, les gens mariés ne devraient pas vivre ensemble.

FRANÇOISE.

Peut-être te verrais-je plus souvent, si nous n'étions pas mariés.

MARCEL.

Ce n'est donc pas une joie pour vous, madame, d'être au bras de votre mari?

FRANÇOISE.

N'est-ce pas aussi une joie de se dire : il est libre, je ne suis pas sa femme; il n'est pas mon mari; je ne suis pas le devoir, la chaîne, je suis la fantaisie, l'amour. S'il part, c'est qu'il s'ennuie, mais s'il revient, c'est qu'il m'aime.

MARCEL.

Tiens, Françoise, tu es forte, toi!

FRANÇOISE.

Vraiment?

MARCEL.

Très forte.

FRANÇOISE.

Voilà tout?...

MARCEL.

Oh! Je sais que ta philosophie n'est que de l'amour. (Un silence.) Tu pleures quelquefois, n'est-ce pas? quand je ne suis pas là.

FRANÇOISE.

Si peu.

MARCEL.

Je te rends déjà malheureuse. Ah! quand tu as le cœur gros, Françoise, ne me le cache pas; tu feras de moi tout ce que tu voudras avec une larme.

FRANÇOISE.

Avec une, oui, mais avec plusieurs?

MARCEL.

Ne ris pas, je suis sérieux, je t'assure. Parbleu! si je disais que ma tendresse est aussi profonde que la tienne, je...

FRANÇOISE.

Tu mentirais.

MARCEL.

C'est égal, il me semble tout de même que je t'adore. Je me sens seul, quand je t'abandonne, j'erre sans but, l'âme en peine. J'ai peur qu'il te soit arrivé quelque chose... Et comme en rentrant, à minuit, j'ouvre ma porte avec une délicieuse émotion!... Est-ce de l'amour, ça? Tu dois le savoir, toi qui t'y connais.

FRANÇOISE

Peut-être.

MARCEL, inconsciemment.

Tu comprends, Françoise, on ne peut pas répondre de soi.

FRANÇOISE

Sans doute.

MARCEL.

Personne ne peut dire : « J'aime aujourd'hui, j'aimerai demain. » Et pas plus toi que les autres.

FRANÇOISE, offensée.

Moi?

MARCEL.

Sais-tu, si dans quinze ans?

FRANÇOISE.

Oh! moi, c'est différent, je ne suis qu'une petite bête, qui aimera le même homme toute sa vie... Mais continue, tu disais...?

MARCEL.

Rien. Que je te veux heureuse, malgré tout, quoi qu'il arrive, quoi que je fasse

FRANÇOISE.

Même si tu me trompais?

MARCEL, tendrement.

Te tromper? oh! jamais... Les autres femmes, je m'en moque. Tu es le bonheur, toi, tu n'es pas le plaisir.

FRANÇOISE.

Hélas!

MARCEL.

Pourquoi hélas ?

FRANÇOISE.

Parce qu'on se passe plus volontiers de bonheur que de plaisir.

MARCEL, tendrement.

Mais la chose sérieuse de ma vie, c'est toi, sache-le bien, c'est toi la préférée. Qu'une femme ose troubler ton repos, et elle aura affaire à moi, je te le promets ! Appelle ça de l'égoïsme, mais ta quiétude m'est nécessaire.

FRANÇOISE.

Tu n'as pas besoin de préparer l'avenir, mauvais sujet : il y a longtemps que j'ai fait la part du feu. Je suis toute petite, mais je suis plus vieille que toi.

MARCEL.

Tiens, veux-tu que je te dise ? je ne te méritais pas.

FRANÇOISE.

Ça, c'est vrai.

MARCEL.

Quand je pense que tu aurais pu faire le bonheur d'un brave homme et que...

FRANÇOISE.

Et mon bonheur à moi, qui l'aurait fait ?

MARCEL.

Tu n'es pas heureuse...

FRANÇOISE.

Je ne me suis pas mariée pour être heureuse, je me suis mariée pour t'avoir.

MARCEL.

Suis-je stupide ! Ce serait si gentil, si je n'étais qu'un mari fidèle.

FRANÇOISE.

Tu le seras, j'en suis sûre.

MARCEL.

Vrai, tu crois ?

FRANÇOISE.

Je t'en réponds. A quoi bon me tromper, bêta ! Ça me ferait tant de peine, et ça te ferait si peu de plaisir.

MARCEL.

Tu as raison

FRANÇOISE.

Non, tu ne me tromperas pas. D'abord, moi, j'ai de la chance.

MARCEL, *gaiement.*

Oh ! oui, tu as de la chance, petite ; tu ne sais pas comme tu en as.

FRANÇOISE, *coquette.*

Raconte.

MARCEL.

Es-tu folle ?

FRANÇOISE.

J'ai couru des dangers, hein ?

MARCEL.

Eh bien, oui ! parfois je m'imagine que le bonheur n'est pas là, dans ces yeux malins, et j'essaye d'aimer une autre femme ; je me monte la tête pendant quinze jours, je me crois amoureux ; mais, quand il

n'y a plus que le crime à commettre, je me dérobe, j'échappe : la chance de Françoise ! Au fond, vois-tu, je ne suis qu'un commenceur. Ce qui te sauve, je ne le comprends pas moi-même. Tantôt c'est une bêtise que lâche la femme idéale, tantôt c'est une parole divine que tu as su trouver ; et quelquefois aussi, il faut bien en convenir, une chose insignifiante, un rien. Tiens, mercredi, j'ai manqué le train et je suis rentré dîner avec toi. Enfin, je ne sais pas quoi, moi : la chance de Françoise !

FRANÇOISE.

Alors, ce n'est pas pour aujourd'hui, dis ?

MARCEL.

Ni pour demain, et je te donne ma journée, et je ferme ma porte.

FRANÇOISE.

N'est-ce pas que tu es heureux ? Ah ! si seulement une petite tête blonde était là, je te tiendrais tout à fait.

MARCEL, lui donnant un baiser derrière l'oreille.

Dépêche-toi, paresseuse.

FRANÇOISE.

Je ne suis pas jolie, mais j'ai des petits coins.

MARCEL.

Tu n'es pas jolie ?

FRANÇOISE.

Non, et pourtant je méritais de l'être.

MADELEINE, au fond.

Pardon...

Françoise jette un cri et s'échappe par la droite sans reconnaître la personne qui entre.

SCÈNE II

MARCEL, MADELEINE.

MARCEL, *étonné.*

Madeleine !

Un silence.

MADELEINE, *très élégante — crânement.*

Ah ! c'est comme ça que vous me trompez, vous !

MARCEL, *gaiement.*

Ma chère, si vous croyez que depuis trois ans...

MADELEINE.

Je vous demande pardon d'avoir interrompu votre tête-à-tête, mon cher Marcel, mais votre porte était ouverte, et je n'ai rencontré aucun domestique sur mon passage.

MARCEL.

Vous êtes toujours la bienvenue chez moi.

MADELEINE.

Elle est bien faite, votre femme.

MARCEL.

N'est-ce pas ?... Voulez-vous me permettre de vous la présenter ?

MADELEINE.

Plus tard ; c'est vous que je viens voir.

MARCEL.

Voilà une visite qui a lieu de me surprendre

MADELEINE.

Surtout après ma dépêche de tout à l'heure... J'ai préféré ne pas vous déranger.

MARCEL, déçu.

Ah !

MADELEINE.

Oui.

MARCEL.

Alors ?

MADELEINE.

Non.

MARCEL.

Je regrette... (Lui baisant la main.) C'est égal, je suis bien heureux de vous serrer la main.

MADELEINE.

Vous avez gardé le même atelier, je vois.

MARCEL.

Vous avez une mine charmante, à présent.

MADELEINE.

Vous êtes toujours joli garçon.

MARCEL.

Vous aussi.

MADELEINE.

J'ai vingt-huit ans.

MARCEL.

Votre mari en a cinquante, ça vous rajeunit. Mais depuis quand êtes-vous revenus ?

MADELEINE.

Depuis huit jours.

MARCEL.

Et je n'ai pas encore vu Guérin?

MADELEINE.

Vous ne perdrez rien pour attendre.

MARCEL.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MADELEINE, tranquillement.

Des choses ennuyeuses... Vous savez comme il est jaloux. Eh bien, hier, pendant que j'étais sortie, il a fouillé dans mes tiroirs...

MARCEL.

Et naturellement il a trouvé des lettres.

MADELEINE.

Les vôtres, mon ami.

MARCEL.

Les miennes?

MADELEINE.

Oui... (Mouvement de Marcel.) D'anciennes lettres.

MARCEL.

Vous les avez gardées?

MADELEINE.

Un homme célèbre! Evidemment.

MARCEL.

Sapristi!

MADELEINE.

Ingrat!

MARCEL.

Pardon...

MADELEINE.

Vous devinez l'explication qui a suivi cette découverte : mon bon Marcel, je vais me séparer.

MARCEL.

Tu te...? Vous vous séparez?

MADELEINE.

Ne me plaignez pas trop. Après tout, me voilà libre... presque heureuse.

MARCEL.

Quelle résignation!

MADELEINE.

Seulement...

MARCEL.

Il y a un seulement?

MADELEINE.

Il va vous envoyer ses témoins.

MARCEL, gaiement.

Un duel entre nous?... Aujourd'hui? Ce n'est pas sérieux.

MADELEINE.

Je crois qu'il veut vous tuer.

MARCEL.

Après trois ans? Comme il y va! D'abord, il n'en a pas le droit.

MADELEINE.

Il y a prescription?

MARCEL.

Eh! trois ans, c'est trois ans.

MADELEINE.

Au fait, vous avez raison. Aujourd'hui, vous n'aimez

plus sa femme, et vous aimez la vôtre. Les temps sont changés. Maintenant, vous avez un bonheur à vous. Je comprends votre indignation.

MARCEL.

Que voulez-vous! on commence sur les barricades et on finit...

MADELEINE.

On finit dans le gouvernement... Dites donc, Marcel, il arrive tard, mon mari, mais il arrive au bon moment.

MARCEL.

Méchante!

MADELEINE.

Dame, si l'histoire est ancienne pour vous, pour lui elle est nouvelle.

MARCEL.

Ne parlons pas de lui.

MADELEINE.

Il vous intéresse à présent?

MARCEL.

Je n'avais pas prévu son chagrin.

MADELEINE.

Il faudra lui exprimer votre sympathie quand vous le verrez.

MARCEL.

Sur le terrain?

MADELEINE.

Ailleurs...

MARCEL.

Où alors? chez moi?

MADELEINE.

Mon cher, il tient peut-être à vous dire ce qu'il a sur le cœur.

Un silence.

MARCEL, à part, avec ennui.

Diable!... Et Françoise? (Un silence.) Bah! Un duel! Et puis je peux bien risquer ma vie pour vous qui avez tant de fois risqué la vôtre pour moi.

MADELEINE.

Le fait est... hein? J'étais moins prudente que vous dans ce temps-là.

MARCEL.

Vous ne me dites pas tout, Madeleine. Quelle idée a donc pris à votre mari d'inspecter vos tiroirs?

MADELEINE.

Voilà?

MARCEL.

Voyons, ce n'est pas moi qui ai pu exciter sa jalousie. Hélas! il y a longtemps que je ne mérite plus sa haine. Sont-ce bien mes lettres qu'il cherchait?

MADELEINE.

Ça, ça ne vous regarde pas.

MARCEL.

Je paye pour un autre?

MADELEINE.

J'en ai peur.

MARCEL.

C'est complet.

MADELEINE.

Pardonnez-moi.

MARCEL, avec reproche.

Comment, vous le trompez !

MADELEINE.

Décidément, vous feriez un ami parfait aujourd'hui.

MARCEL.

Alors, vous avez un amant, là, pour tout de bon?

MADELEINE.

Un second amant ! ce serait honteux, n'est-ce pas?

MARCEL.

Il n'y a que le premier pas qui coûte.

MADELEINE.

Vous riez, vous?

MARCEL.

Vous savez, moi, le chagrin des autres !... Allons, pas d'amertume.

MADELEINE.

Ça vous donnerait des remords.

MARCEL.

Ah ! Madeleine, pourquoi ne suis-je plus coupable, quand vous êtes toujours si jolie?

MADELEINE.

C'est votre faute. On garde ce qu'on a, tant pis pour vous.

MARCEL.

J'ai cru que vous en aviez assez, moi... Vous deveniez très inexacte.

MADELEINE.

Ah ! vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert. J'ai pleuré comme une abandonnée.

MARCEL.

Pas longtemps?

MADELEINE.

Trois mois. Quand je pense que je vous ai aimé, et que me voilà indifférente devant vous... Vous ressemblez à tout le monde maintenant, mon ami. Comme la vie est drôle et dégoûtante! On se rencontre, on commet toutes les folies et toutes les infamies pour s'appartenir, et puis le jour vient où l'on ne se connaît plus. Au tour d'un autre! Tenez, j'aurais bien mieux fait... (Mouvement de Marcel.) Mais oui, puisque je devais vous oublier.

MARCEL.

Bah! Ce n'est plus, mais ça a été. Le plaisir que nous avons eu ne valait-il pas le regret que vous avez?

MADELEINE.

Ce diable d'homme aussi! il ne peut pas voir une femme sans avoir de mauvaises pensées.

MARCEL.

Ah! pardon, ce n'est pas moi qui ai commencé, c'est...

MADELEINE.

N'importe. C'est fini, c'est fini, n'en parlons plus.

MARCEL.

Ah! si, parlons-en, au contraire; maudissez-moi, Madeleine, je le mérite.

MADELEINE.

Voulez-vous vous taire, homme marié... Si votre femme vous entendait!

MARCEL.

Ma femme, écouter?... Chère petite!... Elle a bien trop peur de ce que je peux dire.

MADELEINE.

Chère petite... Est-il cynique avec ses attendrissements! Parions que vous courez déjà.

MARCEL.

Non, ma chère, non.

MADELEINE.

Blagueur!

MARCEL.

Sérieusement, j'en suis plus étonné que vous; mais c'est comme ça.

MADELEINE.

Comment faites-vous alors?

MARCEL.

Je souffre.

MADELEINE.

Vous êtes sage, vous?

MARCEL.

Je suis léger et compromettant, voilà tout.

MADELEINE.

C'est drôle, vous avez pourtant l'air disponible.

MARCEL

Madeleine, vous êtes la première qui me donniez une vraie tentation.

MADELEINE.

Pas possible?

MARCEL.

Et je suis prêt à succomber!

MADELEINE.

Je vous remercie de penser à moi, mon ami, je vous en suis très reconnaissante; mais, pour l'instant, ça ne me dit pas.

MARCEL.

En êtes-vous sûre?

MADELEINE.

Plus tard, nous verrons, je réfléchirai, on ne peut pas savoir; j'en doute cependant : vous ne me plairiez plus aujourd'hui, vous avez une bonne figure honnête; et puis, vous êtes très mal habillé. D'abord, vous ne devez plus être amusant. Non, tenez, non.

MARCEL.

Pourtant, Madeleine...

MADELEINE.

Ne m'appelez pas Madeleine.

MARCEL.

Madame Guérin! Madame Guérin, si je vous avouais que votre petit bleu m'a bouleversé. Je l'ai lu en tremblant...

MADELEINE.

Devant votre femme peut-être?

MARCEL.

Et c'était exquis...

MADELEINE.

Débauché!

MARCEL.

Comme vous me connaissez!

MADELEINE.

Fat!

MARCEL.

Je vous adore.

MADELEINE.

Mais non, c'est une idée. Vous vous figurez ça parce qu'il y a longtemps que vous ne m'avez vue... Je reviens de voyage.

MARCEL.

Ah! ne me faites pas douter de mes sentiments.

MADELEINE.

Songez à vos devoirs, mon ami; songez...

MARCEL.

A mes enfants? Je n'en ai pas.

MADELEINE.

A votre femme, tout simplement.

MARCEL, désolé.

Vous me parlez toujours de ma femme!

MADELEINE.

Aimez-la bien, mon cher, et, si mon mari ne vous tue pas demain, croyez-moi, restez tranquille. Vous êtes fait pour la vertu maintenant, ça se voit tout de suite. Je vous flatte en vous traitant de libertin. Vous n'êtes qu'un dégoûté du bonheur, voilà tout.

MARCEL, cherchant à l'embrasser.

Ah! Madeleine, si vous vouliez...

MADELEINE, se dérobant.

Est-ce que vous devenez fou?

MARCEL.

Excusez-moi, je ne suis pas encore déshabitué... Au moins... si l'on me tue, que ce soit pour quelque chose.

MADELEINE.

Pauvre garçon !

MARCEL.

Un bon mouvement avant ma mort. Ce duel va vous compromettre horriblement : voyons, puisque tout le monde le dira demain, qu'est-ce que ça vous fait?

MADELEINE.

Ça m'ennuie.

MARCEL.

Menteuse.

MADELEINE.

Je ne vous aime pas.

MARCEL.

Moi, j'aime le poulet, je n'ai pas besoin que le poulet m'aime.

MADELEINE.

Vous m'agacez à la fin. Je vous défends de me toucher. Il voudrait me rendre infidèle à tout le monde, cet être-là... Jamais de la vie. (Tentée.) Et pourtant!... non, ce serait trop bête. Adieu.

MARCEL, l'embrassant au passage.

Pas avant...

MADELEINE.

Ah! mon chapeau est dérangé. Comme vous êtes devenu gauche. (Cherchant à se dégager.) Voyons, lâchez-moi donc!

MARCEL, plaisantant.

Vous lâcher? Oui, dans quelques jours.

MADELEINE.

Adieu. Mon mari n'aurait qu'à survenir...

MARCEL.

Et vous avez peur?

MADELEINE.

Oui, j'ai peur! J'ai peur qu'il me pardonne.

MARCEL.

Une minute encore.

MADELEINE.

Non! et puis je n'ai pas le temps... Je pars ce soir...

MARCEL.

Vous partez?

MADELEINE

Pour Londres.

MARCEL.

Avec l'autre?

MADELEINE.

Je l'espère bien.

MARCEL.

Qui sait? Il vous attend peut-être en ce moment chez madame de Montglat, chez votre tante...

MADELEINE.

Et ils font un besigue ensemble...

MARCEL.

Comme moi. Quelle famille!

MADELEINE.

Insolent!

MARCEL.

Voilà pourquoi vous êtes venue.

MADELEINE, prête à sortir.

Je passe par l'entrée des modèles, comme autrefois?

MARCEL.

Ah! tenez, si j'étais garçon, vous ne me quitteriez pas ainsi, et vous manqueriez votre train ce soir, je vous le garantis.

MADELEINE.

Vous avez beau regarder cette chaise longue, non, mon cher : pas aujourd'hui.

MARCEL.

Dans une heure, je suis chez madame de Montgiat.

MADELEINE.

Prenez garde, je vous fais recevoir par votre successeur.

MARCEL.

Eh bien, je verrai si vous avez encore du goût.

MADELEINE.

Décidément, tous les hommes sont des... Je dirai le mot quand je serai sortie...

Elle s'échappe par la porte dérobée.

MARCEL, seul.

Tous les hommes sont!... Si nous n'étions pas comme ça, les femmes s'ennuieraient joliment!

Il se dispose à la suivre.

SCÈNE III

MARCEL, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que c'est que cette femme chic qui sort de chez toi, Marcel?

MARCEL, avec embarras.

Madame Jackson, mon américaine.

FRANÇOISE.

Eh bien?

MARCEL.

Mon tableau?... Il est vendu.

FRANÇOISE.

Dix mille? Tu vas bien... Ça te contrarie?...

MARCEL.

Quelle idée!

Il prend son chapeau.

FRANÇOISE, avec jalousie.

Tu me quittes?

MARCEL.

Je vais jusque chez Goupil, l'avertir.

FRANÇOISE.

Alors, je déjeune seule, décidément? (Marcel s'arrête un instant devant la glace.) Tu es bien, je t'assure.

MARCEL, se retournant.

Mais...

FRANÇOISE.

Oh! tu réussiras...

Un silence.

MARCEL, enchanté malgré lui.

Quelle folie te passe encore par la tête? (A part.) Si elle allait me porter bonheur! (Avec reproche.) Voyons, Françoise...

FRANÇOISE.

Je plaisantais.

MARCEL, prêt à sortir.

Pas de tristesse, entends-tu? je n'aime pas ça.

FRANÇOISE.

C'est défendu...

MARCEL, avec attendrissement, à part sur le seuil de la porte.

Pauvre petite!... Bah!... j'échouerai peut-être.

Il sort par la gauche.

SCÈNE IV

FRANÇOISE, puis JEAN.

FRANÇOISE, avec tristesse.

Où va-t-il? A un rendez-vous sans doute. Mon Dieu, si c'était vrai! Est-ce que je n'aurais pas de chance aujourd'hui? Et tout à l'heure il rentrera souriant, satisfait de lui-même. Je lui parle toujours de ma résignation, est-ce qu'il y croirait, par hasard? Il faudra donc que tous les jours je doute et me tourmente.

Jean entre, tenant à la main une carte de visite.

JEAN.

Monsieur n'est pas là ?

FRANÇOISE.

Donnez.

Elle prend la carte.

JEAN.

Ce monsieur attend, madame.

FRANÇOISE.

Faites entrer. Vite.

Jean sort.

Guérin paraît au fond ; en apercevant Françoise, il hésite à entrer.

SCÈNE V

FRANÇOISE, GUÉRIN.

FRANÇOISE, gracieusement.

Entrez, monsieur ; je ne vous ai jamais vu, mais je vous connais déjà beaucoup.

GUÉRIN, cheveux grisonnants, physionomie énergique.

Madame, je vous remercie ; je pensais trouver M. Desroches chez lui. Je me retire.

FRANÇOISE.

Je vous en prie.

GUÉRIN.

Il est de si bonne heure, je crains d'être indiscret.

FRANÇOISE.

Indiscret, vous, chez Marcel ? Non.

GUÉRIN.

Madame...

FRANÇOISE.

Mon mari va rentrer, monsieur.

GUÉRIN, vivement.

Ah !

FRANÇOISE.

Voulez-vous l'attendre ici, seul, dans son atelier?

GUÉRIN, s'avançant.

En vérité, madame, j'aurais mauvaise grâce à refuser.

FRANÇOISE.

Voilà des journaux, des revues, je vous laisse. (Prête à sortir.) C'est égal, on a de la peine à vous retenir.

GUÉRIN.

Pardonnez-moi, madame. (A part, avec ironie.) Elle est charmante, c'est dommage.

Après avoir remonté la scène, Françoise revient tout à coup sur ses pas.

FRANÇOISE.

Cela vous semble étrange, n'est-ce pas? monsieur, de voir une femme dans cet atelier de garçon, installée, chez elle?

GUÉRIN.

Mon Dieu, madame...

FRANÇOISE.

Avant de vous laisser seul, car je vais vous laisser, il faut que vous sachiez que cette femme est très contente de vous savoir à Paris.

GUÉRIN.

Nous sommes arrivés cette semaine.

FRANÇOISE.

Et vous êtes déjà là, c'est bien.

GUÉRIN, *avec ironie.*

Il y a si longtemps que je n'ai vu Marcel...

FRANÇOISE.

Un an.

GUÉRIN.

Et, depuis, beaucoup de choses se sont passées.

FRANÇOISE.

Vous le retrouvez marié...

GUÉRIN.

Et heureux.

FRANÇOISE.

Heureux !...

GUÉRIN.

Cher Marcel ! Ah ! j'ai hâte de lui serrer la main.

FRANÇOISE.

Vous n'avez pas oublié mon mari, monsieur. Je vous remercie.

GUÉRIN.

Comment ne pas aimer un cœur si loyal !

FRANÇOISE.

Et moi, il va falloir m'aimer un peu aussi ?

GUÉRIN.

C'est déjà fait.

FRANÇOISE.

Vraiment, vous pensez tout ce que vous écrivez ?

GUÉRIN.

Oui, madame.

FRANÇOISE.

Prenez garde. Ce matin, je relisais une lettre de vous, une lettre où vous me promettiez votre appui. (Lui tendant la main.) Nous serons très amis, n'est-ce pas?

GUÉRIN, après une longue hésitation, mettant sa main dans celle de Françoise.

Très amis, oui, madame.

FRANÇOISE.

Parole?

GUÉRIN, contraint.

Parole.

FRANÇOISE, s'asseyant.

Alors, je ne vous quitte plus. Causons, asseyez-vous. (Mouvement de Guérin.) Nous avons tant à nous dire!... Parlons de vous d'abord.

GUÉRIN, forcé de s'asseoir.

De moi?.. mais...

FRANÇOISE.

Oui, de vous.

GUÉRIN, vivement.

Non, de votre grand bonheur, plutôt...

FRANÇOISE.

De mon grand bonheur...

GUÉRIN, avec ironie.

Parlons de votre existence, de celui que vous aimez... J'ai besoin de connaître toute la joie de la maison.

FRANÇOISE.

Les gens heureux n'ont rien à raconter.

GUÉRIN.

Et vous n'avez pas de peine, je suppose?

FRANÇOISE.

Oh! non, pas encore.

GUÉRIN.

En effet, quels chagrins pourriez-vous avoir? Aujourd'hui, vous vivez à côté de Marcel, ce Marcel qu'on ne voulait pas vous donner, paraît-il? La vie ne vous doit plus rien.

FRANÇOISE.

Oui, ma félicité est absolue... Jamais je n'aurais cru que la bonté d'un homme pouvait rendre une femme aussi heureuse.

GUÉRIN.

La bonté?

FRANÇOISE.

Sans doute.

GUÉRIN.

Vous voulez dire l'amour, madame.

FRANÇOISE.

Oh! l'amour de Marcel!...

GUÉRIN.

De la tristesse?

FRANÇOISE.

Non.

GUÉRIN, avec curiosité.

Parlez. Ne dois-je pas être votre ami?

FRANÇOISE.

Sérieusement, monsieur, vous qui le connaissez, comment voulez-vous qu'il soit amoureux de moi... très amoureux? Est-ce que c'est possible! Il me laisse l'aimer, voilà tout, et je n'en demande pas davantage.

GUÉRIN.

Pas davantage?

FRANÇOISE.

Si seulement cela continue... (Mouvement de Guérin.) Je ne suis pas comme les autres femmes, moi. Je n'attends rien de mes droits, mais tout de sa tendresse. Il est libre, je ne le suis pas, j'en conviens. Qu'importe! pourvu qu'il me garde.

GUÉRIN.

Vous avez peur, madame?

FRANÇOISE.

Oui, j'ai peur. Ma joie n'est pas une joie insolente, allez. C'est une joie qui tremble... Si je vous disais...

GUÉRIN.

Dites.

FRANÇOISE.

Plus tard... Ah! je plains celui qui aime et qu'on fait souffrir..

GUÉRIN, frappé.

Vous?

FRANÇOISE.

Je suis pour les jaloux, je suis pour les trahis...

GUÉRIN, à part, ému pour la première fois.

Pauvre enfant! (Sincèrement.) Vous n'êtes pas sûre de lui, n'est-ce pas?

FRANÇOISE, s'animant.

Marcel, c'est Marcel. Admettons qu'il m'aime aujourd'hui, je veux bien le croire... Demain, m'aimera-t-il? Est-ce qu'il en sait lui-même quelque chose? N'est-il pas à la merci de sa fantaisie? du temps qu'il fait ou de la femme qu'il rencontre? Hélas! je n'ai que vingt ans, je ne suis pas toujours prudente. Le bonheur, c'est très difficile.

GUÉRIN.

Oui. (A lui-même.) Oui... (A Françoise.) Mais vous êtes trop sincère peut-être?

FRANÇOISE.

Je le sens bien, et pourtant, quand j'essaye de lui cacher un peu de mon adoration, il devient tout à coup indifférent, je ne dirai pas méchant, mais comme délivré du souci d'être bon.

GUÉRIN.

Vous en êtes là!

FRANÇOISE.

Marcel, voyez-vous, ne peut pas s'habituer à cette idée que c'est fini, qu'il est marié pour toujours, comme un autre homme. J'ai beau lui répéter le contraire, m'effacer, me faire toute petite, ma seule présence suffit à lui rappeler que maintenant il a des devoirs... Ainsi, par exemple... (s'arrêtant.) Je suis folle de vous raconter ces choses...

GUÉRIN.

Je vous en prie.

FRANÇOISE, avec amertume.

Le soir, il aime à sortir seul, sans moi. Il me connaît assez pour savoir que son absence me rendra

triste, et, du bout des lèvres, par acquit de conscience, il me propose de l'accompagner. Malgré tous mes raisonnements, je suis bien contente quand il m'emmène, et quelquefois j'accepte. A peine serons-nous dehors, je comprendrai ma faute. Il sera d'humeur agressive, je sentirai que je lui pèse, et, lorsque nous rentrerons, il ne manquera pas de laisser échapper qu'il a perdu sa liberté, puisqu'il s'est embarrassé de moi par faiblesse, lorsqu'il avait envie de sortir seul.

GUÉRIN, interrompant.

Et quand il sort sans vous...

FRANÇOISE.

Oh! alors, je me tourmente, pendant de longues heures. Je me demande où il est, je m'imagine qu'il ne reviendra pas, et quand la porte s'ouvre, quand je l'entends, à la joie folle qui me bouleverse se mêle l'angoisse de l'explication inévitable. Je me suis promis pourtant de ne montrer ni jalousie, ni calme affecté. Mon visage est tranquille, mes paroles sont mesurées. Rien ne me trahit; mais, hélas! sa tendresse habile et charmante a bientôt fait de confesser mes inquiétudes, et, dès que j'ai tout dit, il s'arme de mes aveux pour me démontrer mes torts. Et, les soirs où je ne parle pas, malgré ses provocations, où je suis plus adroite; ces soirs-là, il me punit de ma sécurité apparente, en me confiant ses escapades, ses tentations : il a rencontré une amie d'autrefois, une femme d'esprit, qui n'était pas jalouse, ou bien il rentre tard sans doute, mais il faut lui pardonner, un peu plus il ne rentrait pas... Une bonne fortune dont il n'a pas voulu profiter!... Et mille choses semblables; car, s'il aime à jeter le doute dans mon cœur, il aime aussi à l'éclairer.

GUÉRIN.

Pauvre enfant!

FRANÇOISE.

Voilà mon existence; mon bonheur vit au jour le jour. (Avec révolte.) Encore, si j'avais le droit d'être triste! Mais il faut que je sois souriante, il faut que je reste heureuse quand même, non seulement en sa présence, officiellement, mais jusqu'au fond de l'âme, afin qu'il puisse me trahir sans remords, si c'est son bon plaisir.

Elle fond en larmes.

GUÉRIN, se levant.

L'égoïste!

FRANÇOISE.

Souffrir... n'est-ce pas reprocher?

GUÉRIN.

Ah! je vous plains, madame, je vous comprends mieux que personne. J'ai connu des douleurs pareilles à la vôtre. J'en sais même de plus grandes, d'inconsolables.

FRANÇOISE.

Si vous me comprenez, monsieur, conseillez-moi. Vous le voyez, j'ai besoin de vous.

GUÉRIN, brusquement ressaisi par la réalité.

Moi, votre appui, moi? (A part.) Non.

FRANÇOISE.

Vous avez parlé de votre amitié. Eh bien, l'heure est venue, je vous demande de me la prouver.

GUÉRIN.

Ah! madame, pourquoi vous ai-je vue? pourquoi vous ai-je écoutée?

FRANÇOISE.

Qu'est-ce qui peut vous le faire regretter?

GUÉRIN.

Rien, madame, rien.

FRANÇOISE.

Expliquez-vous, monsieur. Parlez, vous me faites peur.

GUÉRIN, cherchant à détourner ses soupçons.

Ne pleurez pas, mon enfant... je ne vous apporte aucun chagrin, je vous le jure... Votre mari vous aime mal, mais il vous aime... C'est de la jalousie, tout cela... Et d'ailleurs, pourquoi vous tromperait-il? Ce serait trop injuste...

FRANÇOISE, s'exaltant peu à peu.

Trop injuste! oui, vous avez raison, monsieur; car, enfin, convenez-en, si sceptique, si blasé que soit un homme. n'est-ce pas quelque chose pour lui que de pouvoir se dire : « J'ai rencontré une amie sûre en ce monde de déceptions. J'ai là, dans un coin, une créature qui m'adore humblement, et dont la tendresse est toujours prête à me trouver des excuses. Cette créature porte mon nom avec orgueil, avec étonnement ; quoi que je fasse, sa droiture ne faillira jamais. J'ai été sa première pensée et je serai son unique amour. » Oh!... Voyons, monsieur, convenez-en, quand un homme peut se dire tout cela, n'est-ce pas le bonheur?

GUÉRIN, éclatant en sanglots.

Oh! oui, c'est le bonheur

FRANÇOISE.

Vous pleurez!

Un silence.

GUÉRIN.

Ma femme... m'a trompé.

FRANÇOISE.

Ah!... (Un silence.) Marcel...

GUÉRIN.

Votre amour n'est pas en cause... Hier, j'ai trouvé des lettres dans un tiroir, de vieilles lettres, voilà tout. Vous n'étiez pas encore sa femme. C'est de l'histoire ancienne.

FRANÇOISE, à part.

Qui sait?

GUÉRIN.

Pardonnez-moi, madame. C'est votre douleur qui a fait éclater la mienne. En me montrant le bonheur que vous pouvez donner, vous m'avez rappelé celui que j'ai perdu.

FRANÇOISE.

Alors, vous êtes venu pour provoquer mon mari?

GUÉRIN.

Madame...

FRANÇOISE.

Vous allez vous battre? Répondez.

GUÉRIN.

Ma vie est défaite, maintenant... il faut...

FRANÇOISE.

Je ne vous demande pas d'oublier, monsieur.

GUÉRIN.

Vous ne trouvez pas que j'aie le droit...?

FRANÇOISE.

Taisez-vous.

GUÉRIN.

Eh bien, non, je ne vous le tuerai pas ; vous l'aimez trop, je ne peux pas. Car, en le frappant, je vous atteindrais, et ce serait une injustice. Vous ne méritez pas de souffrir, vous n'avez trahi personne, vous. La joie, vous venez de me l'apprendre, est aussi sacrée que le malheur. Je ne me vengerai pas.

FRANÇOISE, reconnaissante.

Ah ! monsieur.

GUÉRIN.

Qu'il vive, cet homme qui m'a tout pris, puisqu'il vous est nécessaire ; gardez-le... A lui d'anéantir votre bonheur, s'il l'ose... Moi, je ne commettrai pas cette impiété. Adieu, madame, adieu.

Guérin sort par le fond. Françoise tombe assise. Un long silence. Marcel entre par la porte dérobée.

SCÈNE VI

FRANÇOISE, MARCEL.

MARCEL, à part, avec dépit.

Elle a refusé de me recevoir !

FRANÇOISE, froidement.

Ah ! c'est toi.

MARCEL, avec humeur.

Oui, c'est moi. (Un silence. Allant à elle.) Tu as pleuré; tu as vu Guérin...? Il est venu.

FRANÇOISE.

Marcel...

MARCEL.

Comment! Il a osé te dire...

FRANÇOISE.

Tu ne le reverras plus

MARCEL, stupéfait.

Nous ne nous battons pas?

FRANÇOISE.

Il renonce à te demander raison.

MARCEL.

Merci.

FRANÇOISE.

Sois tranquille, j'ai pris soin de ta dignité... Nous étions là... Je lui racontais ma vie depuis un an... Comme nous nous aimions... Alors, il s'est mis à pleurer... Et, quand j'ai su la vérité, il est parti pour ne pas détruire mon bonheur.

MARCEL.

Et je suis bien lâche d'avoir trompé ce brave homme, de l'avoir trompé dans le temps, et tu me condamnes?

FRANÇOISE.

Marcel!

MARCEL.

Ah! vous êtes de grandes âmes tous les deux... Ma parole d'honneur, je vous admire.

Il fait quelques pas pour sortir.

FRANÇOISE, incrédule.

Où vas-tu? Le provoquer?

MARCEL, revenant sur ses pas; avec colère.

Est-ce que je peux, maintenant? Après ce que tu

as fait... ce serait absurde. Que diable avais-tu besoin de te mêler de tout ça! Justement, j'étais furieux et j'aurais été ravi d'une affaire.

FRANÇOISE.

Tu es furieux?

MARCEL.

Dame!

FRANÇOISE.

Pourquoi donc?

MARCEL, entre les dents.

Ça, c'est mon secret. Chacun a ses ennuis, ses affronts... Moi aussi, j'ai peut-être de la peine. Tiens! ce monsieur a bien fait de ne pas se trouver sur mon chemin.

FRANÇOISE.

Comment oses-tu te souvenir, quand il consent à oublier?

MARCEL.

Est-ce que tu sais si je n'avais pas une raison particulière pour me battre? Une raison légitime, et que tu ne peux connaître.

FRANÇOISE, vivement.

Tu te trompes, mon ami. Cette raison, je la devine parfaitement.

MARCEL.

En vérité?

FRANÇOISE.

Oui, je la connais.

MARCEL, éclatant.

Ah! nous y voilà! Tu n'avais pas encore approfondi les choses.

FRANÇOISE.

Oui, je les approfondis, et ton ironie me prouve que je n'ai pas tout à fait tort.

MARCEL.

Ah! le mariage!

FRANÇOISE.

Ah! le devoir!

MARCEL.

J'aime madame Guérin, n'est-ce pas?

FRANÇOISE.

Je ne dis pas cela.

MARCEL

Tu le penses.

FRANÇOISE.

Et quand je le penserais? Où serait le crime? Tu l'as aimée, cette femme... Tu l'as peut-être revue... il n'y a pas longtemps... Est-ce que je sais où tu vas, moi? Tu ne me racontes pas tout.

MARCEL.

Je t'en raconte beaucoup trop.

FRANÇOISE.

C'est mon avis.

MARCEL.

Jalouse!

FRANÇOISE.

Bourgeoise, si tu veux. Allons, conviens-en, mon cher Marcel, madame Guérin n'est pas étrangère à ton exaspération?

MARCEL.

Eh bien, oui, je l'aime, je l'adore. Et je voulais me battre à cause d'elle. Es-tu contente, maintenant?

FRANÇOISE.

Il fallait commencer par là, mon ami, je ne t'aurais pas retenu une minute.

Elle fond en larmes.

MARCEL.

Elle pleure, elle pleure : voilà ma liberté.

FRANÇOISE, avec amertume.

Ta liberté ? je ne souffrais pas, quand je te l'ai promise.

MARCEL.

Voilà ta résignation.

FRANÇOISE.

Tu connaissais la vie, et moi je l'ignorais. Tu n'aurais jamais dû accepter cette résignation.

MARCEL.

Tiens ! tu es comme les autres.

FRANÇOISE, s'animant de plus en plus.

Est-ce que la douleur ne nous fait pas toutes pareilles ?

MARCEL.

Je le vois.

FRANÇOISE.

Que veux-tu ? Tant qu'on n'a pas connu le bonheur on est prête à tous les sacrifices, mais une fois qu'on le possède, on ne consent plus à être malheureuse.

MARCEL.

C'est là la difficulté.

FRANÇOISE.

Un peu de patience, mon cher : je ne suis pas

encore arrivée à cet état de scepticisme et de complicité que tu souhaites chez ta femme, et dont je me croyais si proche. Mais ça viendra bientôt, je te le jure. D'abord je me le suis promis.

MARCEL, ému.

Je n'en demande pas tant.

FRANÇOISE.

Je suis stupide de me révolter, tu as raison. A quoi bon? Je serai bien avancée quand par ma gaucherie ou mes exigences, j'aurai perdu l'amant le plus délicieux de la terre.

MARCEL.

Le plus délicieux!...

FRANÇOISE.

Malheureusement.

MARCEL, désarmé.

Si tu me prends par la vanité!...

FRANÇOISE.

Je n'ai pas envie de rire.

MARCEL, avec tendresse, tombant à ses pieds.

Mais aussi, tu me fais dire des choses que je ne pense pas. Je suis un bon garçon, moi. Je ne t'ai pas trompée, non, je n'aime que toi au monde, tu le sais bien ; demande à toutes les femmes.

Un silence.

FRANÇOISE, riant à travers ses larmes.

La perle des maris!... Tu ne vas pas sortir? Tu restes?

MARCEL, dans les bras de Françoise.

Est-ce que je peux m'en aller, maintenant que je suis là?... Et puis tu es si jolie lorsque...

FRANÇOISE.

Je suis jolie quand j'ai de la peine.

MARCEL.

Ne pleure pas.

FRANÇOISE.

Je te pardonne.

MARCEL.

Attends, je ne me suis pas encore confessé.

FRANÇOISE.

Ne me dis rien.

MARCEL.

Je serai sincère.

FRANÇOISE.

Oh! je préfère que tu mentes.

MARCEL.

D'abord, lis cette dépêche, celle de ce matin.

FRANÇOISE, *étonnée.*

De madame Guérin?

MARCEL.

C'est elle que tu as aperçue tout à l'heure. Oui... Elle venait tranquillement m'annoncer...

FRANÇOISE.

Que son mari avait trouvé tes lettres.

MARCEL.

Et qu'elle partait pour l'Angleterre avec son amant.

FRANÇOISE.

Elle s'est consolée?

MARCEL.

Enormément.

FRANÇOISE.

Pauvre Marcel ! Et tu as couru chez elle pour l'empêcher de partir ?

MARCEL.

Ma fatuité a été punie. On ne m'a pas reçu.

FRANÇOISE.

Alors, il n'y a plus que moi qui t'aime ?... Quel bonheur !

MARCEL.

Mais je tuerai ton amour avec mes folies.

FRANÇOISE, *gravement.*

Oh ! ça, je t'en défie.

MARCEL, *penaud.*

Dis donc, je n'ai plus le droit de me moquer de M. Guérin, à présent ?

FRANÇOISE, *gaiement.*

Tu vieillis, Lovelace, sa femme t'a trompé.

MARCEL, *avec amour.*

La chance de Françoise ! (*Tristement.*) Marié.

FIN DE LA CHANCE DE FRANÇOISE

L'Infidèle

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

Représentée pour la première fois à Paris, sur le THÉATRE D'APPLICATION,
le 19 avril 1890
Reprise au VAUDEVILLE le 11 mai 1890, aux VARIÉTÉS le 18 novembre 1891,
à la RENAISSANCE le 6 février 1895,
au VAUDEVILLE le 24 mars 1896,
et sur la même scène le 21 octobre 1898.

A

LOUIS LEGENDRE

Artistes qui ont tenu les rôles.

	Théâtre d'Applic.	Vaudeville	Variétés	Renaissance	Vaudeville	Vaudeville
	—	—	—	—	—	—
LAZZARO.	Albert Laroche.	A. Laroche.		Darmont.	Candé.	Damvilliers.
RENATO.	Kraus.	Maury.		Monrose.	Gautier.	Frédal.
VANINA.	Mlle Moréno.	Mlle Fériel.		Mlle Lara.	Mlle Dulue.	Mlle Duluc.

La scène se passe à Venise vers le milieu du XVIe siècle.

L'INFIDÈLE

Une terrasse attenant d'un côté à un palais et de l'autre à la lagune. A droite, un banc de pierre ; à gauche, une madone contre un pilier. Au fond, au delà d'une petite place, la silhouette de Venise. Vanina est assise et lit ; le jour baisse.

SCÈNE PREMIÈRE

VANINA, puis RENATO.

VANINA, cessant de lire.

J'y pense malgré moi.

Se tournant vers la madone.

Permettrez-vous, madone,
Que Renato Ziani s'en aille et m'abandonne ?
Peut-être.
Renato... J'aime à dire son nom.

Regardant la ville.

Du beffroi de Saint-Marc flotte le gonfanon,
Le jour meurt, Vénus monte à côté de Cynthie.

Lisant.

Voici la nuit qui vient ; va mûrir, ô soleil !
Le froment inconnu des étoiles lointaines ;
Des hommes différents, aux formes incertaines,
Sur un autre univers attendent ton réveil.

Cessant de lire.

Sous l'arche du vieux pont sa gondole est blottie ;
Quel bonheur !...

Apercevant Renato.

Ah !

RENATO.

Bonjour.

VANINA.

Enfin.

RENATO.

Suis-je indiscret ?

VANINA.

Moqueur.

RENATO, désignant son livre.

Tiens, de mes vers.

VANINA.

Oui, ce petit livre est
De Renato Ziani, poète et secrétaire
Du doge Loredan, et, chose qu'il faut taire,
Mon amant.

RENATO, lui tendant une lettre.

Lis ceci.

VANINA, lisant.

Tu pars ?

RENATO.

Oui.

VANINA.

J'ai bien lu,

Tu pars.

RENATO.

C'est décidé; le doge a résolu
Que ma maîtresse aurait quelques mois de veuvage.

Un silence

J'ai vu le galion ancré près du rivage;
Vers minuit, tout à l'heure, il appareillera.

VANINA.

Hélas!

RENATO.

Et puis, j'ai vu...

VANINA, *avec jalousie.*

Thérèse d'Almeira.

RENATO.

Je la suis en Espagne, avec le duc Rodolfe
De Vicence et Roger, capitaine du golfe.

VANINA.

La molle Adriatique est pure comme un lac;
L'équipage pourra dormir sur le tillac.
Et les oiseaux voiliers viendront par ribambelle
Tourner autour des mâts.

RENATO.

Oui, la nuit sera belle.

VANINA, *avec amour.*

Moins belle, ô Renato, que celle où Vanina,
En fuyant de Trieste, à vous s'abandonna!
Ce soir-là, notre barque errait tout argentée,
La lagune berçait Venise reflétée,

Et pour toi j'oubliai, Ziani, t'en souviens-tu?
L'honneur des vieux parents qui parlent de vertu.

Un silence.

Ils pleurent à présent dans leur château de guerre

RENATO.

Pourquoi t'es-tu donnée à quelqu'un de vulgaire?

VANINA.

Oh! ne dis pas cela, je ne regrette rien.
Écoute un peu ce cœur qui tremble sur le tien;
Crois-moi, quand tu t'en vas, il tremble plus encore.

RENATO.

Ta vie est dans mes mains.

VANINA.

Comme un dieu que j'adore,
Tu peux la faire longue et tu peux la briser;
Je vis de ton premier à ton dernier baiser.

RENATO.

Est-ce un ange des cieux qui parle, ou ma maîtresse?

Il l'embrasse.

Je t'aime

VANINA.

Oh! tu n'es pas bien sûr de ta tendresse.

RENATO.

Si fait.

VANINA.

L'infante est belle, et tu me trahiras.

RENATO.

O petite Nina, si petite en mes bras!
Vas-tu douter de moi, parce que j'accompagne
La filleule du doge à Santiago d'Espagne?

VANINA.

Vous serez l'un et l'autre à bord d'un brigantin,
Et le cœur d'un poète est un ciel incertain.

RENATO.

L'art seul m'occupe, enfant.

VANINA.

Je crains la traversée.

RENATO.

Les femmes n ont jamais captivé ma pensée;
Près d'elles que de fois maître de mon cerveau,
En devisant d'amour, je cherche un vers nouveau.

VANINA, raillant.

Tu ne me trahis pas; je comprends, tu travailles.

RENATO, prêt à sortir.

Tu l'as dit.

VANINA.

Tu t'en vas?

RENATO.

Adieu, puisque tu railles.

VANINA.

Reste.

RENATO.

Il faut...

VANINA.

Ton bagage est prêt...

RENATO.

A mes effets
Je voudrais joindre...

VANINA.

Quoi?

RENATO, souriant.

Les livres que j'ai faits.

VANINA.

Tu les emportes?

RENATO.

Certe; il est bon qu'on me lise
Là-bas.

VANINA, raillant.

Partout.

RENATO.

Partout. J'ai mis dans ma valise
Le Tasse..

VANINA.

Et Camoëns...

RENATO.

Et des médicaments.
Pensons à la santé.

VANINA.

Rêveur. — Sans compliments,
Ton pourpoint est celui d'un poète à son aise.

RENATO.

C'est souple, chaud, léger; car la rime est mauvaise,
Quand notre corps pâtit.

VANINA.

Nous devenons prudent.

RENATO.

Il faut l'être.

VANINA.

Pas trop. Reviens.

RENATO.

En attendant,
Pour votre amant qui part allez brûler un cierge.

VANINA.

Aux Frari?

RENATO.

Dis bonjour de ma part à la vierge
De Bellini...

VANINA.

Reviens.

RENATO.

Je te retrouve ici.

Il sort.

SCÈNE II

VANINA, LAZZARO.

VANINA, seule, prête à sortir, un chapelet dans les mains

Allons.

Apercevant Lazzaro.

Tiens, Lazzaro.

LAZZARO, ivre, tenue débraillée ; désignant le chapelet de Vanina.

Je n'aime pas ceci ;
Non.

VANINA.

Tu n'es qu'un païen...

LAZZARO.

De la Grèce immortelle.
Ma mère était Phryné, mon père Praxitèle.

VANINA.

Devant l'*Assomption* d'un grand vénitien,
Hier je t'ai vu prier.

LAZZARO.

Non pas Dieu, Titien.

VANINA.

Ainsi tu ne crois pas ?

LAZZARO.

Non.

VANINA.

Le hasard te mène ?

LAZZARO.

Et je jouis souvent de la bassesse humaine. —
Je ris, mais j'ai pleuré quand j'étais jeune et beau :
Ma femme était légère.

VANINA.

Elle est dans le tombeau.

LAZZARO, se découvrant.

Je l'adore toujours.

VANINA.

Ta blessure se rouvre ?

LAZZARO.

Ma foi, l'enterrement est passé, qu'on se couvre.

Il remet son chapeau.

Je venais embrasser ton petit écrivain.

VANINA.

Qui te rend si gentil, Lazzare? Est-ce le vin?

LAZZARO.

Qui sait?

VANINA.

Recule un peu.

LAZZARO.

Que celle qui t'accuse
Fasse amende en chemise, ô divin Syracuse!

VANINA.

Recule un peu, mon cher, ton souffle est parfumé.

LAZZARO.

Ton odeur de goudron, ô Syracuse aimé!
Évoque la senteur du bateau qui voyage.
Loin des hommes méchants et loin du mariage,
Je fuis en galion, lorsque tu me remplis.
Je crois qu'une galère avec un doux roulis,
Par un vent frais, la nuit, m'entraîne à toutes voiles
Vers l'île des heureux qu'on distingue aux étoiles.

VANINA.

Mon rêve est plus amer.

LAZZARO.

Ton rêve?

VANINA.

En ce moment,
Là-bas une felouque emporte mon amant.
A bord, tout près de lui, se tient doña Thérèse;
Sa tête mince et brune émerge de sa fraise;
Ils lisent Camoëns, accoudés sur le pont.
Parfois un brick salue et le bateau répond.

C'est le soir, les rameurs sifflent des airs mauresques
On a passé devant les côtes barbaresques.
Tout à coup les gabiers grimpent dans les chouquets
L'éclair jaillit, l'infante a les yeux moins coquets,
Et Renate effaré, car voici la tourmente,
En disant un *Pater*, la couvre de sa mante...
Mais tu n'écoutes pas.

LAZZARO.

J'écoutais votre voix ;
Le rossignol chantait et j'étais dans les bois.

VANINA.

Hélas ! je ne suis pas le rossignol fantasque,
Mais le noir cormoran qu'a surpris la bourrasque,
Et qui fuit éperdu, prisonnier gémissant
De l'Océan qui monte et du ciel qui descend.

LAZZARO.

Vous avez, mon bichon, trop de mélancolie.

VANINA.

Il part.

LAZZARO.

Il reviendra.

VANINA.

Quand on part, on oublie.

LAZZARO.

Quand la femme est ardente, on lui dit au revoir.

VANINA.

Je ne suis pas..

LAZZARO.

Mensonge ! au fond de ton œil noir
Passent les voluptés qui consolent des peines.

VANINA.

Lazzaro...

LAZZARO.

Les couvents des Espagnes lointaines
N'ont pas sous leurs barreaux, pour tenter les galants,
De petits corps mieux faits et plus ensorcelants
Que ce corps qui s'incline aux caresses lunaires
Et rendrait leurs vingt ans à tous les centenaires.

VANINA.

Tu crois ?

LAZZARO.

Je me connais en objets de valeur.

VANINA.

Je ne dois pas le voir avant la Chandeleur.

LAZZARO.

Des présents dans les mains, pris d'une folle idée,
Il reviendra pareil aux mages de Chaldée ;
Une étoile d'argent marchera devant lui ;
Et tu seras moins froide après six mois d'ennui.

VANINA.

Il m'écrira souvent ?

LAZZARO.

Souvent ; les caravelles
Qui sortent du Ferrol apportent des nouvelles.
Ton amant resterait, s'il avait quelque bien ;
Mais le pauvre est le chien du riche, un maigre chien ;
Et c'est pour obéir à son doge en soutane,
Qu'il suit doña Thérèse à bord d'une tartane.

VANINA.

Alors, il m'est fidèle ?

LAZZARO.

Épouvantablement.
Hier, l'esprit brumeux, comme un reître allemand,
Accoudé sur la croix de fer de sa flamberge,
Il déclamait des vers, assis dans une auberge.

VANINA.

Des vers?...

LAZZARO.

Qu'il te rima jadis.

VANINA.

Vrai?

LAZZARO.

Te voilà
Joyeuse.

VANINA.

Redis-les.

LAZZARO.

Un baiser pour cela.

VANINA.

Parle, mon cœur est plein d'angoisse inexpliquée.

LAZZARO.

C'était près de Saint-Marc, catholique mosquée.

VANINA.

Parle donc.

LAZZARO, déclamant.

C'est assez d'amitié.
Je ne peux plus attendre ;
Et tu dois par pitié
Te soumettre et t'étendre.

Quand ma main veut monter
Plus haut que ta pantoufle,
Pourquoi te révolter ?
Ma chère, je m'essouffle.

(S'interrompant.)
Tu pâlis.

VANINA.

J'écoute sans émoi.

LAZZARO.

Au moment de faillir,
Ferme les yeux, petite,
Et je vais te cueillir
Comme une clématite.

Dis oui, méchante enfant ;
Je souffre, quand tu railles...
Le médecin défend
Les longues fiançailles.

VANINA, avec douleur.

Ce sont des vers nouveaux qui ne sont pas pour moi !

LAZZARO, dégrisé.

Sacrebleu !...

VANINA.

Continue

LAZZARO.

Inutile, je glisse
Sur le reste.

VANINA.

Merci.

Elle pleure.

LAZZARO.

Je ne suis pas complice
Du sacripant. — Hélas ! ta peine et ta beauté
Ont fait d'un puits de vin sortir la Vérité.

Un silence.

Il n'est pas très coupable : allons, une risette.
Un cœur trop innocent bat sous ta chemisette.

VANINA.

Laisse-moi.

LAZZARO.

Vois, ces pleurs qui rougissent ton nez
Ont mouillé sur ton sein ces œillets étonnés.

VANINA.

L'infidèle !

LAZZARO.

Mais non.

VANINA, *avec colère.*

Qu'il parte avec une autre,
Soit ; je le tromperai ;

LAZZARO, *tenté.*

Le tromper ?

VANINA.

Bon apôtre.

LAZZARO.

Dans ce cas, avec moi ? Je ne suis, je le sai,
Qu'un peintre sans talent, un bourgeois déclassé.

VANINA.

Un ivrogne.

LAZZARO.

Un athée, enfin un saltimbanque,
Mais tu me fais songer à tout ce qui me manque.

VANINA.

D'un mot désespéré tu t'empares, brigand.

LAZZARO.

On peut te désirer sans être extravagant.

VANINA.

Assez ; respecte-moi...

LAZZARO.

Comme une sainte image !
Tu ne sors pas beaucoup, ma chère, et c'est dommage ;
En voyant les mortels commettre leurs péchés,
Tu serais moins rétive aux hommes débauchés.
Les femmes ont parfois besoin de bigamie.

VANINA.

Ziani ne sera pas...

LAZZARO.

Il le sera, ma mie.
Le pape l'est à Rome et le vieux doge, ici.
Si Dieu se mariait, Dieu le serait aussi.
Drapons-nous dans le crime avec désinvolture :
Comme on porte sa cape, on porte l'imposture.

VANINA.

Les vins siciliens ont troublé ton cerveau.
Renate est ton ami...

LAZZARO.

Mon ami ! mais bravo,
Mais le bonheur qu'on vole est un divin breuvage.

VANINA.

C'est un breuvage amer.

LAZZARO.

Bast ! avant mon veuvage, —

Je me souviens encor de ce temps désastreux, —
Les amants de ma femme avaient l'air très heureux.
Venge-toi.

VANINA.

Non.

LAZZARO.

Je t'aime.

VANINA.

Aime le Syracuse.

LAZZARO, s'animant peu à peu.

Tu me feras souffrir, j'accepte.

VANINA.

Je refuse.

LAZZARO.

Je vais me noyer là, si je te parle en vain.

VANINA.

Pour la première fois, mets de l'eau dans ton vin.

LAZZARO.

Faire souffrir un homme, ah! c'est si bon, ma caille,
C'est si bon d'avilir un cerveau qui travaille,
De changer en ivrogne, en brute, en assassin
L'artiste qui viendra dormir sur votre sein! —
Nous vous chérissons tous, mais vous êtes des gueuses.

VANINA.

A d'autres va porter tes tristesses fougueuses.
Je hais la trahison et j'aime la pitié.

LAZZARO, tombant à genoux.

Lève encor le menton avec inimitié!
Ton corps a les contours des Minerves d'Athènes,
Et ta bouche promet des ivresses certaines.

VANINA.

Effronté!

LAZZARO.

Quelle taille! un pape débaucheur
Voudrait l emprisonner dans l'Anneau du Pêcheur

VANINA.

Vas-tu continuer longtemps?

LAZZARO.

Le grand eunuque
Mourrait de convoitise en voyant cette nuque.
Oh! qui me donnera des mots pour t'adorer?

VANINA.

Bavard!

Elle se détourne.

LAZZARO.

Retourne-toi; pas mal. Sans murmurer,
Je contemple ébloui, du fond de mon désastre,
Ton admirable dos qui se termine en astre

VANINA.

Je ne t'écoute plus.

LAZZARO.

Encore un tantinet!
Sous les balcons, le soir, lorsque minuit sonnait,
J'ai chanté bien souvent, mais les patriciennes
N'ont jamais pour me voir entr'ouvert leurs persiennes.
Sois meilleure.

VANINA.

Insensé!

LAZZARO.

Fais-moi la charité

Pendant le temps amer de ta viduité.
Oh! laisse-moi, Nina, dépraver ton cœur probe,
Et porter comme un nain la traîne de ta robe.
Les baisers seulement devraient mouiller tes yeux.
Je réclame une place en ton lit spacieux
Dont le dais supporté par quatre colonnettes
Regarde en s'indignant tes amours trop honnêtes.

VANINA.

Es-tu fou!

LAZZARO, se relevant.

Je le suis.

VANINA.

Ivre encor!

LAZZARO.

Toujours gris.
Tu m'aimeras bientôt, puisque déjà tu ris.

VANINA.

J'en doute.

LAZZARO.

Cette nuit.

VANINA.

La semaine prochaine.
Pour ce soir, je dors seule en mon grand lit de chêne.

LAZZARO.

O la funèbre chose! ô l'affreux monument!
Qu'un grand lit qui ne sert qu'à dormir seulement.

VANINA.

Hélas!

LAZZARO.

Veux-tu?

VANINA.

Non. Quel toupet!

LAZZARO.

Mais...

VANINA.

Pouah!

LAZZARO.

Peureuse!

VANINA.

Le vin ne t'a pas fait une bouche amoureuse.
Renate est plus tentant.

LAZZARO.

Femme au rire moqueur,
Je n'ai pas son talent, mais il n'a pas mon cœur.
Même au lit, ce n'est pas à la maîtresse aimée
Que pensent nos rimeurs, c'est à la renommée.
Vous n'êtes, ô beautés! sous leurs embrassements,
Que matière à sonnets et que chair à romans.
Vos paroles d'amour sont vite ramassées,
Ce sont les chiffonniers de toutes vos pensées.
Vous ôtez votre robe, ils ôtent leur pourpoint,
Mais quand vous soupirez, ils ne soupirent point.
Conviens-en, toi qui sais comme le tien manœuvre,
Il faut toute la nuit parler de leurs chefs-d'œuvre;
Et le plus amoureux de ces faiseurs de vers,
Pour mendier deux mots d'un Arétin pervers,
A l'heure du berger vous fausse compagnie.
Prenez-moi des gaillards qui n'ont pas de génie,
Mais une âme brûlante et des jarrets d'acier.
Les gringalets pareils à ton écrivassier,
Quand vous voulez marcher, se plaignent d'une entorse;
Tous ceux que j'ai connus étaient des gens sans force.

VANINA.

Qu'importe ! ils sont charmants...

LAZZARO.

Le jour !...

VANINA.

Spirituels.
Leurs mots sont différents des mots habituels.
Lorsqu'ils viennent à nous, en flattant nos chimères,
Nous cédons, et pourtant nous savons par nos mères
Qu'ils apportent la honte et qu'ils nous quitteront.
Nos douleurs valent moins que les vers qu'ils feront.

LAZZARO.

Eh bien ! verse pour lui des larmes angéliques.
Cela fera plus tard des vers mélancoliques.

VANINA.

Je ne trahirai pas, je préfère souffrir.

LAZZARO, violemment.

Non, ta gorge est trop blanche et tu dois nous l'offrir,

VANINA.

L'offrir ?

LAZZARO.

A moi d'abord. Je me suis mis en tête
D'y frotter mon museau, comme un enfant qui tête.
Le bonheur, je le vois, ne t'a pas réussi ;
Mais le plaisir, Ninon, guérira ton souci

VANINA.

Tu recommences, Dieu !

LAZZARO

Je reprends l'offensive.

VANINA.

Va-t'en.

LAZZARO.

Tu subiras mon étreinte lascive.

VANINA.

Ton appétit de faune est outrageant, mon cher.

LAZZARO.

Ça, ne méprisons pas les œuvres de la chair.
C'est aux heures du rut que l'âme s'apitoie,
Et nous fûmes conçus dans un moment de joie...

VANINA.

Dans un moment d'oubli.

LAZZARO.

Je suis un perverti;
Mais quand nous vous tenons, mesdames, sapristi!
Vous n'avez pas toujours ces façons dégoûtées;
Et vous aimez, je crois, les choses répétées.

VANINA.

Va-t'en, paillard, fripon

LAZZARO.

Merci du madrigal.

VANINA.

Je ne veux pas de toi.

LAZZARO.

Voilà qui m'est égal.

VANINA.

Trousse bagage, allons.

LAZZARO, emphatique.

Surveille ta demeure.
Masqué, rapière au flanc, je serai tout l'heure
Au pied de ce balcon.

VANINA.

Ta belle dormira.

LAZZARO.

Derrière son volet, Vanine écoutera
Miauler ma guitare en quête d'aventure
Comme une chatte aimante au bord de la toiture;
Je pince volontiers un doux andantino,
J'appris avec Henri de Valderrabano.

VANINA.

Tu trouveras, coquin, la porte verrouillée.

LAZZARO.

J'enfoncerai la porte, ô femme embastillée!
Tu connaîtras le goût des baisers criminels.
Nous ne parlerons pas de serments éternels,
Mais nous mettrons ensemble, enfant qui me repousses,
Des désirs violents et des paroles douces.

VANINA.

Tu ne m'auras jamais.

LAZZARO.

Sans prendre mon stylet,
Je saurai, s'il le faut, briser ton corselet;
Et d'une main savante, ôter ta ferronnière
Pour jeter sur tes reins tout l'or de ta crinière.

VANINA.

Jamais.

LAZZARO.

Si.

VANINA.

Non.

LAZZARO.

Si.

VANINA.

Non.

LAZZARO.

Moi, je veux.

VANINA.

C'est trop fort.

LAZZARO.

Va, va, je ne suis pas un ivrogne qui dort.
Nargue des longs aveux et des préliminaires!
Mes baisers de minuit sont extraordinaires.
Je passe par pudeur mes talents scélérats :
En t'éveillant demain tu me remercieras.

VANINA.

J ai honte, sors d'ici.

LAZZARO.

Ta chère impatience
Déjà voudrait tâter de mon expérience;
Mais je vais de ce pas, fidèle aux us anciens,
Commander un souper et des musiciens.

Il sort.

SCÈNE III

VANINA, RENATO.

VANINA, *seule.*

Enfin! Dieu! quel assaut! Ce fou d'humeur scabreuse
Me ferait oublier que je suis malheureuse.

RENATO.

Tu reviens des Frari?

VANINA.

J'en sors.

RENATO.

Et mon cierge?

VANINA.

Il

Brûle.

RENATO.

Bien. Un bon cierge écarte le péril.

VANINA.

Es-tu prêt?

RENATO.

Je n'ai plus qu'à voir la dogaresse.
Je quitte mes amis, Venise et ma maîtresse,
Mais je rapporterai peut-être de là-bas
Quelque livre nouveau...

VANINA.

Qui ne te nuira pas.
Ah! tu soignes ta gloire autant que tes amantes.

RENATO.

Davantage.

VANINA

Tu dis?

RENATO

Rien.

VANINA.

Malgré les tourmentes,
Tu conduis bien ta barque.

RENATO.

Oui, je sais la mener,

VANINA.

En faisant tout le mal qui ne peut pas gêner.

RENATO.

Tu vas trop loin.

VANINA.

Il faut réussir.

RENATO.

Dame!

VANINA.

Arrière

Le sentiment!

RENATO, avec humeur.

Mon Dieu, l'amour est ta carrière,

Mais ce n'est pas la mienne.

VANINA.

Oh! les mots révoltants.

RENATO.

Lazzare était sensible, il a perdu son temps.

VANINA.

Mais du Tasse amoureux l'œuvre est déjà bénie.

RENATO.

Je n'ai que du talent, le Tasse a du génie.

VANINA.

Et tu veux t'endurcir? L'art l'exige.

RENATO.

Parbleu!

VANINA.

Ah! le vilain métier que le tien, quitte-le...

RENATO.

Et sois un homme obscur?

VANINA.

Un homme fier, utile.

RENATO.

Et gauche. Que diraient les amateurs de style?
Je frappe, sais-tu bien, des vers de bon aloi.

VANINA.

Si tu manques de cœur, je mets plus haut que toi
L'humble marchand du coin qui m'a souvent servie,
Drapier de son état, mais poète en sa vie!

RENATO.

Çà, ne nous fâchons pas le jour où je m'en vais.
Pourquoi lire en mon cœur, puisque je suis mauvais?
Un baiser, et que Dieu te préserve d'intrigues!

VANINA.

Si j'allais t'oublier pendant que tu navigues,
Et trouver quelque nuit trop grande la maison?

RENATO.

La petite Nina rêve de trahison?

VANINA.

Ta galère est à l'ancre et les brises mutines
Ne gonflent pas encor ses deux voiles latines.
Réfléchis.

RENATO.

Quelle enfant!

VANINA.

Je n'ai que dix-huit ans,
Mais un homme vous fait coquine en peu de temps.

RENATO.

Pas toujours. Ça dépend.

VANINA.

Je suis belle, prends garde.
Quelquefois en passant Véronèse regarde
Ce visage semblable aux portraits anciens.

RENATO.

Un peintre!

VANINA.

Les bourgeois et les patriciens
S'arrêtent tout à coup, lorsque je monte en barque.

RENATO.

Que d'orgueil pour un peu de jambe qu'on remarque!

VANINA.

Je plais aux sénateurs.

RENATO.

En voyant ta douceur,
Ils songent à leur mère, ils songent à leur sœur.

VANINA.

Ils songent à Vénus.

RENATO.

Paroles de jactance.

VANINA.

Ne pars pas, ami cher, tu vas perdre à distance;
En amour, en peinture, on juge mieux de loin.

RENATO.

C'est vrai.

VANINA.

J'entends souvent la guitare à ce coin.
Le soir, quand Renato, fier d'un succès facile,
Soumet les vers qu'il fait à son maître imbécile,
Je me distrais.

RENATO.

Tant mieux.

VANINA.

Un page, beau garçon,
Sous ma fenêtre, ici, murmure une chanson,
Qui monte jusqu'à moi, roulée en arabesque,
Pareille au liseron de ce balcon mauresque.

RENATO.

Tu veux me retenir, conteuse de romans.

VANINA.

Attends, et tu verras.

RENATO.

Je peux partir, tu mens.

VANINA, désignant sa maison.

Porte sur la lagune et porte sur la place.
Maison à double seuil, maîtresse à double face.

RENATO.

J'ai confiance en toi.

VANINA.

Vers dix heures parfois
L'homme s'aposte là.

RENATO.

Je reviens dans six mois;
Qu'il pleure sa complainte.

VANINA.

Oh! la complainte est leste.
Moins vive est la chanson qu'un jeune écolier d'Este,
L'an passé, disait là, debout dans son bateau.

RENATO.

Ton ménestrel, c'est lui peut-être?

VANINA.

Un grand couteau
Lui pend à la ceinture, et je tremble.

RENATO.

Misère !
Va-t'en faire dodo, mignon, sous ton rosaire,
Tout près du bénitier, voisin des saints rameaux ;
Et que le doux Jésus daigne apaiser tes maux.
Sois au Nazaréen qui souffrit sur la terre,
Je te pardonnerai ce divin adultère.
Bonne nuit.

VANINA.

Réfléchis.

RENATO.

Adieu, cœur malveillant.

Désignant les fleurs de son corsage.

Ne perds pas mes œillets en te déshabillant ;
Ils viennent de Myrrha, la folle bouquetière
Qui, prête à nous laisser ravir sa jarretière,
Vend ses fleurs et son corps sous les arches des ponts.

VANINA, jetant ses fleurs.

Les voilà, tes œillets.

RENATO.

Tudieu ! nous nous crispons.
Infortuné bouquet, il s'était fait passage
Entre les seins émus qui tendent ton corsage.
Tant pis !

VANINA.

Adieu.

RENATO.

Bonsoir.

VANINA.

Ne sois pas si joyeux.
Te prendre, c'était bien, mais te trahir, c'est mieux.

Elle entre dans la maison.

SCÈNE IV

LAZZARO, RENATO

LAZZARO.

Encore ici ?

RENATO.

Mon cher, nous nous querellions presque.

LAZZARO.

Ah bah !

RENATO.

Elle devient jalouse et romanesque,
Et ces pauvres œillets jetés là sont témoins
Qu'elle n'accepte plus que je l'aime un peu moins.

LAZZARO.

Une scène, Nina ?

RENATO.

L'ombre crépusculaire
Ne cachait pas ses yeux de madone en colère.
L'âpre accent de sa voix, je l'entends, et tu vois
Un sacripant charmé du son de cette voix.

LAZZARO.

Charmé ?

RENATO.

Je te surprends.

LAZZARO.

Quelque peu.

RENATO.

La vilaine
Redressait en raillant son corps de marjolaine.
Elle me méprisait, mais c'était ravissant.

LAZZARO.

Et Thérèse?

RENATO.

Je crois que son astre descend.

LAZZARO.

Çà, nous abandonnons l'infante de Galice!

RENATO.

Peut-être.

LAZZARO.

Un doux profil.

RENATO.

J'en conviens.

LAZZARO.

Sans malice,
Ce serait en voyage un gentil compagnon.

RENATO.

Oui.

LAZZARO.

Pas gênant.

RENATO.

C'est vrai.

LAZZARO.

Tout en elle est mignon,

Mince, fragile, elle est de la petite espèce.

RENATO.

Elle arrange assez bien sa chevelure épaisse.

LAZZARO.

Le doge est son parrain.

RENATO.

J'aime son œil très fier.

LAZZARO.

Et le reste?

RENATO.

Inconnu. J'ai vu sa jambe hier,
En montant derrière elle un escalier commode,
Elle était fine et ronde, une jambe à la mode.

LAZZARO.

Et tu raillas peut-être à l'heure des aveux
Le mollet de Nina que tu vois quand tu veux?

RENATO.

Son mollet est pourtant celui que je préfère.

LAZZARO.

Tu l'aimes, ta petite.

RENATO.

A quoi bon m'en défaire?
Nina, c'est beaucoup mieux qu'un caprice à minuit.
Ce n'est pas le bonheur accidentel, fortuit...

LAZZARO.

Le casuel enfin.

RENATO.

Vanina, c'est mon fixe.

LAZZARO.

Bref, qu'as-tu décidé? Ta tendresse est prolixe,
T'en vas-tu? Restes-tu?

RENATO.

Je suis fort hésitant.

LAZZARO.

On t'aime : pars tranquille.

RENATO.

Elle avait à l'instant
Certains regards coquets et des airs de bravade
A faire réfléchir un homme qui s'évade.
On est vite trahi.

LAZZARO.

Très vite, je le sai.
Mais Vanine est fidèle et Renate insensé.

RENATO.

Je sens pousser ce soir des cornes sur ma tête.

LAZZARO.

Erreur! Mais n'en sois pas trop affligé, poète.
Cet ornement sied bien aux écrivains pressés.
Sans parler des malins que leur femme a lancés,
Le déshonneur vous sert, et les dames perverses
Vous lisent davantage, en sachant vos traverses.

RENATO.

Sois sérieux, mon cher.

LAZZARO.

Je suis très convaincu.
Si tu veux arriver, tâche d'être cocu.

RENATO.

Tais-toi, je m'en vais l'être.

LAZZARO.

Alors, ta gloire est proche.

RENATO.

Vieux cornard, tu n'es pas célèbre, sans reproche.

LAZZARO.

J'ai parlé d'écrivains.

RENATO.

Autour de la maison,
Il souffle cette nuit un vent de trahison.
Je reste.

LAZZARO.

Mais pars donc, elle est sage.

RENATO.

Qu'importe! —
Je sais qu'un muguet chante en face de sa porte.

LAZZARO, vivement.

C'est faux.

RENATO.

Je le tiens d'elle.

LAZZARO.

Allons donc.

RENATO.

Des couplets,
Quand je ne suis pas là, grimpent à ses volets.

LAZZARO.

Un rival dangereux serait plus taciturne.

RENATO.

Sans doute, mais...

LAZZARO.

Quel est ce mendiant nocturne?

RENATO.

Une femme, mon cher, ne vous dit jamais tout.

LAZZARO.

C'est peut-être un oiseau; nous sommes au mois d'août,
Et l'amour fait chanter le soir après les brouilles
Le nid des rossignols aux gueules des gargouilles.

RENATO.

C'est quelque marjolet du quartier.

LAZZARO.

Le mignon
Gazouille sur la place et non sur le pignon.

RENATO.

Homme ou petit oiseau, qu'il vienne et recommence.

LAZZARO.

Aurais-tu le désir d'écouter sa romance?

RENATO.

Peut-être bien.

LAZZARO.

Jaloux?

RENATO.

Je ne suis pas jaloux,
Mais je suis curieux.

LAZZARO.

Tu veux comme un époux
Surprendre le râcleur sous ce balcon de pierre?

RENATO.

Conseille-lui toujours d'apporter sa rapière.

LAZZARO, vivement.

Je ne le connais pas, mais je le lui dirai.

RENATO.

Dans une heure, il sera là.

LAZZARO, à part.

Gueuse !

RENATO.

J'y serai.

LAZZARO, prêt à sortir.

Moi, je n'y serai pas.

A part.

Assez de filles jeunes.

RENATO.

Tu me quittes?

LAZZARO.

Bonsoir. L'eau pure et quelques jeûnes
Me sont recommandés par un grand médecin,
Et j'accompagne un moine ivrogne au Mont-Cassin.

RENATO.

Tu plaisantes.

LAZZARO.

D'honneur, je pars.

A part.

Petite infâme !

A Renato.

Ah ! voyager, Ziani, changer d'air et de femme ;
Ne plus voir les objets qu'on avait sous les yeux ;
Voir des hommes nouveaux qui ne valent pas mieux,
Mais qui semblent meilleurs ; paraître et disparaître ;
Voguer comme un forban, chevaucher comme un reître ;
Voir des villes, des monts, des prés, des châteaux-forts ;
Et posséder, les soirs où nous sommes très forts,
Dans des lits inconnus, en rêvant d'amours neuves,

Des vierges quelquefois, et fréquemment des veuves. —
Vive doña Thérèse et vive Santiago !

RENATO.

Pas si vite, mon cher.

LAZZARO.

Bah ! pense au fandango,
Pense aux dominicains, aux grelots, aux infantes
Qui s'en vont à la messe en jupes trop bouffantes ;
Enfin, pense à l'Espagne où grave et décoiffé
Le mendiant se chauffe à des auto-da-fé.

RENATO, *ébranlé.*

C'est un pays de gloire et de chevalerie.

LAZZARO.

Certe.

RENATO.

On y fait des vers.

LAZZARO.

Et l'amour, je parie. —
Là-bas, tu chanteras le Cid...

RENATO.

Lara, Guzman...

LAZZARO.

Inès, dont je rêvais d'écrire le roman.

RENATO, *frappé.*

Inès de Castro ? Tiens.

LAZZARO.

La Morte couronnée,
La sombre Inès.

RENATO.

Rencontre étrange, inopinée,
Aujourd'hui je pensais à ce sujet.

LAZZARO.

Menteur.

RENATO.

Ah! tu me juges mal, mon cher...

LAZZARO.

Comme un auteur.

Va, ne te gêne pas.

RENATO.

De Castro, cela sonne.

LAZZARO.

Voler un inconnu, c'est ne voler personne.

RENATO.

Neuf heures, mon ami, s'envolent d'un clocher,
Et je n'ai pas le temps ce soir de me fâcher.
Nous causerons plus tard des choses que je vole.
Au revoir.

LAZZARO.

Où cours-tu, poète bénévole!

RENATO.

Chez doña Thérèse.

LAZZARO.

Ah!

RENATO.

Et je la suis joyeux,
Si je crois qu'un bonheur est au fond de ses yeux.

LAZZARO.

Et si tu crois que non?

RENATO.

Alors plus d'équipée;
Je reviens très jaloux, et gare aux coups d'épée!

LAZZARO.

Approuvé. Va-t'en vite, elle meurt de langueur.

RENATO.

Je mets à mes talons les ailes de mon cœur.

Il sort.

SCÈNE V

LAZZARO, VANINA.

VANINA, de la fenêtre.

Bonjour.

LAZZARO, avec humeur.

Ah! vous voilà.

VANINA.

Bonsoir.

LAZZARO.

Que Dieu vous garde.

VANINA.

Tu me tournes le dos?

LAZZARO.

Oui.

VANINA.

Quand je te regarde?

LAZZARO.

Surtout.

VANINA.

Vas-tu longtemps parler incognito?

Mouvement de Lazzaro.

Tu pars?

LAZZARO.

Pour un voyage.

VANINA.

Un voyage en bateau

LAZZARO.

Non, j'ai le mal de mer. Le flot qui me bouscule
Fait monter vers mon cœur mon dîner qui recule.
J'irai pédestrement avec ces brodequins,
Comme vont les manants et les républicains.
Ce serait une ivresse en vos nuits tropicales
D'entendre gazouiller mes lèvres musicales ;
Mais la place est mauvaise et je crains les jaloux.

VANINA.

C'est l'heure où les amants pires que les filous
Molestent les chanteurs.

LAZZARO.

Oui, j'ai peur qu'on m'assomme.
Ma vie est en danger et je reste honnête homme.

VANINA.

Que peux-tu redouter ?

LAZZARO.

La dague d'un rimeur,
Car vous m'avez trahi. Quoique bon escrimeur,
Je préfère la fuite.

VANINA.

Amoureux de carême.

LAZZARO.

Je ne veux pas souffrir la colique suprême.
Si je tombais drapé dans ce vieil oripeau,
Je n'irais pas au ciel : donc, je tiens à ma peau.

VANINA.

Tu ne m'adores plus?

LAZZARO.

Avant tout, je suis pleutre.
Ne guettez pas ce soir la plume de mon feutre.
C'est inutile.

Vanina quitte la fenêtre et descend.

VANINA.

Ainsi, je ne te verrai point
La guitare à la main ou la rapière au poing?

LAZZARO.

J'entreprends à minuit mon voyage pédestre,
Suivi d'un échanson, précédé d'un orchestre.
Car après chaque étape, aux accents d'un concert,
Je boirai lentement, comme un vin de dessert,
Le lacryma-christi que parmi mes commandes
J'avais pris pour pousser quelques gâteaux d'amandes.

VANINA.

L'as-tu payé, ce vin?

LAZZARO.

Innocente! J'ai dit
Que j'étais amoureux et l'on m'a fait crédit.

VANINA, *le congédiant.*

Va.

LAZZARO.

Je vais, et Ziani, Ziani qui vous soupçonne,
S'il rôde sous ces murs, n'y trouvera personne.

VANINA.

Tant pis.

LAZZARO.

Vous espériez?...

VANINA.

L'empêcher de partir.

LAZARRO.

En me faisant tuer.

VANINA.

Quel détail !

LAZZARO.

Sans sortir,
Vous pourrez de là-haut, pour finir cette histoire,
Voir sa barque à trois mâts doubler le promontoire.

VANINA.

Je me moque de toi, je me moque de lui ;
Et je me vengerai.

LAZZARO.

Demain, pas aujourd'hui.

VANINA.

Ce soir.

LAZZARO.

Bigre !

VANINA.

Un galant, si Renato s'absente,
Fermera d'un baiser ma bouche gémissante.

LAZZARO.

Bravade, mon toutou.

VANINA.

Pas de mot familier.

LAZZARO.

Je ne vous savais pas céans de cavalier.

VANINA.

Je frapperai du pied le pavé de Venise.

LAZZARO.

Sa lagune.

VANINA.

Qui sait?

LAZZARO.

Que ton cœur s'humanise!
J'étais gris tout à l'heure en vantant tes appas.

VANINA.

Tu parles de pays que tu ne connais pas.
Ma mère m'a bien faite, et sot qui se dérobe,
Quand je suis sur le point de dégrafer ma robe.

LAZZARO.

Aux passants attardés ferez-vous les yeux doux?

VANINA.

Peut-être. C'est facile.

LAZZARO.

Aux autres, pas à vous.
Puis ce coin est désert.

VANINA.

Rapides sont nos chutes.
J'aurai dix amoureux en marchant cinq minutes.

LAZZARO.

Quand on n'a pas de chance, il faut trotter longtemps,
Et j'ai grand'peur pour vous malgré vos dix-huit ans.

VANINA.

Oui-dà!

LAZZARO.

Vous n'avez pas encor de clientèle.

VANINA.

Oh!

LAZZARO.

Et les hommes sont exigeants.

VANINA.

Bagatelle.

LAZZARO.

Tu ne sais pas, enfant, comme il est malaisé
D'offrir aux promeneurs son corps inapaisé.

VANINA, ôtant sa mantille et découvrant ses épaules.

Avec des yeux pareils?

LAZZARO.

Et quoique dévoilée,
Vous resterez ce soir, madame, immaculée.

VANINA.

Non.

LAZZARO.

Vous échouerez.

VANINA.

Non.

LAZZARO.

Parce que...

VANINA.

Sois plus clair.

LAZZARO.

Vous êtes vertueuse, et vous en avez l'air.

VANINA.

Eh bien! nous allons voir.

Elle fait un mouvement pour sortir.

LAZZARO.

Renonce à l'entreprise,

Et demeure au logis, Messaline incomprise;
Tu n'y rentrerais pas au bras d'un compagnon.

VANINA.

Monsieur est un expert?

LAZZARO.

J'ai l'œil d'un maquignon.

VANINA.

Tu fus trahi pourtant.

LAZZARO.

Va, petite nonnette,
Tu reviendras bredouille avec ta face honnête.
Si moi, je sens le vin, toi, tu sens la vertu.
L'honneur en toute chose est l'obstacle, vois-tu.
Ta blanche pureté te met en quarantaine.
Et quand tu passeras, courtisane incertaine,
Les gens te salueront de loin, sans approcher;
Moi seul, ô mon enfant, pouvais te débaucher.

VANINA.

Tous les muguets sont prêts à déranger mon somme.

LAZZARO.

Je te mets au défi de dénicher un homme.

VANINA.

J'aurais l'air effronté, si je le voulais bien.

LAZZARO.

Ça se voit tout de suite, une femme de bien. —
Des libertins tu peux accoster les gondoles,
Ils ne prennent à bord que d'adroites idoles.
On méprise beaucoup les talents d'amateurs.
C'est du plaisir savant qu'il faut aux sénateurs.
Les hommes à minuit, las de leur malfaisance,
Réclament un amour doublé de complaisance;

Or, tu dois manquer d'art et de soumission.
Songe aux désagréments de la profession.
La jeunesse n'est rien, et souvent tes pareilles
Jalousent le pouvoir inexpliqué des vieilles.

VANINA.

Nous les valons, mon cher.

LAZZARO.

A l'habileté près.
Plus d'une belle enfant dort sous les verts cyprès,
Pour avoir rencontré des âmes endurcies;
Et le Seigneur permet que des catins rancies
Au bras de jouvenceaux fassent leurs derniers pas.
Mais regarde-toi donc, tu ne te connais pas;
Tu traînes ta pudeur comme une maladie;
Tu refuses déjà ta gorge qui mendie;
Timides sont tes yeux, et gauches tes façons.
Ton amant t'a donné de mauvaises leçons.

VANINA.

Tu te trompes, Lazzare.

LAZZARO.

Assez d'outrecuidances.
Les amis sont bavards et font des confidences.
Je suis fixé.

VANINA.

Tu mens.

On entend un tonnerre lointain.

LAZZARO.

Va-t'en sur l'oreiller
Poser ce front trop pur que nul ne veut souiller.
Évite, en te cachant sous tes draps de dentelle,
L'orage qui perdrait ta robe en brocatelle.

Rentre, petite, il tonne, et les bravi masqués
Sont les seuls damoiseaux qui rôdent sur les quais.

L'orage redouble.

VANINA.

Je sortirai quand même.

Quelques éclairs. — Reculant.

Oh!

LAZZARO.

Le ciel se lézarde.

VANINA.

Je veux me perdre.

LAZZARO.

Entends.

VANINA.

Tant pis; je me hasarde.

Encore des éclairs.

Dieu!

LAZZARO.

Quel charivari! Les mariés nouveaux,
Refroidis brusquement, suspendent leurs travaux.

VANINA, sur le seuil; avec menace.

Je rentre, mais...

LAZZARO.

Bonsoir. En défaisant tes nattes,
Sans doute, il te plairait qu'un joueur de sonates
Chantât sur la terrasse où nous causons tout bas;
Sans doute il te plairait, en retirant tes bas,
Que Renato Ziani jaloux, quoique bigame,
Étranglât le ténor et lui coupât sa gamme.
Or, tu te coucheras cette nuit sans chanson.

VANINA.

Qui sait?

A part.

Si je venais en habits de garçon
Sous ma fenêtre, avant que Renato s'embarque.

A Lazzaro.

Je n'attends à minuit aucun seigneur de marque,
Mais le hasard est grand.

LAZZARO.

Et tu crois qu'un muguet
Va surgir?

VANINA.

Je le crois. Veux-tu faire le guet?

LAZZARO.

Inutile, ma chère, et je crains les averses.

VANINA.

Je t'en prie

LAZZARO.

A quoi bon?

VANINA.

Dieu qui voit mes traverses
Peut jeter à ma porte un amant inconnu
Pour consoler ma peine et baiser mon pied nu.
J'entends l'ami futur qui vient dans la nuit vague;
C'est un aventurier dont le cœur extravague;
Comme un oiseau perdu qui se trompe de nid,
Il s'arrête à mon seuil où le malheur finit.
Je ne le connais pas, il ne m'a jamais vue.
Quelques verres de Chypre ont causé sa bévue;
Mais j'ouvre dès qu'il a soulevé le marteau,
Car il porte l'amour caché dans son manteau;

Et bientôt nous rions tous deux dans les ténèbres
Des peintres méconnus et des rimeurs célèbres.

LAZZARO.

Beau rêve!

VANINA.

Attends dehors, puisque l'amour te nuit.
une homme le matin, mais vieillard à minuit.
oilà mon Lazzaro.

LAZZARO.

Tu vas t'endormir seule,
Seule comme un curé, seule comme une aïeule.
Demain après l'ennui d'un vertueux sommeil,
Demain sans camarade au lever du soleil,
Tu te réveilleras plus rose, plus robuste,
Tes seins se dresseront frémissants sur ton buste,
Et tu demanderas aux ruffians mal mis
L'éreintement divin que je t'avais promis.

VANINA.

Vieux fat.

LAZZARO.

Au lit!

VANINA.

Je rentre avec la certitude
D'avoir demain les yeux battus de lassitude.
Viens me voir vers midi, je te raconterai.

LAZZARO.

Désolé, mais je file avant l'aube.

VANINA.

A ton gré.

LAZZARO.

Bonne nuit.

VANINA.

Sois tranquille.

LAZZARO.

O pudeur!

VANINA, *sur le seuil.*

Sans rancune.

LAZZARO, *à part.*

Elle est folle.

VANINA, *à part.*

Faisons le tour par la lagune.
J'ai gardé mon pourpoint du carnaval dernier.

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE VI

LAZZARO, *seul.*

Plus d'orage; maudis ton ami rancunier.
Délace ton corset, ferme la porte au pène,
Et repose en dormant ton cerveau plein de peine.
Je sais ton innocence, et comme avec mépris
Tu m'aurais repoussé, si je m'étais mépris.
Choisis pour partenaire un damoiseau novice;
Sans doute un moins méchant t'aurait rendu service,
Moi, j'aime à voir pleurer, car je suis endurci.

Un silence.

Va, ce n'est pas la peur qui me chasse d'ici;
J'ai fait des trous sanglants avec ma lansquenette
Et, le premier jadis devant Barcelonnette,
J'ai mis l'échelle au mur et grimpé sans cuissard.

J'avais dans mon pourpoint les sonnets de Ronsard;
Et la balle d'un gueux, hasard ou préférence,
Tomba sur les quatrains du poète de France.
Le soldat fut sauvé par un livre de vers.
Depuis lors médecin, bravo, frère convers,
Artiste très obscur et cocu très illustre,
J'ai promené partout ma carcasse de rustre.
Mais las d'errer parmi tant de gens accouplés,
J'attends le soir que Dieu promet aux accablés
Où je me coucherai mort, entre deux bougies.
Encor quelques chagrins, encor quelques orgies,
Et puis je crèverai comme un pauvre animal,
Ayant beaucoup souffert et fait un peu de mal.
Je rendrai ma belle âme au Seigneur magnanime,
Et je ne serai plus qu'un squelette anonyme.

On entend quelques paroles d'une chanson éloignée.

Tiens, des étudiants et des femmes sur l'eau.

Le chant cesse.

Quelque baiser sans doute interrompt le solo.
Sous les ponts byzantins que la lune découpe,
Près des blancs escaliers, ils passent en chaloupe,
L'amour va chiffonner les jupes de gala.
Un de ces écoliers devrait s'arrêter là.
Paraisse une guitare entre les bras d'un homme!
Et je laisse apporter, afin qu'on les consomme,
Les truffes du Piémont et les vins de l'Etna
Que j'aurais savourés en embrassant Nina.

Regardant de tous les côtés.

Personne. Rien d'humain, hormis mon beau physique.
Caressé par le flot, la lune et la musique,
Le vieux Palais-Ducal rêve d'arrêts de mort.

Regardant la maison.

Si j'étais bon ce soir? J'ai presque du remord.

Portant la main à son épée.

Otons de son écrin ce bijou de Tolède ;
Et restons là, morbleu, puisqu'elle n'est pas laide.
Flamberge au vent, Renate, et nargue des sergents !
Le duel aujourd'hui distrait beaucoup de gens.
Vingt cadavres par nuit, c'est le compte à Venise.
Vive le point d'honneur, quand l'honneur agonise ! —
Hélas ! les coups d'estoc tentent les plus pouilleux
Et les fils de banquiers deviennent chatouilleux.
Il faut fermer la bouche à la foule trompée,
Tous les fils de voleurs savent tirer l'épée.

Vanina paraît au fond.

Quelqu'un.

SCÈNE VII

LAZZARO, VANINA.

VANINA, masquée, vêtue d'habits d'homme, enveloppée d'une cape, l'épée au côté, une guitare dans les mains.

A part.

Lazzaro.

LAZZARO, à part.

J'ai la berlue.

VANINA, à part.

Avançons.

LAZZARO, à part, regardant la maison.

Sa guitare, ô Vanine, est pleine de chansons !
Sois contente.

VANINA, à part.

J'ai peur.

LAZZARO, allant à Vanina, gravement, sans la reconnaître, en lui montrant la maison.

Dix-huit ans, bien tournée.
Naïve dans l'amour et souvent étonnée,
Des cheveux jusqu'à terre, un œil assez luisant,
Mon cher, pensez à moi ce soir en l'épousant.

VANINA.

Votre nom ?

LAZZARO.

Lazzaro.

VANINA.

Le grand peintre ?

LAZZARO, à part.

Un jeune homme
Charmant, et fait au moule. Allons-nous en.

VANINA, à part.

Dieu ! comme
J'ai peur ! Ce n'est qu'un jeu, mais je frissonne.

LAZZARO, à part.

Avec
Ce manteau de brigand je ne vois pas son bec.

VANINA, à part.

Il commence, l'instant sacré qui doit m'apprendre
Si Renate est jaloux et peut encor s'éprendre.

LAZZARO, à part.

Voyons si par hasard la porte va s'ouvrir.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RENATO.

VANINA, apercevant Rènato, à part.

Lui !

RENATO, à Lazzaro.

C'était vrai.

LAZZARO, à Renato.

Tu l'es.

VANINA, à part.

A ton tour de souffrir.

Elle fait vibrer sa guitare.

LAZZARO.

Masque noir, grand manteau, rapière et mandoline,
Venez sous les balcons dès que le jour décline !
D'inavoués désirs et de sourdes rancœurs,
Quand la lune paraît, sortent de tous les cœurs.

VANINA, chantant sous sa fenêtre, en s'accompagnant de la guitare.

Je suis un homme triste,
Un pauvre guitariste
Que tout abandonna ;
Mais au lit, Vanina,
Je suis un grand artiste ;
Je vaux Palestrina.

Le chant cesse, l'accompagnement continue.

RENATO, à Vanina.

Silence, ou sur ton front je brise ta guitare.

VANINA, à Renato

Des menaces ?

Chantant.

Ma fortune est modeste
Car les écoliers d'Este
Sont humbles damerets.

RENATO, interrompant.

Mon maître !

LAZZARO, à Renato.

Il va prendre un catarrhe.
Laisse-le donc chanter.

VANINA, chantant.

Ma fortune est modeste...

RENATO, interrompant.

Assez !

Vanina fait vibrer sa guitare.

Tu te tairas.

VANINA, à Renato.

Bientôt, quand je serai dans ses bras.

RENATO.

Dans ses bras ?

LAZZARO.

Gourmand !

VANINA, chantant.

Ma fortune est modeste.
Car les écoliers d'Este
Sont humbles damerets.
Mais j'ai des baisers prêts.
L'amour fini, je reste;
J'aime à causer après.

RENATO, interrompant.

Assez.

VANINA, à Renato.

Plus loin, ta voix est discordan
Ma Vanina se pâme aux baisers de l'andante.

LAZZARO, à Renato.

Tu troubles son bonheur.

RENATO.

Je gâte un rendez-vous.

VANINA.

Oui

RENATO.

C'est ma maîtresse.

VANINA.

Ouais !

Elle fait vibrer sa guitare.

LAZZARO.

Moins de bruit, plus de coups,
Sinon vous allez faire, ô têtes idiotes,
Surgir un podestat suivi de stradiotes.

RENATO, désignant la fenêtre de Vanina.

Elle a posé sa lampe à côté du carreau.

VANINA, à Renato.

Va-t'en.

LAZZARO, à Renato.

Va-t'en.

RENATO, à lui-même.

Va-t'en?

VANINA, chantant[1].

Tourne l'espagnolette.
Je chante à l'aveuglette,
Crotté comme un archer;
Mais si tu veux pêcher,
Je ferais ma toilette
Avant de me coucher.

Le chant cesse. L'accompagnement continue.

RENATO, à Vanina.

Chante, godelureau!
Tu ne dormiras pas ce soir à côté d'elle.
Je la trahis, mon cher, mais elle m'est fidèle.

VANINA, à Renato.

Tu la trompes?

LAZZARO, à Vanina.

C'est vrai, mais il y tient...

RENATO.

Fort peu.

VANINA, à Renato.

Tu la trompes? Prends garde, elle écoute.

RENATO, à Vanina.

Oui, morbleu!
Je la trompe.

LAZZARO.

Souvent.

RENATO.

Souvent.

LAZZARO.

Tous les dimanches.

---

1. Ce couplet peut être remplacé par l'un des précédents.

VANINA, à part.

Je n'ai plus qu'à mourir.

A Renato, lui montrant une clef.

Ta belle a des revanches.

Mon cher, voici sa clef.

RENATO, avec défi.

Entre alors.

LAZZARO, à Vanina.

Sois plus bref.

VANINA, se dirigeant vers la porte.

Merci.

LAZZARO, retenant Renato.

N'agite pas les cornes de ton chef.

RENATO, barrant la route à Vanina.

Il faut qu'il meure.

VANINA, à Renato.

Il faut que Nina m'appartienne.

RENATO, dégaînant.

Eh bien! j'aurai ta vie...

VANINA, dégaînant à son tour.

Ou je prendrai la tienne.

LAZZARO, les séparant.

Point de sang.

RENATO, à Lazzaro.

Point d'avis.

A Vanina.

Défends-toi.

VANINA.

Je t'attends.

RENATO.

Ta fauvette en ton cœur se taira pour longtemps.

Ils croisent le fer.

LAZZARO, à Renato.

Tu ne le tueras pas! Quand monsieur par fortune
Vient te débarrasser d'une femme importune,
Tu veux l'exterminer, ingrat!

RENATO, gravement, à Vanina.

Mille pardons.

Il remet l'épée au fourreau.

LAZZARO.

La fille est ennuyeuse et nous vous la cédons.

RENATO.

Je sais par le menu comment elle est bâtie.
Bonsoir.

LAZZARO.

Excusez-nous.

VANINA, à Renato.

Tu quittes la partie?

LAZZARO.

Tous nos remercîments.

RENATO.

Prends soin de son bonheur.

VANINA, à Renato.

Reste et sors ton épée.

RENATO.

Elle est en bois, seigneur.

VANINA.

Au fait, les Arlequins pour sabres ont des battes,
Et je peux t'insulter sans peur que tu te battes.

LAZZARO.

Bravo.

RENATO, à Vanina.

Délivre-moi.

VANINA, à Renato.

Tu paîras tes lazzi.

RENATO.

Je suis rassasié de ce plat, goûtes-y.

VANINA, lui jetant son gant au visage.

Tiens, lâche!

RENATO, dégaînant.

Tu le veux.

VANINA.

Enfin!

RENATO.

Moi, lâche, en garde!
Je ne tremblerai pas.

VANINA.

Parce qu'on te regarde.

LAZZARO.

Un poltron avisé n'est poltron qu'en secret.

VANINA.

Et si tu décampais ton ami le dirait.

Ils croisent le fer une seconde fois. La lune s'est voilée, l'obscurité est complète.

RENATO.

Heureux homme, bientôt tu vas jouir paisible
De l'immense bonheur de n'être plus nuisible.

VANINA.

Imprudent.

LAZZARO, les séparant.

Halte-là ! Les cieux ne sont plus clairs.

RENATO.

Nos fers en se heurtant jetteront des éclairs.

LAZZARO.

Eh bien ! égorgez-vous et que l'ombre aux longs voiles
Vous prête son linceul que Dieu broda d'étoiles.

RENATO.

En garde.

LAZZARO, à Vanina.

Entre avec lui dans l'éternel sommeil.

VANINA.

Qu'ils viennent ces longs jours qui n'ont pas de soleil !
Je mourrai sans remords, mon âme n'est point fausse.

Elle fait un signe de croix.

LAZZARO, à Vanina.

Et Vanina demain te suivra dans la fosse.
On couchera l'amante à côté de l'amant,
Et vous serez unis jusqu'au grand Jugement.

RENATO, à Vanina, reprenant le combat.

Es-tu prêt, bon chrétien ?

VANINA.

En baisant ce rosaire,
De mon premier amour je bénis la misère.

Elle jette son chapelet et attaque Renato.

A toi.

RENATO, ripostant.

Tiens.

VANINA, lâchant son épée et chancelant.

Je meurs.

RENATO.

Chante.

VANINA, tombant.

Adieu, Renate, adieu.

Elle tombe, son masque se détache, ses cheveux se déroulent; la lune reparaît et illumine son visage.

RENATO.

J'ai tué Vanina !

LAZZARO.

La justice de Dieu.

VANINA, à Renato.

Tu me trompais, ami, je ne pouvais plus vivre.

LAZZARO.

Tonnerre !

RENATO.

Tu vivras.

VANINA.

Adieu, je te délivre.

Elle meurt.

RENATO.

Vanina !

On entend une marche joyeuse qui s'approche.

LAZZARO.

Son souper qu'on apporte en chantant.

RENATO.

Elle est morte, Nina ! Morte, entends-tu ?

LAZZARO.

J'entend.

A Vanina, étendue et immobile.

Va, ne regrette rien, petite aux longues tresses ;
Il dira ton histoire à ses autres maîtresses,
Car il est de la race ingrate des rimeurs.
Et grâce à ses beaux vers, ô pure enfant qui meurs,
A travers le cercueil où ses mains t'auront mise,
Les gais Vénitiens te verront en chemise.

RENATO.

Je suis un malheureux, je suis un criminel.

LAZZARO, *à Vanina.*

Plains-toi de cette vie à ton Dieu paternel.
Va, ne regrette rien; toujours, malgré leurs flammes,
Les hommes ont menti sur la bouche des femmes;
Et le temps d'un bonheur est si vite fini.

RENATO.

Pardonne-moi, Nina.

LAZZARO, *à Renato.*

Le duel est puni.
Emportons l'enfant mort et cachons les rapières.

RENATO.

Une larme d'amour mouille encor ses paupières.

LAZZARO.

Et l'indignation ferme son poing crispé.

RENATO.

Elle m'était fidèle.

LAZZARO.

Elle t'aurait trompé.

FIN.

NOTES

La scène II peut être modifiée de la façon suivante.
(*Voir* page 20.)

VANINA

Parle donc.

LAZZARO

Tu pâlis.

VANINA

J'écoute sans émoi.

LAZZARO, *déclamant.*

« Quand je t'aurai longtemps serrée entre mes bras,
« Tu te moqueras bien de ma naissance obscure,
« De l'extase passée à l'extase future
« Le temps te sera long; je mettrai, tu verras,
« Des baisers inconnus sur ta bouche endormie.
« Je ne t'apporte pas, ô ma petite mie,
« L'honnête amour des cœurs qui ne sont jamais fous,
« Beaucoup d'hommes n'ont pas le talent des tendresses;
« On lisait le bonheur au front de mes maîtresses,
« Je sais si bien aimer que je fais des jaloux. »

Le troisième couplet de la chanson que chante Vanina peut être supprimé et remplacé par le premier couplet. (*Voir scène VIII*, page 72.)

AMOUREUSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène de l'Odéon le 25 avril 1891; reprise au même théâtre le 25 novembre 1891, au Vaudeville le 24 mars 1896, et sur la même scène le 21 octobre 1898 et le 1er juin 1899.

A

POREL ET A REJANE

Artistes qui ont tenu les rôles.

	Odéon.	Odéon.	Vaudeville	Vaudeville.
	—	—	—	—
ÉTIENNE FÉRIAUD.	Duméry.	Guitry.	Duméry.	Guitry.
PASCAL DELANNOY.	Calmettes.	Calmettes.	Calmettes.	Grand.
	Mmes	Mmes	Mmes	Mmes
GERMAINE FÉRIAUD.	Réjane.	Réjane.	Réjane.	Réjane.
CATHERINE VILLIERS.	Cléry.	Cléry.	Rosa Bruck.	Archaimbault.
MADAME DE CHAZAL.	Manvel.	Manvel.	Sorel.	Drünzer.
MADAME HENRIET.	Yves Roland.	Yves Roland.	Drunzer.	Marlys.
MADELEINE.	Marty.	Marty.	C. Caron.	Bernou.

De nos jours, à Paris.

AMOUREUSE

ACTE PREMIER

Chez Étienne Fériaud. — Un cabinet de travail en désordre. Livres, papiers épars, etc. Une lampe allumée sur un bureau.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, PASCAL.

PASCAL, entrant le chapeau sur la tête

Monsieur est rentré ?

MADELEINE, disposant sur une petite table un plateau chargé d'une bouteille et de plusieurs verres.

Pas encore.

PASCAL.

Et madame ?

MADELEINE.

Madame est là.

PASCAL.

Seule?

MADELEINE.

Avec madame de Vitry.

PASCAL, d'un ton bourru.

Toujours du monde.

MADELEINE.

Mais, monsieur, c'est jeudi, le jour de madame.

PASCAL, ôtant son chapeau.

Je n'entre pas. Arrangez-moi le feu, Madeleine.

MADELEINE.

Je viens de mettre une bûche.

PASCAL.

Mettez-en une deuxième.

MADELEINE, tisonnant.

Monsieur est difficile, pour un artiste.

PASCAL.

Les pauvres ont plus besoin de confortable que les autres, ma fille. Et maintenant, ouvrez cette fenêtre; ça sent le tabac.

MADELEINE.

Bien, monsieur.

Pascal prend un journal et s'installe dans un fauteuil, au coin du feu.

PASCAL, lisant.

« Madame C... » (s'interrompant.) Encore un mari qui vient de surprendre sa femme... Madame C... Je parie que c'est madame Crozat... Pauvre petite femme!

MADELEINE.

Monsieur ne désire pas autre chose?

PASCAL.

Si. Qu'est-ce qu'il y a dans cette bouteille?

MADELEINE.

Du malaga.

PASCAL.

Mon malaga?

MADELEINE.

Oui, monsieur.

PASCAL.

Voilà mon affaire. (Se versant à boire.) Le seul vin qui soit buvable ici.

MADELEINE.

Oh! monsieur.

PASCAL, à brûle-pourpoint.

Comment va votre amant, Madeleine?

MADELEINE.

Mais je n'ai pas d'amant!

PASCAL.

Une jolie fille comme vous?

MADELEINE.

Non, monsieur.

PASCAL.

Quel âge avez-vous?

MADELEINE.

Vingt-deux ans.

PASCAL.

Six ans de perdus!

MADELEINE.

Si j'avais quelqu'un, je serais moins gaie.

PASCAL.

Mais vous seriez tout de même plus contente.

MADELEINE.

Je connais un peintre qui me dit souvent de ces bêtises-là.

PASCAL, vivement.

Un peintre?...

MADELEINE.

Un peintre qui travaille en face, chez le vitrier.

PASCAL.

Très flatté. (Une pause.) Est-ce que M. Fériaud part ce soir?

MADELEINE.

Le docteur part tout à l'heure.

PASCAL.

La maison ne sera pas drôle. Je vais bien m'ennuyer.

SCÈNE II

PASCAL, GERMAINE.

GERMAINE, sur le seuil de la porte, tendrement.

Tu es là?

PASCAL, sans bouger de son fauteuil.

Non, madame, il n'est pas là.

GERMAINE.

Tiens, c'est vous, Pascal!

PASCAL.

J'attends Étienne.

GERMAINE.

Pourquoi n'êtes-vous pas entré chez moi?

PASCAL.

Vous aviez des gens ennuyeux.

GERMAINE.

Vous m'auriez aidée à les recevoir.

PASCAL.

Me déranger? Jamais de la vie.

GERMAINE.

Je me sauve. Allons, égoïste, venez avec moi.

PASCAL.

Voyons, ma petite Germaine, vous n'y songez pas. Regardez comme je suis bien installé.

GERMAINE, prête à sortir.

Gros chat.

PASCAL.

Ah! ne m'abandonnez pas, je vais être tout seul à présent.

GERMAINE

J'ai peur qu'on ne sonne.

PASCAL.

Restez.

GERMAINE.

Non.

PASCAL.

Quand votre mari rentrera, j'empêcherai qu'on vous avertisse.

GERMAINE.

Ça m'est bien égal, je le guette.

PASCAL.

A quelle heure s'en va-t-il ?

GERMAINE, prenant une chaise et venant s'asseoir tout près de lui.

A huit heures, mon bon Pascal.

PASCAL.

Tiens, vous vous asseyez.

GERMAINE.

Croyez-vous, hein ? Il part ce soir pour l'Italie. Il va présider la Délégation française au congrès médical.

PASCAL.

Singulière idée, nous lâcher ainsi !

GERMAINE.

Depuis huit ans que nous sommes mariés, c'est la première fois que nous nous quittons.

PASCAL.

Depuis quinze ans, je ne suis pas resté un seul jour sans le voir.

GERMAINE.

Il paraît que ce voyage est nécessaire à ses travaux.

PASCAL.

Qu'est-ce que ça peut nous faire, ses travaux ?

GERMAINE.

Pauvre garçon, je le persécute, je le tourmente. Il n'est pas fâché de prendre un peu de liberté.

PASCAL.

Entre nous, ma chère, vous devenez insupportable.

GERMAINE.

Je le sais bien. Que voulez-vous? Les pendules d'une maison ne sont pas toutes réglées sur la même heure; quand l'une avance, l'autre retarde.

PASCAL.

Et elles ne sonnent jamais en même temps.

GERMAINE.

Quelle force de ne pas aimer son mari! Si je n'adorais pas le mien, les choses iraient beaucoup mieux.

PASCAL.

Le fait est que tout va de travers chez vous. On se dispute, on mange mal... Si ça continue, je ne fiche plus les pieds ici.

GERMAINE.

Vous chercherez une maison plus tranquille.

PASCAL.

Je plaisante. Je suis trop vieux pour changer mes habitudes.

GERMAINE.

Faites comme votre ami, voyagez.

PASCAL.

Mes chagrins me retiennent à Paris.

GERMAINE.

Votre écuyère, toujours?

PASCAL.

Encore.

GERMAINE.

Et vous ne travaillez pas?

PASCAL.

Ma foi, non.

GERMAINE.

Quel dommage! J'ai vu hier le directeur de la Revue illustrée. Il n'est pas content, vous savez?

PASCAL.

Un directeur qui rage, c'est toujours amusant.

GERMAINE.

Il attend vos dessins depuis un mois.

PASCAL.

Il a eu tort de me les payer d'avance.

GERMAINE.

Mauricette est une maîtresse cher?

PASCAL.

Pas encore, elle est si jeune.

GERMAINE.

Sérieusement Pascal, pour votre dignité, vous devriez rompre avec cette femme.

PASCAL.

Je ne fais que ça.

GERMAINE.

Vous ne l'aimez pas, elle vous trompe, et vous souffrez comme si vous l'aimiez.

PASCAL.

Elle me martyrise, elle ne me trompe pas.

GERMAINE.

Naïf.

PASCAL.

L'amour est aveugle.

GERMAINE.

Vous en voyez pourtant de toutes les couleurs.

PASCAL.

J'en conviens.

GERMAINE.

Si vous étiez raisonnable, vous m'écouteriez...

PASCAL.

Et j'épouserais madame Brissot.

GERMAINE.

Pourquoi pas?

PASCAL.

Une femme divorcée? Un livre déjà lu!

GERMAINE.

Mais pas épuisé.

PASCAL.

Vous y tenez beaucoup?

GERMAINE.

Dame, mon ami, cinquante mille francs de rente.

PASCAL.

Vous n'êtes pas honteuse de parler ainsi, vous qui avez fait un mariage d'amour?

GERMAINE.

On peut aimer madame Brissot.

PASCAL.

Trop maigre.

GERMAINE.

Eh! les maigres, c'est quelquefois dangereux.

PASCAL.

Comme les arêtes. Je refuse. D'abord, elle est assommante avec sa dévotion, votre madame Brissot. Oh! les femmes qui s'occupent du bon Dieu, je...

GERMAINE.

Vous les envoyez au diable.

PASCAL.

Si Dieu s'occupait d'elles, passe encore, je comprendrais, mais...

GERMAINE.

Allons, ne commencez pas à dire du mal de Dieu, c'est démodé.

PASCAL.

Soit, disons du bien de lui. Puisqu'il n'est pas là, c'est plus généreux.

GERMAINE.

Ma foi, c'est le seul absent qu'on épargne.

PASCAL.

Parce qu'on ne l'a jamais vu.

GERMAINE.

Taisez-vous, vous parlez comme un conseiller municipal.

SCÈNE III

LES MÊMES, ÉTIENNE, puis MADELEINE.

PASCAL.

Enfin !

GERMAINE.

Le voilà !

ÉTIENNE.

Ah ! mes amis, que je suis fatigué !

PASCAL.

Naturellement. Il est toujours fatigué quand il rentre, et jamais quand il sort.

GERMAINE, à Étienne.

Attrape !

PASCAL.

Donne-nous des explications. Pourquoi cette longue absence ?

GERMAINE.

Oui, d'où viens-tu ?

ÉTIENNE.

Je sors de l'Académie.

PASCAL.

Ce n'est pas vrai.

GERMAINE.

Il n'y a pas eu séance aujourd'hui.

ÉTIENNE, se versant à boire.

Je présidais une commission.

GERMAINE.

Je te crois, moi.

PASCAL.

Ah ! ne bois pas mon vin.

ÉTIENNE.

Je suis en retard parce que je suis revenu à pied.

GERMAINE.

Un amoureux aurait pris une voiture.

ÉTIENNE.

J'ai voulu prendre le tramway.

PASCAL.

C'est d'un ami.

ÉTIENNE.

Mais il fallait attendre trop longtemps, j'ai perdu patience.

PASCAL.

Et tu as fait une bonne marche hygiénique, je te pardonne.

ÉTIENNE, sortant de sa poche un numéro de tramway.

Ce numéro que j'ai négligé de rendre atteste ma sincérité : 53 !

Il le remet dans sa poche.

PASCAL.

Alors, c'est décidé, tu vas représenter la France à un congrès ?

ÉTIENNE.

Je pars pour Florence tout à l'heure.

PASCAL.

Tu oseras revoir l'Italie sans moi?

ÉTIENNE.

Viens, je voyage avec Marcotte et sa maîtresse.

PASCAL.

La petite Janin ?

GERMAINE, avec humeur.

L'amie de mademoiselle Villiers; un ménage que tu voyais beaucoup autrefois ?

ÉTIENNE.

Justement.

PASCAL.

Tu me tentes, j'ai envie de t'accompagner; mais, je réfléchis, Germaine va être tout à fait seule.

GERMAINE.

Si tu m'emmenais ?

ÉTIENNE

Tu es folle.

PASCAL.

Nous ne sommes pas forcés de monter dans le wagon des Marcotte.

ÉTIENNE, désignant Germaine.

Si je l'emmène là-bas je n'aurai pas le temps de la voir.

PASCAL.

Je la verrai, moi.

ÉTIENNE.

Je reviens dans huit jours.

GERMAINE.

N'insistez pas.

PASCAL.

Alors, je reste aussi.

ÉTIENNE.

Ce n'est pas gentil de vous abandonner ; mais vous en conviendrez, je n'ai pas le droit de décliner cette mission. (s'animant.) Une mission qui va me permettre de défendre mes idées. Grâce à ce congrès, la prophylaxie des maladies contagieuses...

PASCAL.

Ah ! tu ne vas pas nous faire une conférence !

GERMAINE.

Tu exposeras tes théories à mademoiselle Janin, en wagon.

ÉTIENNE.

Elle s'y intéressera peut-être plus que toi.

PASCAL.

Parbleu, tu n'es pas son mari.

ÉTIENNE.

Soit, ne parlons pas de mes affaires.

GERMAINE.

Allons, ne prends pas ton air fâché.

PASCAL.

On sait bien que tu n'es pas le premier venu.

GERMAINE.

Ne riez pas, ses travaux ont servi à quelque chose.

ÉTIENNE.

Peut-être.

PASCAL.

Allons donc. Les découvertes de la médecine ressemblent à celles de l'artillerie. Elles enseignent à tuer l'homme plus vite, voilà tout.

GERMAINE.

Moins il y en a...

PASCAL, désignant Étienne.

Pourvu qu'il en reste un.

ÉTIENNE, avec humeur.

Ah! cette lampe qui file.

Il remonte la lampe.

GERMAINE.

Vous dînez avec nous, Pascal?

PASCAL.

Ça dépend, si le dîner est bon.

ÉTIENNE.

C'est moi qui ai commandé.

PASCAL.

Tu me rassures.

ÉTIENNE

Je fais le menu à présent. Tu as un caneton et une salade russe.

PASCAL.

Seulement?

ÉTIENNE.

Oui.

PASCAL.

Ajoute des écrevisses pour ta femme.

ÉTIENNE.

Elle n'en a pas besoin.

GERMAINE, à Pascal.

Vous!... (A Étienne.) Es-tu passé chez Doucet?

ÉTIENNE.

Ta robe sera prête demain.

GERMAINE.

Tu n'as pas oublié, merci.

ÉTIENNE.

A propos...

GERMAINE

Qu'est-ce que tu cherches dans ta poche? un cadeau?

ÉTIENNE.

Tu devines.

Il donne un petit écrin à Germaine.

GERMAINE.

Une bague!

PASCAL.

Voyons.

GERMAINE.

Oh! qu'elle est jolie!

PASCAL, grognon.

Je ne trouve pas, le diamant est trop petit.

ÉTIENNE.

Tu es contente?

PASCAL

On ne m'apporte jamais rien à moi.

GERMAINE.

Il faut que je t'embrasse.

ÉTIENNE.

Eh bien! embrasse-moi vite.

GERMAINE, avec amour.

Est-ce qu'on peut s'embrasser vite?

PASCAL.

Je me retourne.

GERMAINE.

Inutile.

PASCAL, à Étienne.

Tu ne perdras rien pour attendre.

GERMAINE.

Alors, tu m'aimes un peu?

ÉTIENNE.

Tu le sais bien.

PASCAL.

Ah ! mes enfants, ayez pitié de moi, je suis tout seul.

ÉTIENNE.

Comme tu es décolletée !

GERMAINE.

Est-ce un reproche ?

ÉTIENNE, *séduit.*

Oui et non. Me voilà charmé malgré moi, troublé tout à coup ; et j'ai de si graves préoccupations en ce moment que j'aurais préféré... ne pas penser à autre chose.

Madeleine entre avec des lettres sur un plateau.

GERMAINE.

Des lettres !

ÉTIENNE, *à Madeleine*

Donnez.

GERMAINE, *rendant à Étienne une lettre qu'elle vient de prendre.*

Oh ! Je n'allais pas l'ouvrir.

ÉTIENNE.

Tu la sentais.

GERMAINE.

C'est différent.

PASCAL.

C'est tout comme. Un parfum, c'est un petit nom.

Madeleine sort.

ÉTIENNE, *assis à son bureau, dépouillant son courrier.*

Des demandes de consultations, mais je ne fais pas de clientèle... la Revue d'Edimbourg... Un article de

Mackensie sur la diphtérie et la méthode de Gaucher... Tiens, mon nom, plusieurs fois... Tu ne sais pas l'anglais, Pascal ?

PASCAL.

Je ne sais même pas le russe. français

ÉTIENNE.

Plus tard... Une facture de Reboux, deux cent dix francs.

GERMAINE.

Mon chapeau noir.

ÉTIENNE, à Germaine, lui tendant la facture.

Tiens.

GERMAINE, refusant.

Tu feras payer.

ÉTIENNE.

Soit, je m'en charge.

PASCAL.

Vraiment, il est trop bon, ma petite Germaine, ces choses-là vous regardent. De quoi donc vous occupez-vous toute la journée?

ÉTIENNE.

Ma femme, elle s'occupe de son mari; et moi, je m'occupe du reste.

GERMAINE.

Oh! que tu es gentil, quand tu rages, je t'adore.

ÉTIENNE.

Le métier commence à me lasser.

PASCAL.

Allons, ne gronde pas encore.

GERMAINE.

Tu es meilleur que tu ne crois, tu sais.

PASCAL.

Nous t'avons vu à l'œuvre pendant sa fièvre typhoïde.

GERMAINE.

Pauvre ami, vous rappelez-vous ? Il a passé vingt nuits à mon chevet.

ÉTIENNE.

Tu m'empêches de lire, tais-toi.

GERMAINE.

Je voudrais parler.

ÉTIENNE.

Où demeure Parigot ?

PASCAL.

Rue de la Sorbonne.

GERMAINE.

Non, il a déménagé.

ÉTIENNE.

Diable, il faut que je réponde tout de suite.

PASCAL.

Cherche dans le Tout-Paris.

ÉTIENNE, agacé.

Où est-il ?

GERMAINE.

Là.

PASCAL.

Non.

ÉTIENNE.

Tiens, ta voilette, toujours des épingles sur mon bureau.

GERMAINE.

Si tu étais garçon, tu ne t'en plaindrais pas.

ÉTIENNE.

Je ne trouve pas. On ne trouve rien dans cette maison.

PASCAL.

Excepté de la poussière.

ÉTIENNE.

J'écrirai plus tard. Quel pillage ! j'aurais besoin d'un secrétaire pour mettre de l'ordre ici. Il m'aurait fallu une sœur ou quelque tante de province, un peu agaçante, mais qui aurait circulé dans l'appartement et rangé mes affaires. Je n'ai pas même une belle-mère !

Madeleine rentre avec un paquet

PASCAL, à Madeleine.

Quoi encore ?

MADELEINE.

Des livres pour madame.

GERMAINE, ouvrant le paquet.

Un Cœur de femme...

ÉTIENNE.

Notre Cœur.

PASCAL.

Leur Cœur.

GERMAINE.

Trois Cœurs.

Madeleine sort.

ÉTIENNE.

Bourget, Maupassant...

GERMAINE.

Lavedan, Rod.

PASCAL.

Des histoires d'amour.

ÉTIENNE.

De l'adultère.

GERMAINE.

Des chagrins de femme.

ÉTIENNE.

Voilà ses lectures.

GERMAINE.

Je lis ce que je comprends le mieux.

ÉTIENNE.

Mais trompe-moi donc une bonne fois, puisque tu es si curieuse!

PASCAL.

Patience.

GERMAINE.

Il ne faut jurer de rien. Ta vie de garçon est terminée, la mienne commence.

ÉTIENNE.

Ta vie de garçon?

PASCAL.

Sans doute, tu es le premier amant.

ÉTIENNE.

Et le dernier.

GERMAINE.

Je le souhaite de tout mon cœur.

ÉTIENNE.

Tu n'en es pas sûre ?

PASCAL.

Prends garde, mon cher, tu es féroce quelquefois Une folie est bientôt faite.

ÉTIENNE.

Une honnête femme réfléchit.

GERMAINE.

Espérons-le.

PASCAL.

Bah! un déshonneur, c'est comme un deuil, on vous confectionne ça dans les vingt-quatre heures.

ÉTIENNE.

Si jamais tu trompes ton mari, choisis bien, mon amour, car nous sommes tous des canailles.

PASCAL.

Excepté moi.

ÉTIENNE.

Oui, tu es un brave homme, toi.

GERMAINE.

Aussi, vous n'avez aucune chance.

PASCAL

Et pourquoi n'ai-je aucune chance ? Je me révolte à la fin. Tenez, vous avez peut-être été maladroite en refusant de m'épouser, il y a neuf ans.

GERMAINE

Il ne fallait pas charger Étienne de votre demande.

ÉTIENNE.

Je me suis loyalement acquitté de la commission.

GERMAINE.

Il a beaucoup insisté.

PASCAL.

Un peu plus, et mon bonheur était fait.

GERMAINE.

Un peu plus, j'étais votre femme et (s'adressant à Étienne.) je devenais ta maîtresse.

PASCAL.

Ce sera peut-être le contraire.

GERMAINE.

Jamais, mon bon Pascal.

ÉTIENNE, en plaisantant, à Pascal.

Qui sait?... malgré tes histoires, au fond, tu n'aimes que ma femme.

PASCAL.

Hélas!

ÉTIENNE.

Et si je la rends trop malheureuse, tu la consoleras.

PASCAL

Tu crois? chic!

ÉTIENNE.

Un jour, nous nous séparerons, ma chérie, tu me quitteras, j'en ai le pressentiment.

GERMAINE.

Te quitter? Oh! ça jamais, n'y compte pas, mon

ami, ne caresse pas ce fol espoir, ce n'est pas la peine ; quoi que je fasse, quoi que tu fasses, je resterai là, dans ton existence, dans ta maison, à tes côtés, toujours, quand même, comme un petit crampon.

PASCAL.

Cramponnette !

ÉTIENNE.

Tu es terrible.

GERMAINE.

Éternellement, nous vivrons ensemble.

PASCAL.

Et on t'enterrera avec elle.

ÉTIENNE.

Ah ! ça non, par exemple, je veux être seul là-bas.

GERMAINE.

Pourtant, là-bas je ne te gênerais pas beaucoup.

ÉTIENNE.

Non, je ne veux pas.

PASCAL.

Eh bien, pars le premier, elle verra après.

ÉTIENNE.

Ça ne sera pas long, mes amis, je vieillis... Heureusement.

PASCAL.

Heureusement ?

ÉTIENNE, *avec amertume.*

Oui, j'attends impatiemment la vieillesse, j'at-

tends l'âge où le cœur est apaisé. Quelle joie de vieillir !

GERMAINE.

Quelle joie d'avoir des cheveux blancs !

PASCAL.

Ou de n'en plus avoir du tout.

ÉTIENNE.

Je me vois au coin du feu, raisonnable, assagi, dédaigné, à côté de mes livres, à côté de ma femme et de mon fils, car il faut bien espérer qu'un jour ou l'autre...

PASCAL.

Un enfant ? Tu peux demander ça à un ami.

ÉTIENNE.

Ah ! quelle ivresse de sentir son cerveau libre. Le bon temps ! des amoureux pourront passer sous mes fenêtres, je ne les suivrai pas d'un œil d'envie. Non, je me frotterai les mains en songeant à leurs tourments, à leurs agitations, à leurs jours gaspillés, à toutes ces heures volées au devoir, au travail, à la pensée. Ce sera le bonheur. Alors j'aurai soixante ans.

GERMAINE.

Oui, mais tu n'en as que quarante-trois.

PASCAL.

Et tu es solide.

GERMAINE.

Encore vingt ans d'amour, mon pauvre ami. Du courage.

ÉTIENNE.

Pardonne-moi, je dis des choses que je ne pense pas.

PASCAL, bas à Étienne.

Tu la blesses, mon cher.

ÉTIENNE.

Si seulement elle pouvait rester fâchée huit jours!

PASCAL.

Tu ne le voudrais pas.

MADELEINE, entrant.

Madame de Chazal et madame Henriet sont chez madame.

GERMAINE.

J'y vais.

Madeleine sort.

PASCAL.

Deux femmes du monde.

GERMAINE.

Deux dindes, qui ne viennent pas pour moi, mais pour mon mari.

PASCAL.

L'habitude de la maison.

GERMAINE.

Tu n'as pas encore de cheveux blancs

PASCAL.

Elles voudraient vous le prendre?

GERMAINE.

Elles me l'ont peut-être déjà pris

ÉTIENNE.

Voyons, Germaine.

GERMAINE.

Ah! Je n'ai pas d'illusions sur mes amies, moi, je sais ce qu'elles cherchent.

PASCAL.

Et il vous reproche de ne pas voir de femmes.

GERMAINE, *prête à sortir.*

Dame, je le prive d'occasions.

ÉTIENNE, *agacé.*

Tu es injuste.

GERMAINE.

Il y en a une qui a été volée tout à l'heure. Sous prétexte de lui demander un conseil important, elle a insisté pour entrer dans son cabinet. Je lui ai ouvert la porte; mais, attrape, l'homme d'amour était sorti.

ÉTIENNE.

Qui ça?

GERMAINE.

La petite Chailly.

PASCAL.

Cette veuve, dont le mari est mort le soir même de son mariage?

GERMAINE.

Heureux mari!

ÉTIENNE.

Au fait, j'oubliais, ne compte pas sur ton coiffeur demain matin.

GERMAINE.

Pourquoi?

ÉTIENNE.

Il ne viendra pas, il s'est pendu.

GERMAINE.

Pendu!

PASCAL.

Dans sa vitrine ?

ÉTIENNE.

Sa femme le trompait.

GERMAINE.

Pauvre diable !... Ce n'est pas toi qui te pendrais, hein ?

ÉTIENNE.

Qui sait ?

GERMAINE, avec reproche.

Oh ! la ficelle casserait.

ÉTIENNE.

Mon Dieu, mon Dieu !...

GERMAINE.

Je les expédie, et je reviens.

PASCAL.

Nous ne sommes pas inquiets.

SCÈNE IV

ÉTIENNE, PASCAL.

ÉTIENNE.

Tu permets que j'écrive un mot ?

PASCAL.

Tu es joliment grincheux, ce soir

ÉTIENNE, écrivant.

Je suis de mauvaise humeur.

PASCAL.

Ça se voit. Qu'est-ce qui se passe ?

ÉTIENNE.

Rien, toujours la même chose.

PASCAL, dessinant.

Tiens, tu as le nez plus long que d'habitude. Tu es comme les enfants toi quand tu es méchant, tu es laid.

ÉTIENNE.

Tu fais ma charge?

PASCAL.

Et ça ne te coûtera pas un sou et pourtant, c'est demain le terme.

ÉTIENNE.

Si tu as besoin d'argent...

PASCAL.

Je n'emprunte jamais, moi, je suis trop ingrat. Je ne pourrais pas pardonner à un ami qui m'aurait rendu service.

ÉTIENNE.

Adresse-toi à un ennemi alors.

PASCAL.

C'est moins coûteux.

ÉTIENNE.

Nous sommes seuls, voyons, ne pose pas pour le cynique. (Un silence.) A propos, as-tu vu qu'une de tes aquarelles s'était vendue deux mille francs ?

PASCAL.

Pas possible ?

ÉTIENNE.

Hier, à la vente Montigny. J'ai lu ça dans un journal du matin.

PASCAL.

Deux mille francs, une aquarelle de moi ? Mon Dieu ! que les gens sont bêtes.

ÉTIENNE.

Pas si bêtes que ça.

PASCAL.

Le jour n'est pas venu où les marchands m'offriront ce prix-là.

ÉTIENNE.

Travaille, il viendra bientôt.

PASCAL.

Ce jour-là, au moins, j'aurai le droit d'être paresseux.

ÉTIENNE.

Tu feras la fête.

PASCAL.

Je ferai une trentaine de dessins par an, pas davantage.

ÉTIENNE.

Et puis ?

PASCAL.

Une fois ma vie assurée, je m'occuperai de mes plaisirs.

ÉTIENNE.

Dire que si tu n'avais pas de talent, tu serais probablement un travailleur !

PASCAL.

Alors, je me félicite d'en avoir un peu.

ÉTIENNE.

Tu en as beaucoup, mon cher.

PASCAL.

Tu te trompes, je me connais. Sais-tu ce que me suggère ma conscience d'artiste? De me croiser les bras, tout simplement. Voilà le vrai moyen d'éviter les croûtes, car je suis médiocre comme le voisin, comme un tas de gens, médiocre comme toi. Seulement je suis plus modeste.

ÉTIENNE.

Merci.

PASCAL.

Du talent, tout le monde en a aujourd'hui, ça devient insupportable.

ÉTIENNE.

Tu n'as donc aucune ambition?

PASCAL.

Aucune, et je songe avec épouvante au musée de peinture de province où je serai probablement enseveli un jour ou l'autre, car voilà la gloire qui m'attend.

ÉTIENNE.

Tiens, décidément, tu n'aimes pas ton art.

PASCAL.

Je lui préfère l'amour et l'amitié.

ÉTIENNE.

Les amis nous lâchent et les femmes nous trompent.

PASCAL.

Attends un peu.

ÉTIENNE.

Pour ma part, je ne suis complètement heureux qu'à cette table de travail.

PASCAL.

Aujourd'hui, parce que tu es rassasié.

ÉTIENNE.

Parce que je vaux davantage.

PASCAL.

Tu te crois en progrès?

ÉTIENNE.

J'ai commencé par l'amour, je finis par la science.

PASCAL.

Fâcheux pour ta femme.

ÉTIENNE.

Nous nous sommes peut-être rencontrés trop tard.

PASCAL.

Le bonheur de l'humanité d'abord, le sien ensuite, n'est-ce pas?

ÉTIENNE.

Si je suis utile, son devoir est de s'incliner.

PASCAL.

Égoïste.

ÉTIENNE.

Sais-tu bien que mes recherches sur la diphtérie pourraient sauver des milliers d'êtres?

PASCAL.

Elles n'ont pas encore abouti, ne t'enflamme pas.

ÉTIENNE.

Elles aboutiront.

PASCAL.

Eh bien, après? la belle affaire! Quand vous guérissez une maladie, Dieu nous en envoie une autre.

Il semble qu'il faille toujours ici-bas le même nombre de fléaux. Autant garder ceux qu'on connaît. Et puis, à quoi bon ? Il y aura éternellement des pauvres et des riches, des coquins qui ont de la chance et de braves gens qui n'en ont pas. Tu peux t'enfermer et travailler, tu peux avoir du génie, tu ne changeras pas le train des choses. Rien ne vaut la peine de rien.

ÉTIENNE.

C'est la lâcheté que tu prêches là, l'inutilité de l'effort. Si nos pères avaient raisonné comme toi, la terre serait encore inhabitable et les hommes iraient tout nus.

PASCAL.

Les femmes aussi.

ÉTIENNE.

Nous marcherions à quatre pattes, mon bon ami.

PASCAL.

Ça m'amuserait peut-être beaucoup.

ÉTIENNE.

Tu peins des arbres, mais tes aïeux y grimpaient.

PASCAL.

Je serais bien embarrassé d'en faire autant.

ÉTIENNE.

Ce sont ceux que tu blagues, ce sont les savants, les artistes, et les poètes qui ont amélioré ce monde imparfait. Ce sont eux qui l'ont rendu plus supportable, moins incommode aux jouisseurs et aux meurt-de faim. Ils ont sans doute été de mauvais maris, des amis médiocres, des fils révoltés. Qu'est-ce que ça fait ? Leurs travaux et leurs rêveries ont semé du bon-

heur, de la justice et de la beauté sur la terre. Ils n'ont pas aimé, ces égoïstes, mais ils ont créé de l'amour pour ceux qui sont venus.

PASCAL.

Eh bien, continuez, mes amis, supprimez la souffrance et la haine, je ne demande pas mieux, après tout.

ÉTIENNE.

Nous y arriverons.

PASCAL.

Dans six semaines ?

ÉTIENNE.

Dans quelques siècles. Nous avons déjà reculé les limites de la vie.

PASCAL.

Quelle cruauté!.. Qui sait? Avec un peu de chance, vous finirez peut-être aussi par supprimer la mort.

ÉTIENNE.

Vaincre la mort? Eh! mon cher, nous sommes si lancés.

PASCAL.

Je voudrais bien vivre dans ce temps-là.

ÉTIENNE.

Tu n'es pas marié, toi.

PASCAL.

A quoi bon, d'ailleurs? Vous ne feriez pas la jeunesse plus longue.

ÉTIENNE.

Amoureux, va.

SCÈNE V

LES MÊMES, GERMAINE, MADAME DE CHAZAL, MADAME HENRIET.

MADAME HENRIET.

On peut vous serrer la main ?

MADAME DE CHAZAL.

On peut vous souhaiter un bon voyage?

ÉTIENNE.

Je crois bien.

MADAME DE CHAZAL, à Pascal.

Tiens, monsieur Delannoy?

PASCAL, s'inclinant.

Lui-même.

GERMAINE, à Étienne, s'approchant de son bureau.

Tu écrivais ?

ÉTIENNE.

Regarde.

GERMAINE.

Je t'agace.

ÉTIENNE.

Non.

MADAME DE CHAZAL, à Pascal.

On dit que vous épousez madame Brissot, est-ce vrai ?

PASCAL.

Ça m'étonnerait. D'abord, moi, je suis l'ennemi personnel du mariage

GERMAINE.

Voulez-vous bien vous taire!

PASCAL.

Le mariage est une institution surannée qui a eu un commencement et qui aura une fin.

ÉTIENNE, gaiement.

Ne prends pas un pareil engagement...

PASCAL.

Un engagement aussi immoral, car on ne doit prendre que ceux qu'on peut tenir, et personne n'est sûr de pouvoir tenir celui-là.

MADAME HENRIET, à Pascal.

En attendant, ce soir chez les Février on annonçait vos fiançailles.

GERMAINE, s'attendrissant.

Ah! les fiançailles!..

ÉTIENNE.

Le meilleur moment du mariage.

GERMAINE.

Moi, je trouve que le meilleur moment c'est...

PASCAL.

C'est après.

GERMAINE.

Je n'osais pas le dire

MADAME HENRIET, à Etienne.

Voilà qui fait votre éloge.

MADAME DE CHAZAL.

A quarante ans passés.

PASCAL.

Il est de la territoriale, mais on le maintient sous les drapeaux.

ÉTIENNE, consterné.

Je n'ai pas de chance, moi, elles m'aiment toutes.

MADAME DE CHAZAL.

Quand on fait le charme de tant de monde, on risque de ne faire le bonheur de personne.

PASCAL, gouailleur.

Et pourtant, regardez-moi cet homme-là, il n'est pas beau.

MADAME HENRIET.

Il est fane.

MADAME DE CHAZAL.

Il s'habille mal.

ÉTIENNE.

Je me néglige exprès

GERMAINE.

N'importe, rien ne nous décourage.

MADAME DE CHAZAL.

Vos amis doivent vous détester, hein?

ÉTIENNE.

De bon cœur.

PASCAL.

A-t-il des cheveux, l'animal!

ÉTIENNE.

Ce qu'ils m'ont fait d'ennemis!

PASCAL.

Je connais un chauve qui te déchire partout.

ÉTIENNE.

Un vieux camarade? ce grand raté de?.. Son âme est aussi aride que son crâne.

GERMAINE, à Pascal.

Gentil tout de même, mon Étienne?

PASCAL, furieux.

Quand nous sortons ensemble, c'est toujours moi qui fais de l'œil, mais c'est lui qu'on regarde.

MADAME HENRIET.

Pauvre Pascal!

GERMAINE, à Étienne.

Est-ce qu'elles t'arrêtent dans la rue?

PASCAL.

Non, mais elles le suivent.

ÉTIENNE.

Blagueur.

PASCAL.

On t'a suivi deux fois cet hiver, je l'ai constaté.

MADAME HENRIET.

C'est trop fort.

MADAME DE CHAZAL.

On le suit.

PASCAL.

Comme une femme.

GERMAINE.

Comme une cocotte.

ÉTIENNE.

Hélas! parfois je me demande si je n'en suis pas une.

GERMAINE.

Heureusement que tu n'es pas vénal.

ÉTIENNE, gaiement.

Ah ! mes amis, j'aurais pu gagner des millions.

GERMAINE, à madame Henriet, en lui offrant des bonbons.

Voulez-vous un bonbon ?

Germaine, madame Henriet et Pascal remontent la scène.

MADAME DE CHAZAL, à Étienne.

Vous avez l'air désolé de plaire aux femmes.

ÉTIENNE.

Désolé, c'est le mot.

MADAME DE CHAZAL.

Trop de bonnes fortunes ?

ÉTIENNE, gamin.

Trop de commandes.

MADAME DE CHAZAL

Tant pis.

ÉTIENNE, reculant.

Oui, j'ai beaucoup à faire en ce moment, je suis très occupé.

MADAME DE CHAZAL.

Vous rappelez-vous le petit entresol où nous nous rencontrâmes tout un hiver... avant votre mariage ?

ÉTIENNE.

Il y a quinze ans ?

MADAME DE CHAZAL.

Pas si longtemps.

ÉTIENNE.

Permettez, vous êtes entre...

MADAME DE CHAZAL.

Quel cynisme!

ÉTIENNE.

Une dame du Hâvre vous succéda.

MADAME DE CHAZAL.

Dans le même entresol?

ÉTIENNE.

Pouah!

MADAME DE CHAZAL.

Je suis passée hier devant la maison, il est libre.

ÉTIENNE.

Il a de la veine.

MADAME DE CHAZAL.

Si nous le reprenions?

ÉTIENNE.

Je pars.

MADAME DE CHAZAL

A votre retour?

ÉTIENNE.

Ah! ma chère, je vous le répète, je suis très occupé.

MADAME DE CHAZAL.

Surmené?

ÉTIENNE.

Et vraiment, là, je vous connais, vous ne seriez pas contente.

MADAME DE CHAZAL.

Surmené! Doit-on le dire?

ÉTIENNE.

Oh oui ! je vous en prie, dites-le... pour qu'on me laisse tranquille.

MADAME DE CHAZAL.

Si Germaine savait comme ça vous ennuie, elle serait moins jalouse.

ÉTIENNE.

Je me moque de vous et des autres. Tout cela, ce sont des fanfaronnades. En réalité, je travaille et je suis fidèle à ma femme.

MADAME DE CHAZAL.

Vous lui êtes fidèle, mais vous n'êtes pas fâché de laisser supposer le contraire.

ÉTIENNE.

Je suis si vaniteux.

MADAME DE CHAZAL.

L'aimez-vous seulement?

ÉTIENNE.

Vous me posez là une question qu'elle m'adressait tout à l'heure, et qu'elle m'adressera probablement avant cinq minutes.

MADAME DE CHAZAL.

Fat.

ÉTIENNE.

Parions.

GERMAINE, s'avançant.

De quoi riez-vous dans ce coin ? Vous dites du mal de moi, je suis sûre.

MADAME DE CHAZAL.

Non.

ÉTIENNE.

Non, mon amour.

GERMAINE, tendrement.

Tu m'aimes?

ÉTIENNE.

J'ai gagné.

GERMAINE.

Que signifie cette plaisanterie?

ÉTIENNE.

J'avais parié avec madame de Chazal que tu me poserais cette question avant cinq minutes.

Madame de Chazal se rapproche de madame Henriet et de Pascal.

GERMAINE, à Étienne.

Tu te moques de moi, tu as raison, je suis ridicule.

ÉTIENNE.

Voyons, grande enfant, je m'amuse.

GERMAINE, tristement.

Étrange manie des femmes qui veulent à tout prix vous arracher une bonne réponse, quand elles savent que cette réponse sera mensongère.

ÉTIENNE, plaisantant.

Réconcilions-nous, mon petit ordinaire.

GERMAINE.

Si je suis ton ordinaire, je serai l'extraordinaire de quelqu'un.

ÉTIENNE.

Germaine!...

GERMAINE, gaîment.

Une femme n'est complète que lorsqu'elle a inspiré tous les sentiments.

Germaine se rapproche de Pascal et de madame de Chazal.

MADAME DE CHAZAL, à madame Henriet.

Six heures! je dîne en ville, sauvons-nous. A peine si j'ai le temps de me déshabiller.

PASCAL.

Est-ce que ça vous coûte beaucoup?

MADAME DE CHAZAL.

Au contraire.

MADAME HENRIET, à Étienne.

Adieu, gascon.

ÉTIENNE.

Pourquoi gascon?

MADAME HENRIET.

Parce que vous oubliez vos promesses.

ÉTIENNE.

Moi?

MADAME HENRIET.

Vous m'aviez promis de m'écrire.

ÉTIENNE.

Ah! oui, pour vous donner une heure.

MADAME HENRIET.

Pardon, deux heures.

ÉTIENNE.

Soit.

MADAME HENRIET

J'attends toujours votre lettre.

ÉTIENNE.

J'ai pensé à vous, et en voici la preuve.

MADAME HENRIET

Votre femme nous regarde.

ÉTIENNE, *gravement.*

Tenez.

Il lui glisse dans la main son numéro de tramway

MADAME HENRIET, *suffoquée*

53... un numéro !

ÉTIENNE.

À mon retour, je pourrai peut-être vous en donner un meilleur.

MADAME HENRIET.

Mal élevé.

ÉTIENNE, *éclatant de rire.*

Pardonnez-moi, je suis amoureux de ma femme

MADAME HENRIET.

Quel châtiment pour un libertin !

PASCAL, *à madame de Chazal.*

Alors, vous ne voulez pas de moi.

MADAME DE CHAZAL.

Non.

PASCAL.

Que faut-il donc pour vous décider ?

MADAME DE CHAZAL.

Beaucoup de choses.

MADAME HENRIET.

La croix et la bannière.

PASCAL.

La bannière surtout.

MADAME DE CHAZAL.

Bohème! (A Étienne.) Bon voyage, docteur.

ÉTIENNE.

Merci.

MADAME HENRIET.

A bientôt.

GERMAINE.

Adieu.

PASCAL.

Je les fourre en voiture.

SCÈNE VI

GERMAINE, ÉTIENNE.

GERMAINE.

Enfin, nous sommes seuls. Tu ne vas plus me tourmenter.

ÉTIENNE.

Tu m'en veux encore?

GERMAINE.

Non.

ÉTIENNE, fermant la porte.

A la bonne heure.

GERMAINE.

Quelle chance! Tous les deux.

ÉTIENNE.

Oui.

GERMAINE.

Tu as raison, ferme la porte.

ÉTIENNE.

Je ne l'ai pas fermée tout à fait, je t'avertis

GERMAINE.

Oh! ce n'est jamais toi qui mets les verrous.

ÉTIENNE.

Impatiente.

GERMAINE, gamine.

Au moins, laisse-moi t'embrasser. Oh! ne crains rien, je ne serrerai pas trop fort. Je t'embrasserai tendrement, sans mauvaise pensée, à ta façon.

ÉTIENNE.

Embrasse-moi comme tu veux.

GERMAINE.

Comme je veux?

ÉTIENNE.

Ton amoureux le permet.

GERMAINE.

Oui, mais mon mari le défend.

Elle lui donne un baiser.

ÉTIENNE.

Assez.

GERMAINE.

Encore un...

ÉTIENNE.

Je suis pressé.

GERMAINE.

Ça ne prendra pas de temps.

ÉTIENNE.

Le dernier, alors.

GERMAINE.

Parole.

Elle l'embrasse encore.

ÉTIENNE.

Ah! Tu me fais sauter. La mâtine! Elle connaît tous les trucs.

GERMAINE.

J'en aurais inventé.

ÉTIENNE, plaisantant.

Veux-tu bien te taire, impudique ! Si un journaliste nous entendait...

GERMAINE.

Les gens pervertis sont toujours scandalisés. A ton tour.

ÉTIENNE, l'embrassant.

Voilà.

GERMAINE.

Déjà fini?

ÉTIENNE.

Oui.

GERMAINE.

Un seulement?

ÉTIENNE.

Un de plus serait dangereux.

GERMAINE.

Eh bien?..

ÉTIENNE.

Changeons de conversation.

GERMAINE.

Puisque tu vas partir, il n'y a pas de danger

ÉTIENNE.

Tout à l'heure.

GERMAINE.

Un seul?enfin! C'est toujours ça. Parle à présent, raconte.

ÉTIENNE.

Quoi?

GERMAINE.

Ta journée.

ÉTIENNE.

Mais je n'ai rien à raconter.

GERMAINE, tendrement.

Raconte tout de même, allons, mens-moi un peu. Tu ne me fais plus de tes chers mensonges.

ÉTIENNE.

Je t'ai tout dit, je te le jure.

Il se lève.

GERMAINE, le forçant à se rasseoir.

Oh! ne bouge pas, je t'en prie. Il y a un siècle que je ne t'ai vu.

ÉTIENNE.

Voyons, je suis sorti à deux heures et demie.

GERMAINE.

Deux heures.

ÉTIENNE.

Il n'est que six heures.

GERMAINE.

Six heures un quart.

ÉTIENNE.

Diable, je vais manquer mon train.

GERMAINE.

La pendule avance.

ÉTIENNE.

Quelle enfant! Personne ne croirait que tu es mariée depuis huit ans.

GERMAINE.

Ça t'étonne, hein? que je t'aime depuis si longtemps. Oh! je suis contente de te voir. On ne dirait jamais que je vis avec toi, n'est-ce pas?

ÉTIENNE.

Le fait est...

GERMAINE.

As-tu remarqué comme je suis gaie quand tu n'es pas méchant?

ÉTIENNE, fât.

C'est vrai.

GERMAINE, avec admiration.

Sais-tu de quoi tu as l'air? D'une jolie femme à qui l'on vient de faire un compliment.

ÉTIENNE.

Passe-moi les allumettes.

GERMAINE.

Est-il gentil de me demander quelque chose! Qu'est-ce qu'il te faut maintenant? Je voudrais te servir.

ÉTIENNE, allumant une cigarette.

Mets-toi là et ne parle plus

GERMAINE.

Oh ! ne regarde pas tes papiers, tu travailleras en voyage.

ÉTIENNE.

Tu as raison. D'ailleurs, je ne suis pas en train, ce soir

GERMAINE.

Et tu tousses.

ÉTIENNE.

Il fait froid dans cette chambre.

GERMAINE.

Avec un feu pareil? Tu plaisantes, on étouffe ici.

ÉTIENNE.

Je suis tout frissonnant, si je me chauffais.

GERMAINE.

C'est ça, chauffons-nous. Ensemble, c'est si amusant !

ÉTIENNE.

Oui, chauffons-nous.

Ils s'approchent du feu.

GERMAINE.

En effet, tu as l'air fatigué ce soir. Tu ne te sens pas malade, au moins?

ÉTIENNE.

Quelle idée!

GERMAINE.

Il faut faire un peu plus attention à ta santé, Étienne, je te trouve imprudent.

ÉTIENNE.

Imprudent?

GERMAINE.

Ainsi, tu as sur toi un costume trop léger.

ÉTIENNE.

Tu te trompes, je suis assez couvert.

GERMAINE.

Pas pour le mois de mars.

ÉTIENNE, bâillant.

Rassure-toi, je me porte à merveille.

GERMAINE.

En attendant, tu bâilles, tu as des crampes d'estomac.

ÉTIENNE.

Je bâille parce que c'est l'heure du dîner, j'ai faim.

GERMAINE.

Tu as beau dire, tu es plus pâle que d'habitude.

ÉTIENNE.

Laissons ma santé tranquille.

GERMAINE.

Après tout, ta pâleur s'explique; tu as beaucoup travaillé ces temps-ci.

ÉTIENNE.

C'est une erreur. Tu sais bien que non. Pauvre travail, n'en parlons pas, je te gronderais : heureusement que nous sommes riches! Allons, avoue-le, ça te fait un peu honte de me voir si changé?

GERMAINE.

Ça m'ennuie tout simplement.

ÉTIENNE.

Je ne mène pas la vie que je devrais mener : je me

couche trop tard, je me lève trop tôt. Voilà l'explication de ma mauvaise mine. Tu n'as pas besoin d'en chercher une autre pour apaiser tes remords.

GERMAINE.

Tu crois?

ÉTIENNE.

Qui ne serait fourbu à ma place? Nous dînons en ville, nous sortons, nous soupons, nous nous agitons sans cesse. Hier, il était trois heures quand nous sommes rentrés... et naturellement...

GERMAINE.

Dire que tous les lendemains c'est la même chose! Il faut toujours que tu mêles des regrets aux moindres joies. Que veux-tu? on n'est pas parfaite. Je ne peux pourtant pas être triste, quand... Si je le disais, je mentirais. Et puis quelle erreur de s'imaginer que les heures les plus douces sont fatalement les plus nuisibles! Je ne suis pas de cet avis-là.

ÉTIENNE.

Parbleu.

GERMAINE.

Dans tous les cas, hier, c'est toi qui m'as proposé de sortir.

ÉTIENNE.

Je le reconnais.

GERMAINE.

Enfin.

ÉTIENNE.

Il est vrai que nous venions de nous disputer. Ote la dispute, il n'y aurait pas eu de réconciliation.

GERMAINE.

Avec ça.

ÉTIENNE.

Puis, tu avais justement cette robe qui te rend si jolie et chaque fois que tu la mets, j'ai remarqué....

GERMAINE.

Quoi?

ÉTIENNE.

Que tu faisais de moi tout ce que tu voulais

GERMAINE.

Allons donc.

ÉTIENNE.

Aussi, tu la mets constamment.

GERMAINE.

Par reconnaissance.

ÉTIENNE.

Je t'en prie, Germaine, habille-toi autrement; quand tu es comme ça, je perds la tête.

GERMAINE.

Malheureusement tu la retrouves.

ÉTIENNE.

Trop tard.

GERMAINE.

Le matin.

ÉTIENNE.

Il faut bien que le jour arrive

GERMAINE, avec mélancolie.

Ah! le jour, c'est mon ennemi. Dès qu'il paraît, tu recouvres ta raison, ton intelligence, ta cruauté, tu accueilles tout ce qui est contre moi, tout ce qui condamne mon amour, tu te reprends. Mon pouvoir cesse avec le jour, mon prestige s'évanouit et alors

je n'ai plus en face de moi qu'un étranger, un homme que je ne suis pas sûre de reconquérir. Ah! pourquoi cette minute charmante où je suis si réellement la moitié de toi-même s'envole-t-elle? Comment les esprits ont-ils des pensées différentes quand les corps ont des sensations semblables! Hélas! on est deux êtres après cela, deux êtres séparés et quelquefois deux adversaires. Quelle bêtise!

ÉTIENNE.

Peut-être, ma chérie, que si nous faisions deux chambres...

GERMAINE.

Deux chambres? Non, je préfère que tu me détestes en te réveillant, je veux dormir là sur ton cœur, comme un enfant, toute ma vie. J'ai bien réfléchi et je n'ai pas trouvé de meilleur moyen d'être heureuse. Si tu m'ôtais ces nuits-là, que nous resterait-il?

ÉTIENNE, *fat.*

Alors, quand tu t'endors sur cette épaule, tu es contente?

GERMAINE

Non.

ÉTIENNE

Menteuse.

GERMAINE.

Tais-toi, tu parles toujours du bonheur que tu donnes et jamais de celui que tu reçois. Et pourtant, imbécile, si tu m'aimais comme je t'aime, tu ne sais pas la joie que tu aurais. Va, je ne changerais pas mon sort contre le tien, malgré toutes les misères que tu me fais.

ÉTIENNE, attendri.

Je suis très méchant, n'est-ce pas?

GERMAINE.

Assez.

ÉTIENNE.

Je te froisse, je t'humilie?

GERMAINE.

Souvent.

ÉTIENNE

Pauvre petite!

GERMAINE.

Tu le vois, je ne suis pas fière. Dès que tu es bon, je me plains

ÉTIENNE.

Tu as raison, plains-toi.

GERMAINE.

Quand je suis sûre de ta tendresse, je n'ai plus besoin de dignité.

ÉTIENNE.

Parle, tu m'enchantes.

GERMAINE.

Je te plais?

ÉTIENNE.

Si tu n'avais pas souffert, que de choses charmantes n'auraient pas été dites!

GERMAINE.

C'est égal, ne m'en fais pas trop dire. Qui sait? le bonheur m'inspirerait peut-être aussi bien.

ÉTIENNE.

Le bonheur, mais tu l'auras quand tu voudras.

GERMAINE.

Quand je te laisserai tranquille.

ÉTIENNE.

Quand tu consentiras à être moins romanesque. Généralement on n'aime pas tant que ça son mari.

GERMAINE.

Mon seul tort est d'éprouver pour le mien les mêmes sentiments que toutes mes amies ont pour lui. Quel malheur que je sois ta femme!

ÉTIENNE.

Oui, c'est dommage.

GERMAINE.

Après tout, sois juste, ce n'est pas un crime d'être légitime, c'est un accident. Tu ne m'aurais pas épousée que j'aurais peut-être été la plus jolie aventure de ta vie.

ÉTIENNE.

Mais tu es la plus flatteuse de mes bonnes fortunes.

GERMAINE.

Je suis ta vertu, mais j'aurais pu être ton vice, tout aussi bien qu'une autre. D'abord, tu es un amant, toi, tu n'es pas un mari. Ton rôle ici-bas, c'est d'être un amoureux, l'éternel amoureux.

ÉTIENNE, résigné.

Delaunay!

GERMAINE.

Tu voudrais changer d'emploi parce que tu as quarante-trois ans. Impossible! Toute ta vie tu aimeras ou tu seras aimé. On n'échappe pas à sa destinée.

ÉTIENNE.

C'est effrayant

GERMAINE.

Aussi, si tu avais un peu de bon sens, au lieu de te dérober à mon amour les trois quarts du temps, tu le subirais avec philosophie. A ta place, je me dirais : puisque le Ciel m'a condamné à l'adoration de toutes les femmes, eh bien, laissons-la faire, autant elle qu'une autre, en somme ; elle est gentille.

ÉTIENNE.

Et les jours où l'on n'est pas en train, où l'on travaille, où l'on est de mauvaise humeur ?

GERMAINE.

Ça ne fait rien, ces jours-là, on s'interrompt, on sourit, et on pense tout bas : elle va bien m'ennuyer, mais elle sera si contente !

ÉTIENNE.

Eh bien ! aime-moi tout de même.

GERMAINE.

Tant que je veux ?

ÉTIENNE.

Oui, mais pas plus.

GERMAINE.

Oh ! tu as déjà le trac.

ÉTIENNE.

Est-ce que tu crois que cette passion durera toujours ?

GERMAINE.

J'en ai peur.

ÉTIENNE.

Alors, jusqu'à la fin de tes jours, ton mari sera ton unique préoccupation ?

GERMAINE.

Même vieille, en cheveux blancs, je n'aurai que ce souci-là. Résigne-toi, mon pauvre ami. Je t'ai dans le sang.

ÉTIENNE, éclatant.

Tiens, je t'adore.

GERMAINE.

Oh ! repète-le. Si tu le sais, moi, je ne le sais pas.

ÉTIENNE.

Je t'adore, je t'adore.

GERMAINE.

Plus que la raison, plus que le travail ?

ÉTIENNE.

Plus que la science.

GERMAINE.

Plus que le congrès de Florence ?

ÉTIENNE.

Je m'en moque un peu, du congrès, et je n'irai pas.

GERMAINE.

Ah ! pas de bêtises, tu partiras, c'est convenu.

ÉTIENNE.

Je reste avec toi.

GERMAINE.

Je ne veux pas. Va t'apprêter. Puisque tu m'aimes, je n'aurai pas de chagrin. Assez d'enfantillages.

ÉTIENNE.

Nous ne nous sommes jamais quittés, ne commençons pas.

GERMAINE.

Voyons, Étienne, tu n'es pas sérieux ; ton devoir est de t'en aller, tu le sais bien.

ÉTIENNE.

Mon devoir, voilà qui m'est égal!

GERMAINE.

D'ailleurs, il est trop tard, tu as accepté cette mission, il faut que tu partes.

ÉTIENNE.

Je l'ai acceptée, oui, mais à moitié, pas tout à fait.

GERMAINE.

Quel menteur!

ÉTIENNE

Je me suis réservé le droit de refuser au dernier moment. Parole.

GERMAINE.

Tu ne m'avais pas dit ça.

ÉTIENNE.

J'ai oublié. Je vais écrire au ministre.

GERMAINE.

Réfléchis, un autre sera désigné à ta place?

ÉTIENNE.

J'en serai enchanté.

GERMAINE.

Ne fais pas cela.

ÉTIENNE, prenant la plume.

Laisse-moi.

GERMAINE.

Ah! ne sois pas si bon, tu vas me détester dans une heure.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE.

Le comte d'Hérivault est là, madame.

ÉTIENNE.

Le comte d'Hérivault?

MADELEINE.

Ce petit monsieur qui a l'air si triste.

GERMAINE.

Un de mes amoureux. J'y vais.

ÉTIENNE, *lui tendant une lettre.*

Madeleine, prenez une voiture et portez cette lettre rue de Grenelle, c'est pressé.

MADELEINE.

Bien, monsieur.

SCÈNE VIII

GERMAINE, ÉTIENNE.

GERMAINE.

Tu ne seras pas furieux, tu ne me reprocheras rien?

ÉTIENNE.

Non. Je te le promets, rassure-toi.

GERMAINE.

Tant pis d'ailleurs, ce que tu penses est un détail. Tu restes, je t'ai, c'est le principal.

ÉTIENNE.

Nous passerons la soirée ensemble, et nous serons très heureux, tu verras.

GERMAINE, prête à sortir.

Merci. (Revenant sur ses pas.) Est-ce que nous allons à *Lohengrin?*

ÉTIENNE.

Je n'y tiens pas, et toi?

GERMAINE.

C'est la première, tu sais? Ces deux amphithéâtres vont être perdus.

ÉTIENNE.

Donne-les à quelqu'un. Ne sortons pas, voyons. Ça vaut mieux.

GERMAINE.

Mais tu es tout à fait gentil, ce soir.

ÉTIENNE.

Que veux-tu? Je ne peux pas t'aimer autrement que d'amour.

GERMAINE, gaiement.

Quel malheur, hein?

ÉTIENNE, seul, gravement.

Oui, quel malheur!

ACTE DEUXIÈME

Même décor. — Sur le bureau d'Étienne une bougie brûle, à demi-consumée.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉTIENNE, GERMAINE.

ÉTIENNE, assis à son bureau, seul, l'air préoccupé, étudiant l'indicateur.

Alexandrie, Florence, huit heures moins cinq... j'avais encore le temps... Bah ! N'y pensons plus, puisque Moriceau part à ma place... Moriceau ! un heureux choix !... Oh ! les femmes !

GERMAINE, sur le seuil de la porte, tendrement.

Comment ! Tu es seul, et tu ne me le fais pas dire?

ÉTIENNE, à part.

Ah ! maintenant, il faut que je m'occupe de son petit cœur. (A Germaine.) Que cherches-tu?

GERMAINE, dérangeant les papiers d'Étienne.

Mes livres... Ah ! les voici.

ÉTIENNE.

Prends garde, tu vas renverser l'encrier.

GERMAINE.

Tu permets que je m'installe à côté de toi?

ÉTIENNE.

Comme tu voudras.

GERMAINE.

Où donc est mon coupe-papier?

ÉTIENNE.

Je n'y ai pas touché.

GERMAINE, lui arrachant son coupe-papier des mains

Je prends le tien. Enlève ce dictionnaire qui me gêne.

ÉTIENNE.

Es-tu à ton aise?

GERMAINE, s'asseyant tout près de lui.

Je suis très bien à présent, merci. Je suis très contente.

ÉTIENNE.

Allons, tant mieux.

GERMAINE.

Et toi?

ÉTIENNE.

Puisque tu es contente, je suis content

GERMAINE.

J'ai dit à Madeleine de nous servir ici. Nous dînerons sur cette petite table, comme avant-hier. Ça ne te déplaît pas?

ÉTIENNE.

Au contraire.

GERMAINE.

Et nous donnerons congé aux domestiques.

ÉTIENNE.

Entendu.

GERMAINE.

Tu te mettras là, le dos au feu. Si Pascal s'invite, ne lui cède pas ta place. Je m'en prive pour toi, mais pas pour lui.

ÉTIENNE.

Oh! nous ne le reverrons pas aujourd'hui.

GERMAINE.

Il reviendra, à coup sûr.

ÉTIENNE.

Pour me serrer la main avant mon départ.

GERMAINE.

A moins que sa maîtresse le garde.

ÉTIENNE.

Par extraordinaire.

GERMAINE.

Peu probable.

ÉTIENNE.

Pauvre garçon!

GERMAINE.

Ses amours vont mal, il traverse une crise.

ÉTIENNE.

Et il ne travaille pas.

Un silence. Germaine feuillette un roman, Étienne écrit.

GERMAINE.

Ce monsieur que j'ai aperçu tout à l'heure venait du ministère, n'est-ce pas?

ÉTIENNE.

Oui.

GERMAINE.

Il ne t'a pas apporté de nouvelles désagréables ?

ÉTIENNE.

Non.

GERMAINE

Tu ne regrettes rien, alors ?

ÉTIENNE.

Rien.

GERMAINE.

Tu as bien raison, va ! D'abord, cette nuit, tu auras moins froid qu'en chemin de fer.

ÉTIENNE.

Sans doute.

GERMAINE.

Demain matin, tu ne seras pas couvert de poussière.

ÉTIENNE.

Probablement.

GERMAINE

Tu ne seras pas vilain.

ÉTIENNE.

Ça !...

GERMAINE.

Tu te réveilleras dispos, de bonne humeur.

ÉTIENNE, incrédule.

Tu crois ?

GERMAINE.

Sais-tu combien de temps il faut pour aller à Florence ? Trente-deux heures, mon chéri.

ÉTIENNE.

J'ai fait des voyages plus longs.

GERMAINE.

C'est égal, trente-deux heures de chemin de fer, ça fatigue.

ÉTIENNE.

Pas toujours, quelquefois ça repose. Moi, je dors parfaitement en wagon.

GERMAINE, vivement.

Tiens, tu aurais dû partir ce soir, mon ami.

ÉTIENNE, avec colère.

Pourquoi me dis-tu ça?

GERMAINE.

Pour rien.

ÉTIENNE.

Voyons, puisque je n'ai pas de regret, ne m'en donne pas.

GERMAINE.

Tu en as, je te connais.

ÉTIENNE.

Tu te trompes.

GERMAINE.

Tu ne te vois pas, mon cher, tu as l'air d'un condamné.

ÉTIENNE.

Tu t'occupes toujours de mon visage!

GERMAINE.

Sois loyal, tu m'en veux depuis que tu as renoncé à ce voyage.

ÉTIENNE.

Pas du tout! Je te répète que tu te trompes. Je suis très heureux de t'avoir fait ce petit sacrifice.

GERMAINE.

Voilà une bonne pensée qui ressemble diablement à un reproche.

ÉTIENNE.

Un reproche! Quel reproche? Franchement, ce serait un peu fort de t'accuser. Ne m'as-tu pas supplié de partir? Sois tranquille, je ne l'ai pas encore oublié, je ne l'oublierai pas. Si maintenant j'éprouve un regret quelconque, eh bien, tant pis pour moi! Je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même, tu n'es responsable de rien. Je suis le seul coupable.

GERMAINE.

Oh! le premier mouvement!

ÉTIENNE.

Évidemment, en examinant de près les choses, j'aurais peut-être mieux fait de t'écouter, mon Dieu, je ne dis pas non. Un savant doit défendre ses idées quand il en a l'occasion... J'ai manqué à mon devoir, c'est clair.

GERMAINE.

Très clair.

ÉTIENNE.

Encore si je pouvais revenir sur ma détermination.

GERMAINE.

Pourquoi pas?

ÉTIENNE.

Il n'est plus temps.

GERMAINE.

Qu'en sais-tu?

ÉTIENNE.

Je le sais.

GERMAINE.

Voyons, ne te désole pas. A quelle heure ce train?

ÉTIENNE.

Huit heures moins cinq.

GERMAINE.

Mais non, plus tard que ça. Consultons l'indicateur.

ÉTIENNE.

Je viens de le consulter.

GERMAINE.

Ah!

ÉTIENNE.

Et d'ailleurs, à quoi bon? Moriceau vient d'être désigné à ma place.

GERMAINE.

Le docteur Moriceau? qui te l'a dit?

ÉTIENNE.

Ce jeune homme qui est venu il y a un instant.

GERMAINE.

Moriceau? Comment a-t-il été nommé si vite?

ÉTIENNE.

Il se trouvait par hasard au ministère quand on a remis ma lettre.

GERMAINE.

Il traîne toujours chez les ministres, celui-là.

ÉTIENNE.

Il n'a pas raté l'occasion, lui.

GERMAINE.

Moriceau, un joli choix ! Voilà une nomination qui est faite pour diminuer tes regrets.

ÉTIENNE, vivement.

Le professeur Moriceau est un homme éminent, et je suis sûr qu'il réussira là-bas.

GERMAINE.

Alors, gare à moi.

Un silence

ÉTIENNE.

Vois-tu, ma chère enfant, tu n'es pas raisonnable.

GERMAINE.

Moi ?

ÉTIENNE.

Prends-y garde, tu m'aimes un peu trop, ça me déconcerte, ça trouble la netteté de mon jugement.

GERMAINE.

Nous y voilà.

ÉTIENNE.

Tes avis sont excellents, parbleu ! et je suis le premier à le reconnaître, mais tu t'arranges toujours de façon à ce que je n'en puisse profiter ; sans que je m'en aperçoive, malgré moi, tu me fais changer d'idée.

GERMAINE.

Quelle accusation !

ÉTIENNE.

Tu me mets dans un état d'esprit contraire aux

conseils que tu me donnes, et favorable aux souhaits intimes que tu n'oses jamais formuler.

GERMAINE.

Je te roule.

ÉTIENNE.

Non. Seulement tu m'enveloppes de câlineries, de gentillesses; tu m'enjôles.

GERMAINE.

Soyez donc sincère!

ÉTIENNE.

Je suis faible, je m'attendris et alors je prends des résolutions maladroites, nuisibles à mes intérêts. Ce qui arrive aujourd'hui est déjà arrivé et arrivera encore... Oh! je ne t'en veux pas, je constate.

GERMAINE.

Tout simplement.

ÉTIENNE.

D'ailleurs, c'est comme un fait exprès, je l'ai remarqué et tout le monde avec moi : chaque fois qu'on m'offre une chose qui pourrait m'être utile ou agréable, je suis obligé de la refuser parce qu'elle léserait ton amour. Tu as beaucoup d'affection pour ton mari, je n'en disconviens pas, mais tu serais son ennemie que tu n'agirais pas autrement... On dirait que tu obéis à un plan.

GERMAINE.

Je n'ai pas de plan, mon ami, je ne te comprends pas.

ÉTIENNE.

Alors si tu n'as pas de plan, c'est plus grave. Dans ce cas, il n'y a rien à faire

GERMAINE.

Arrête-toi, tu vas être méchant.

ÉTIENNE.

Comme tu aimes peu la vérité!

GERMAINE.

Soit, continue, puisque tu tiens à me tourmenter, mais cette fois je n'aurai pas de chagrin, je t'avertis.

ÉTIENNE, *furieux.*

Et pourquoi n'en aurais-tu pas? quand tu me vois contrarié par ta faute?

GERMAINE.

Par ma faute? Au fait, oui... j'aurais dû avoir la volonté que tu n'as pas eue.

ÉTIENNE.

Certainement.

GERMAINE

Punis-moi de ta faiblesse.

ÉTIENNE.

J'exagère, je me contredis, j'ai l'air injuste, comme toujours; mais au fond, tu sais bien que j'ai raison.

GERMAINE.

C'est possible. Mais comme tu es peu généreux, mon ami!... Es-tu assez content de me découvrir des torts! Quelle joie tu éprouves, quand tu crois tenir un véritable grief! Ah! Tu saisis avec empressement toutes les occasions de m'en vouloir. Je te le disais bien, que tu me détesterais dans une heure.

Elle se dirige vers la porte.

ÉTIENNE.

Tu t'en vas?

GERMAINE.

Je ne tiens pas à me disputer.

ÉTIENNE.

Tu t'en vas pour ne pas entendre de choses désagréables, n'est-ce pas ?

GERMAINE.

Dame !

ÉTIENNE.

Tu te sauves, selon ton habitude, au lieu de répondre. Voilà tes arguments.

GERMAINE.

Je n'ai pas ta présence d'esprit.

ÉTIENNE, prenant son chapeau.

Tu peux rester là, je sors.

GERMAINE.

Tu sors ?

ÉTIENNE.

Oui, je te cède la place, je t'abandonne mon cabinet.

GERMAINE.

Tu ne dînes pas ici ?

ÉTIENNE, le chapeau sur la tête.

Je reviens dans un quart d'heure.

GERMAINE.

A ton aise, je ne t'empêche pas de sortir.

ÉTIENNE.

Tu ne me demandes pas où je vais ? Quel miracle !

GERMAINE.

Je m'en moque un peu.

ÉTIENNE.

J'ai mal à la tête, je vais fumer un cigare dans la rue. C'est permis, je suppose ?

GERMAINE.

Fumes-en deux, si tu veux.

ÉTIENNE

Tu n'as pas besoin d'avoir des larmes dans les yeux pour ça.

GERMAINE, pleurant.

Laisse-moi tranquille.

ÉTIENNE.

Tu désires que je parte tristement ? Eh bien, c'est fait.

Il ôte son chapeau.

GERMAINE.

Oh ! ne te rassieds pas, je t'en supplie.

ÉTIENNE.

J'ai changé d'idée.

GERMAINE.

Va-t'en, reprends ton chapeau, tu ne restes que pour me torturer.

ÉTIENNE.

On ne peut jamais se plaindre, avec toi ; tout de suite tu as de la peine.

GERMAINE.

Qu'est-ce que ça peut te faire, ma peine ?

ÉTIENNE.

Ça me gêne.

GERMAINE.

Ah ! ta bonté ne dure pas longtemps... Toujours la

même histoire! Ça commence par de la pitié, puis c'est de la contrainte, et finalement de l'exaspération... Tu n'as pas honte d'être aussi méchant après avoir été aussi caressant tout à l'heure? Tu as la mémoire courte, toi.

ÉTIENNE.

Que veux-tu? Les heures se suivent et ne se ressemblent pas. Il faut bien de temps en temps changer de conversation. La vie serait trop monotone autrement.

GERMAINE.

Tu as raison, on ne peut pas toujours parler d'amour.

ÉTIENNE.

Aimons-nous, je ne demande pas mieux, mais n'en parlons plus, sacré nom d'un chien! Il n'y a pas que l'amour au monde, il y a le travail, la famille, les enfants..

GERMAINE, stupéfaite.

Un enfant? Mais donne-m'en un!

ÉTIENNE.

Un enfant, ça se soigne, ça se veille.

GERMAINE.

Je suis trop ta maîtresse pour être une bonne mère, c'est là ce que tu veux dire?

ÉTIENNE.

Ah! félicitons-nous de n'avoir pas d'enfant. Tu es une brave fille et tu ferais ton devoir, j'en suis certain, seulement...

GERMAINE.

Seulement?

ÉTIENNE.

Malgré toi, tu en voudrais peut-être au pauvre petit qui serait là, de te rogner ta part de bonheur.

GERMAINE.

Au pauvre petit?

ÉTIENNE.

Oui, au pauvre petit!

GERMAINE.

Attends qu'il y soit, au moins, pour m'accuser!

ÉTIENNE.

Va, tout est pour le mieux.

GERMAINE, avec rage.

Ah! quelle misère d'aimer!

ÉTIENNE.

Ah! quel supplice d'être aimé!

SCÈNE II

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL, brusquement.

Ah! mes amis, que l'amour est ennuyeux!

ÉTIENNE.

Comme tu es fait! Ta cravate est toute de travers.

PASCAL.

Je viens de me disputer avec Mauricette.

ÉTIENNE.

Encore?

PASCAL.

Mais, cette fois, je lui ai flanqué une de ces raclées...

ÉTIENNE, ravi.

A la bonne heure!

GERMAINE, à Étienne.

Ça te soulage!

PASCAL.

Vous nous laissez, Germaine?

GERMAINE, se dirigeant vers la porte.

Causez de vos chagrins avec mon mari, ce soir il est plus en état de vous comprendre que moi.

ÉTIENNE, la regardant sortir.

Ouf!

SCÈNE III

ÉTIENNE, PASCAL, puis MADELEINE.

PASCAL.

Elle me trompe, j'en ai la preuve.

ÉTIENNE.

Ah!

PASCAL

Je ne me raccommoderai pas. D'abord, elle refuserait... Tiens, ne pars que demain et je t'accompagne en Italie.

ÉTIENNE.

Je ne pars plus, mon cher.

PASCAL.

Pourquoi?

ÉTIENNE.

Une affaire imprévue.

PASCAL.

Quelle affaire?

ÉTIENNE.

Tu tiens à le savoir? J'ai renoncé à ce voyage par amour pour ma femme, là!

PASCAL.

Il appelle ça une affaire imprévue! Que vais-je devenir alors? Je suis un homme malheureux, Étienne, il faut me consoler.

ÉTIENNE.

J'en connais d'aussi à plaindre que toi.

PASCAL.

Tu as encore fait une scène à ta femme!

ÉTIENNE.

Tu es malheureux, mais tu peux t'enfermer chez toi et pleurer toute la journée. Tu es libre, toi!

PASCAL.

Très libre.

ÉTIENNE, *s'animant.*

Libre! comprends-tu bien ce mot divin? Tu peux aller, venir, monter, descendre selon ton bon plaisir.

PASCAL.

Hélas!

ÉTIENNE.

Tu n'as pas encore perdu le droit d'être seul! Ta maîtresse, ta coquine de maîtresse te trompe, te joue des tours, qu'importe! Elle n'est pas jalouse, obsédante et questionneuse.

PASCAL

Je voudrais bien.

ÉTIENNE, s'animant de plus en plus

Elle ne te demande pas où tu vas quand tu sors, ni d'où tu viens quand tu rentres ; si tu dis : j'ai froid, elle ne te répond pas : chauffons-nous.

PASCAL.

Elle ne me dit même pas : chauffe-toi.

ÉTIENNE.

Elle ne se penche pas sur ton épaule, quand tu écris une lettre, elle ne rôde pas autour de toi, lorsque tu parles à une femme. Dans les minutes graves où il faut vouloir, elle n'anéantit pas ta volonté ; elle n'opère point par de petites phrases vagues, insinuantes, qui n'ont l'air de rien, mais qui se glissent dans l'esprit et entament le courage.

PASCAL.

Oh ! je peux entrer dans la cage de Bidel, elle me laissera faire.

ÉTIENNE.

En revanche, si tu es un peu plus tendre qu'à l'ordinaire, elle ne se précipite pas dans tes bras aussi frémissante qu'au premier rendez-vous.

PASCAL.

Je ne l'ai jamais vue frémissante.

ÉTIENNE.

Et si, par hasard, tu dînes dehors sans elle, tu ne la retrouves pas à minuit, éveillée dans son lit, le visage immobile, mais la voix altérée et l'œil plein de jalousie.

PASCAL.

Veinard!

ÉTIENNE.

Tiens! ne parlons pas de l'amour, je le maudis, je le hais. Tu te plains d'être trompé? Ah! mon cher, par moments, moi, je rêve de l'être.

PASCAL.

Je le suis, mais ne l'est pas qui veut, tu sais.

ÉTIENNE, agitant une petite glace qu'il a prise sur la table.

Ne ris pas, tout cela est triste, horriblement triste. (Avec rage.) Et je tiens l'existence de cette femme dans mes mains! Je lui suis nécessaire comme l'air, comme la lumière. As-tu remarqué sa bonne mine quand je reste à la maison? Ma présence est non seulement indispensable à son bonheur, mais encore à sa vie. Je l'abandonnerais que je serais un misérable.

PASCAL, gouailleur.

Quelle responsabilité!

ÉTIENNE.

Ah! la bonté!...

PASCAL.

Ne brise pas ce miroir, ça porte malheur, et puis j'y tiens. C'est Catherine Villiers qui te l'a donné, il y a dix ans, quand tu étais beau, et il me rappelle ta vie de garçon.

ÉTIENNE.

Hein? J'étais plus gai dans ce temps-là.

PASCAL.

Probablement parce que ta maîtresse t'aimait moins que ta femme...

ÉTIENNE

Ou savait mieux m'aimer. Elle avait compris que j'étais déjà fatigué des complications, et que l'heure de la sagesse avait sonné. Son intelligence faisait mon travail joyeux. J'étais un bon garçon alors... La délicieuse camarade!

PASCAL.

Oui, mais quelle mauvaise actrice.

ÉTIENNE.

Nous vivions ensemble et pourtant nous étions d'accord. Il n'y a pas à dire, j'avais la paix.

PASCAL.

La paix conjugale.

ÉTIENNE.

Dire que si elle n'avait pas été une amie parfaite je n'aurais peut-être jamais songé au mariage. Loyauté, calme, bon sens, elle avait tout.

PASCAL.

Si bien qu'un jour tu t'aperçus que quelque chose lui manquait.

ÉTIENNE.

Peu à peu, je me mis à lui en vouloir tout bas des amants qu'elle avait eus, et à côté d'elle j'en vins à rêver d'une épouse irréprochable. (A lui-même.) Stupide!

PASCAL.

Tu avais fait ton noviciat, tu pensas à prononcer tes vœux.

ÉTIENNE.

Le reste, tu le sais, puisque tu en as souffert.

PASCAL.

C'est alors que je m'épris bêtement d'une jeune

fille et que tu consentis à demander sa main pour moi.

ÉTIENNE.

Je me souviens encore du premier entretien chez sa mère. J'eus le pressentiment de mes tristesses futures. Je vois son embarras. Moi-même, en présence de cette créature inquiète, je fus troublé. Je sentis que j'allais être faible pour toujours.

PASCAL.

Elle t'aima aussitôt.

ÉTIENNE.

Tout mon être, engourdi par trois années d'existence bourgeoise, se réveilla brusquement, et avec ta permission je me mariai, étonné d'un bonheur que je n'avais pas souhaité.

PASCAL.

Tu voulus faire un acte de sagesse et tu obéis à un entraînement.

ÉTIENNE.

La maîtresse avait été la vie régulière, la femme devint la vie irrégulière. En rompant avec une actrice, je renonçais à la raison et à la tranquillité. En épousant une jeune fille, je tombais dans le roman.

PASCAL.

Ce n'était pas de chance.

ÉTIENNE.

Passe encore, si j'étais resté aussi amoureux qu'elle! Malheureusement un beau matin je rouvris mes livres.

PASCAL.

Et ce jour-là Germaine eut tort.

ÉTIENNE.

Moi, je n'en étais pas à mon premier amour. J'avais déjà aimé.

PASCAL.

Catherine Villiers?

ÉTIENNE.

Pas elle, tu sais bien, une autre.

PASCAL.

Avant.

ÉTIENNE.

C'est triste à constater, mais au bout de six mois de mariage, j'avais soif, impérieusement soif de travail et de liberté.

PASCAL.

Et après huit années de vie commune ta femme t'aime encore éperdûment.

ÉTIENNE.

Oh! là, là!

PASCAL.

Il y a des maisons où l'on n'allume le fourneau qu'à l'heure du dîner, et il y en a d'autres où il brûle toute la journée.

ÉTIENNE.

Hélas!

PASCAL, regardant avec inquiétude du côté de la porte.

Prends garde!... si..

ÉTIENNE.

Rassure-toi, elle n'entend pas, ou elle fera comme si elle n'avait pas entendu. L'être qui nous aime n'est pas toujours si pressé de connaître le fond des

choses. C'est un détail, pourvu qu'on soit là, pourvu qu'il vous possède. On peut mourir d'ennui à ses côtés, on peut exécrer ses caresses, il ne s'en aperçoit pas, il ne veut pas s'en apercevoir : sa discrétion calculée est aussi odieuse que sa curiosité.

PASCAL.

Allons, ne sois pas si nerveux, tu te fais plus féroce que tu n'es, elle te plaît tout de même.

ÉTIENNE.

Oui, quelquefois.

PASCAL.

Poseur! Je t'ai vu emballé, très emballé.

ÉTIENNE.

Quelquefois.

PASCAL.

Dans tous les cas, tu en as souvent l'air.

ÉTIENNE.

J'en ai l'air, vieille habitude.

PASCAL.

Eh bien, tu as tort de la garder. Et, il faut que je te le dise, par parenthèse. De ta vie de libertin, tu as conservé avec ta femme, aussi bien qu'avec les autres, des allures, des façons, des coquetteries, des coquineries qui appellent, qui provoquent l'amour, et à sa suite la jalousie... Rends-toi compte, mon cher, ta tendresse capricieuse ressemble souvent à de la passion. Malgré tous ses froissements, malgré toutes tes suppositions, Germaine s'imagine, et est en droit de s'imaginer que tu l'aimes. Ce qui vous reste de bonheur repose sur un malentendu; si jamais tu le dissipes, tu seras cause d'un désastre.

ÉTIENNE.

Peut-être bien.

PASCAL, prenant son chapeau.

Pauvre petite !

Madeleine entre, portant le dîner sur un plateau. Elle dresse le couvert sur une petite table, pendant qu'Étienne et Pascal achèvent leur conversation.

ÉTIENNE.

Tu pars ?

PASCAL.

Vous allez dîner ?

ÉTIENNE.

Je ne t'ai pas seulement parlé de tes chagrins, pardonne-moi.

PASCAL.

Mes chagrins ont moins d'importance que les vôtres.

ÉTIENNE.

Où vas-tu ? Chez Mauricette ?

PASCAL.

Pour changer.

ÉTIENNE.

Ça devait être, puisque vous aviez rompu.

PASCAL.

Et pourtant ce n'est pas la maîtresse idéale.

ÉTIENNE.

La maîtresse idéale est celle qu'on peut quitter.

MADELEINE, interrompant et remettant une carte à Étienne.

Cette dame n'a qu'un mot à dire à monsieur.

ÉTIENNE, à part, lisant.

Catherine Villiers ! (A Madeleine.) Faites entrer.

Madeleine sort. Étienne passe la carte à Pascal.

PASCAL.

Catherine ? Tiens !

ÉTIENNE.

Que peut-elle me vouloir à cette heure-ci ?

PASCAL.

Une somnambule lui aura peut-être dit que tu étais triste et elle vient pour te consoler.

ÉTIENNE.

Reste.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CATHERINE VILLIERS.

ÉTIENNE.

Vous arrivez à propos, je parlais de vous.

CATHERINE, un petit sac à la main.

On dit toujours ça, même au bout de dix ans.

PASCAL.

Sa parole d'honneur, c'est vrai. Nous causions de nos amours et nous nous attendrissions l'un et l'autre, moi sur lui, et lui... sur lui.

ÉTIENNE.

Je disais que vos qualités charmantes m'avaient logiquement conduit au mariage.

CATHERINE.

Voilà des qualités qui ne m'auront pas porté bonheur.

PASCAL.

Il ne vous aurait pas connue qu'il serait encore garçon.

CATHERINE, à Etienne.

Ma foi, entre vous deux, là, je pourrais me figurer que vous l'êtes encore.

PASCAL, gaîment.

Ensemble !

ÉTIENNE.

Tous les trois

CATHERINE.

Comme dans le temps.

ÉTIENNE.

C'est drôle.

PASCAL, à Étienne.

Débauché !

CATHERINE.

Ça me fait tout de même quelque chose de me voir dans cette maison.

ÉTIENNE.

Vous y êtes déjà venue pourtant.

PASCAL.

Tiens, tiens !

ÉTIENNE.

Oh ! une fois l'année dernière.

CATHERINE.

Et je n'ai pas l'intention d'en prendre l'habitude.

ÉTIENNE.

Je connais Catherine. Pour sonner à ma porte à sept heures du soir, il faut qu'elle ait une raison sérieuse.

CATHERINE.

Très bien.

ÉTIENNE.

Asseyez-vous et parlez.

CATHERINE, éteignant la bougie placée sur le bureau

Vous permettez ?... La bobèche va casser.

ÉTIENNE.

Hein ? quelle épouse elle aurait faite !

PASCAL.

Quel trésor dans une famille !

ÉTIENNE.

Maintenant, allez, je vous écoute.

CATHERINE.

C'est le médecin que je viens voir.

PASCAL.

Il ne pratique pas, vous le savez bien.

ÉTIENNE.

Ne faites pas attention à lui.

PASCAL.

Suis-je de trop ?

CATHERINE.

Oh ! mon Dieu, pas pour ça.

ÉTIENNE.

Dites.

CATHERINE.

J'ai déjeuné aujourd'hui avec les Marcotte et j'ai appris que vous partiez ce soir pour Florence.

ÉTIENNE.

Je ne pars plus.

CATHERINE.

Tant pis.

ÉTIENNE.

Pourquoi ?

CATHERINE

Je venais vous demander un service.

ÉTIENNE.

Lequel ?

CATHERINE.

J'ai là-bas, à Pise, un ami malade.

ÉTIENNE.

Hum !

CATHERINE.

Très malade, et qui aurait besoin de vous.

PASCAL.

Qui ça donc ?

CATHERINE.

Maintenant nous sommes de vieux camarades, n'est-ce pas ? Étienne. Je peux le nommer.

ÉTIENNE.

Carrington ?

CATHERINE.

Oui.

PASCAL.

Toujours le même alors ?

CATHERINE.

Depuis huit ans.

PASCAL.

Nom de nom !

ÉTIENNE.

Tais-toi donc !... Eh bien, le docteur Moriceau part à ma place... Voulez-vous un mot pour lui ?

CATHERINE

Donnez toujours.

ÉTIENNE.

Comme cette petite jaquette vous va bien !

CATHERINE.

Ça sort d'une maison anglaise.

ÉTIENNE.

Elle vous accuse, et ne vous condamne pas.

PASCAL.

Vous avez toujours vingt-cinq ans, vous !

ÉTIENNE, s'asseyant pour écrire.

Étonnante, pas une ride.

PASCAL.

Vous n'avez pas bougé.

CATHERINE.

La raison, l'hygiène, pas d'émotions inutiles. On ne vieillit pas lorsque...

PASCAL

Lorsqu'on est née très vieille.

CATHERINE.

Toujours galant.

PASCAL.

Et le théâtre? On n'a pas vu votre nom sur l'affiche cet hiver.

CATHERINE.

Je passe tout mon temps en Italie.

PASCAL.

Alors vous n'êtes plus dans le mouvement?

CATHERINE.

Je suis garde-malade.

PASCAL.

Ça ne vous ennuie pas de vivre avec un monsieur, nuit et jour?

CATHERINE.

Je ne peux vivre que maritalement.

ÉTIENNE.

Allez-vous à la première de *Lohengrin*, ce soir?

CATHERINE.

Non, mais j'étais hier à la répétition.

ÉTIENNE.

Eh bien?

CATHERINE

Gros succès.

ÉTIENNE, *se levant.*

Dans ce cas, je ne vous offre pas mes places.

CATHERINE.

Gardez-les, j'ai vu la pièce.

ÉTIENNE, *lui remettant une lettre.*

Voici, ma chère amie. Quand repartez-vous?

CATHERINE.

Demain ou après-demain.

ÉTIENNE.

Moriceau sera à Florence avant vous. On vous dira chez lui à quel hôtel il descend là-bas.

CATHERINE, mettant la lettre dans son petit sac.

Entendu, et merci.

PASCAL.

Vous laissez tomber quelque chose.

CATHERINE.

Ah! mes clés.

ÉTIENNE.

Diable, quel trousseau!

PASCAL, à Catherine, lui rendant ses clés.

Vous, vous devez serrer le sucre.

CATHERINE.

Vous, vous en cassez trop. (A Étienne.) Vous travaillez toujours beaucoup?

ÉTIENNE.

Moins qu'autrefois.

PASCAL, à Catherine, gouailleur.

Hein? Les petites orgies de la rue La Bruyère!

CATHERINE.

Au troisième.

PASCAL.

Jusqu'à dix heures du soir.

ÉTIENNE.

Elles avaient du bon.

PASCAL.

Acajou et travail!... Il écrivait et vous cousiez.

ÉTIENNE.

C'était l'habitude.

PASCAL.

Je vous ai vu lui tailler des chemises de flanelle.

CATHERINE.

Ne me faites pas gros cœur.

ÉTIENNE, *mélancoliquement.*

Mes chemises sont en soie à présent.

PASCAL.

Je vous laisse.

CATHERINE.

Inutile.

PASCAL, *prêt à sortir.*

Ta femme m'attend, je crois. Maintenant que vous n'avez plus rien à vous dire, vous devez avoir à causer ensemble.

CATHERINE.

Au revoir, Pascal.

PASCAL, *s'arrêtant.*

Je m'en vais.

CATHERINE.

Comme dans le temps.

ÉTIENNE.

C'est drôle.

PASCAL, *se retournant sur le seuil.*

Pas de bêtises!

SCÈNE V

CATHERINE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Restez un peu.

CATHERINE, prête à sortir.

Vous allez vous mettre à table, je vous dérange.

ÉTIENNE.

Non. Ici on dîne à toute heure.

CATHERINE.

Mauvais pour l'estomac.

ÉTIENNE.

J'ai perdu mes bonnes habitudes

CATHERINE.

Vous rappelez-vous au moment de votre mariage? Je vous avais remis un petit programme d'hygiène et de sagesse.

ÉTIENNE.

Si je me souviens? Mais je le garde précieusement dans un tiroir, ce règlement écrit de votre main. Tout y est prévu, heures de travail, marches, repas...

CATHERINE.

Intérêts.

ÉTIENNE.

Plaisirs.

CATHERINE.

Vous l'avez gardé, mais vous ne l'avez pas observé.

ÉTIENNE.

Hélas ! ce ne sont pas des sages qui habitent cette maison.

CATHERINE, jetant un coup d'œil sur le couvert préparé.

Il suffit de lever les yeux pour s'en convaincre. Est-ce que vous dînez souvent de cette façon ?

ÉTIENNE.

Très souvent.

CATHERINE.

Ah !

ÉTIENNE.

Ces excentricités ne vous tenteraient pas, vous, hein ?

CATHERINE.

Une fois par hasard je ne dis pas ; mais au fond, je l'avoue, je préfère la salle à manger, avec sa table ronde, confortable, bien éclairée.

ÉTIENNE.

Eh bien, moi aussi, ma chère enfant.

CATHERINE.

Je suis bourgeoise, il me faut la suspension.

ÉTIENNE.

Je vois encore votre couvert sous le grand abat-jour de porcelaine, votre rond de serviette en vermeil et, tout à côté de votre verre, de petites boîtes de pharmacie, car la santé a toujours tenu une place importante dans votre existence. Vous guettiez les fortifiants à la quatrième page des journaux et, le soir, vous me disiez, en lisant les annonces : docteur, on pourrait essayer de celui-là ?

CATHERINE.

Gouailleur !

ÉTIENNE, *affectueux.*

Le bon temps.

CATHERINE, *s'écartant de la table.*

C'est égal, votre dîner me tente, je change de place. Ce guéridon dressé dans un coin, ce paravent qui l'enveloppe amoureusement, ce champagne, ces fleurs, tout cela éveille des idées de polissonneries, de libertinage, et me rappelle mes débuts dans la vie.

ÉTIENNE.

Avec un autre que moi.

CATHERINE.

Du caviar, une salade russe ! Je ne connaissais pas cet homme-là. Décidément, mon cher, il y a dix ans, vous étiez plus raisonnable.

ÉTIENNE.

Il y a dix ans, j'étais moins jeune.

CATHERINE.

Quel ton lugubre ! (*Un silence.*) Est-ce que ?...

ÉTIENNE, *vivement.*

Je suis heureux, mais je suis tourmenté, ahuri, je perds mon temps, je... enfin, vous comprenez... Avec vous au moins...

CATHERINE.

Avec moi vous dormiez ?

ÉTIENNE.

Avec vous je n'avais pas besoin d'être amoureux

CATHERINE.

Voilà ce que c'est. (*Un silence.*) Que voulez-vous ?

Nous avions vécu l'un et l'autre avant de nous connaître, et votre femme ignorait tout, lorsque vous l'avez rencontrée. Nous avons eu notre part, il est bien juste qu'elle ait la sienne.

ÉTIENNE.

Je n'en vois pas la nécessité.

CATHERINE.

Au revoir, et pas trop de regret.

ÉTIENNE, lui tendant son sac.

Vous oubliez votre petit sac.

CATHERINE.

Ah ! vous m'avez fait peur.

ÉTIENNE.

Ça contient des choses précieuses ?

CATHERINE.

Je l'avais pris tantôt, pour aller chez mon agent.

ÉTIENNE

Vous avez donc un agent de change à présent ?

CATHERINE.

J'en ai même deux.

ÉTIENNE.

C'est plus prudent.

CATHERINE

Dame !

SCÈNE VI

GERMAINE, ÉTIENNE.

GERMAINE, gamine.

Je peux revenir ?

ÉTIENNE.

Pourquoi pas ?

GERMAINE.

Est-ce un homme bon ou un homme méchant que je vais retrouver ?

ÉTIENNE.

C'est selon.

GERMAINE.

Oh ! oh ! ça gronde déjà.

ÉTIENNE.

Mettons-nous à table.

GERMAINE.

Demande pardon avant. (Elle tend le cou, il y dépose un baiser du bout des lèvres.) Pas fameux ; je pardonne, tout de même.

ÉTIENNE, se mettant à table.

Qu'as-tu fait de Pascal ?

GERMAINE.

Rien. Il est parti depuis longtemps ; il n'est resté qu'une minute avec moi.

Elle s'assied.

ÉTIENNE.

Il est allé se réconcilier.

GERMAINE.

Passe-moi le caviar.

ÉTIENNE, grognon.

Il n'y a pas de potage ?

GERMAINE.

C'est toi qui as commandé.

ÉTIENNE.

Pascal t'a dit le nom de la personne qui était là ?

GERMAINE.

Mademoiselle Villiers.

ÉTIENNE.

Son ami Carrington est à Pise, en train de mourir et elle venait me demander de pousser jusque-là quand je serai à Florence.

GERMAINE.

Elle savait donc que tu partais ?

ÉTIENNE.

Elle a déjeuné ce matin avec les Marcotte.

GERMAINE.

Quel besoin de s'adresser à toi ! Elle a de l'aplomb, celle-là.

ÉTIENNE.

Voyons, je suis médecin, j'allais là-bas ; puis, après dix ans !... Catherine Villiers n'est plus une jeune femme.

GERMAINE.

Elle exerce encore.

ÉTIENNE.

Si peu !

GERMAINE.

Est-ce qu'elle a toujours sa figure bourgeoise ?

ÉTIENNE.

Toujours son teint clair et ses cheveux lisses.

GERMAINE.

On ne croirait jamais que c'est une femme de théâtre.

ÉTIENNE.

Ma foi, tu as plus l'air d'une actrice qu'elle.

GERMAINE.

Ce que ça doit reluire dans son appartement !

ÉTIENNE.

La maison était bien tenue.

GERMAINE.

Et les tiroirs bien rangés, hein ?

ÉTIENNE.

Que veux-tu ? moi, j'aime l'ordre.

GERMAINE.

Je vois d'ici son armoire à glace : des piles de linge, de linge blanc.

ÉTIENNE.

Avec des paquets de lavande.

GERMAINE

C'est bien ça.

ÉTIENNE.

Donne-moi du pain, méchante.

GERMAINE.

Un peu de champagne, vieux mari. (Une pause.) Lord Carrington est riche, n'est-ce pas ?

ÉTIENNE.

Millionnaire. Et ce ne sont pas les toilettes de sa maîtresse qui le ruineront. Elle est d'une simplicité ..

GERMAINE.

Je coûte plus cher.

ÉTIENNE.

Elle avait sur elle une robe de deux sous.

GERMAINE.

Mon petit, quand on est avec un millionnaire. on n'achète pas de robes, on achète des titres.

ÉTIENNE.

Oh ! cette salade est trop poivrée.

GERMAINE.

Trop ! tu n'as jamais que ce mot-là sur les lèvres... Qu'est-ce qu'elle t'a encore raconté d'ennuyeux ?

ÉTIENNE.

Rien. Ah ! si, elle était hier à la répétition de *Lohengrin.*

GERMAINE.

Ça a bien marché ?

ÉTIENNE.

A merveille.

GERMAINE.

Ah !...

ÉTIENNE.

La première sera superbe et je suis enchanté d'y aller. Dînons vite.

GERMAINE.

Mais, mon pauvre ami, nous n'y allons pas.

Elle se met à rire.

ÉTIENNE.

Pourquoi donc ?

GERMAINE.

Parce que j'ai... Tu as donc oublié ?

ÉTIENNE.

Quoi ?

GERMAINE.

J'ai donné les places.

ÉTIENNE, avec colère.

En voilà une idée !

GERMAINE.

C'était convenu, tu me l'avais dit.

ÉTIENNE.

J'ai dit cela en l'air... Quelle précipitation! Et à qui les as-tu données?

GERMAINE.

Au comte d'Hérivault.

ÉTIENNE.

A ce petit idiot?

GERMAINE.

Oui, quand il est venu, tout à l'heure.

ÉTIENNE.

Comme ça, tout de suite... En vérité, il eût mieux valu en faire profiter quelqu'un de plus intelligent. Justement, mademoiselle Villiers n'avait pas de place; si j'avais tenu à rester chez moi ce soir, je lui aurais offert les miennes.

GERMAINE.

C'est pourtant la dernière personne à laquelle tu pouvais les offrir.

ÉTIENNE.

Ça va de soi; et je ne l'aurais pas fait. D'ailleurs, la question n'est pas là. Ah! quel dommage! Je n'ai pas de chance aujourd'hui.

GERMAINE.

Si je m'attendais à ce regret!... Comment prévoir que tu serais aussi vexé?

ÉTIENNE, stupidement.

J'ai bien le droit d'aimer la musique!

GERMAINE.

Nous avions décidé de ne pas sortir.

ÉTIENNE.

Ce n'est pas une raison, on ne se presse pas tant.

GERMAINE.

Tu m'avais promis ta soirée.

ÉTIENNE.

On laisse aux gens la possibilité de changer d'idée Ah! tu ne perds pas de temps, toi, sapristi! Toujours la même, et par-dessus le marché, tu me ris au nez, tu te moques de moi.

GERMAINE.

Tu fais une si drôle de tête aussi!

ÉTIENNE.

Je suis coffré, n'est-ce pas? Ça t'amuse. Soit! Nous passerons la soirée ensemble. Ah! quelle vie!

GERMAINE.

Tu recommences, tu veux encore me faire souffrir.

ÉTIENNE.

Et moi, crois-tu donc que je ne souffre pas? Je suis méchant, j'en conviens, mais je suis malheureux.

GERMAINE.

Tu es malheureux? C'est trop fort, que t'ai-je fait?

ÉTIENNE.

Tiens, ne me force pas à parler.

GERMAINE.

Explique-toi, tu m'ennuies à la fin. Qu'est-ce qu'il y a?

ÉTIENNE, se levant avec colère et jetant sa serviette sur la table.

Il y a que j'en ai assez, que je suis à bout et que je me révolte. Oui, je suis las de ta tendresse absor-

bante, exagérée, de ton despotisme d'être faible, de tes persécutions sentimentales. J'étouffe moralement et matériellement, je veux être libre.

GERMAINE.

Tu es libre.

ÉTIENNE, avec haine, avec emportement.

Non, car je ne suis jamais ma fantaisie, car si je fais quelquefois ce que je veux, je ne fais jamais ce qui me plaît, ce que je rêve de faire. Ma liberté, je ne l'ai pas, je la prends, je la vole. Je ne la tiens même pas de ton consentement, mais de mon égoïsme et de ma cruauté. Hélas! j'ai toujours l'air coupable quand je suis content. Mes plaisirs ressemblent à de mauvaises actions. Sois franche, ta jalousie s'accommode mal de mes accès d'indépendance, et je les expie chaque fois par tes larmes, tes transports et tes récriminations.

GERMAINE, se levant à son tour.

Tais-toi, c'est atroce. Je sais ce que tu vas dire, ne continue pas.

ÉTIENNE.

Quand je pense que j'en suis réduit à écrire mes lettres dans un café pour ne pas être questionné; que j'en arrive à descendre dans la rue sans motif, sans but, pour me soustraire à ta tyrannie, par instinct de conservation! Dieu me préserve de tomber malade, je serais ton prisonnier! Jamais je n'ai vu une liaison pareille. Ma vie se passe à vouloir t'échapper, la tienne à vouloir me prendre. Que t'importent mes ambitions et mes rêves, tu n'y comprends rien. Quand puis-je travailler ici? Toutes nos heures sont dévorées par des disputes et des réconciliations. Et pourtant mes mensonges écartent bien des tempêtes.

GERMAINE.

Tes mensonges?

ÉTIENNE.

Oui, je mens souvent, je dissimule, j'altère un tas de choses.

GERMAINE.

Pour avoir la paix?

ÉTIENNE.

C'est ta faute. Grâce à ta nature soupçonneuse, le mensonge est maintenant installé dans mon existence, et cela de telle façon que, si demain je prenais une maîtresse, je n'aurais rien à changer à mes habitudes.

GERMAINE.

Ah! Tu es le plus malheureux des hommes, je le reconnais, mais quand on est aussi lâche, on n'est pas à plaindre.

ÉTIENNE.

Insulte-moi, si tu veux. Cette fois, tu n'exploiteras pas ma colère, je t'en préviens; tu ne réussiras pas à en tirer un repentir caressant, une heure de lâcheté amoureuse. Au surplus, mon emportement est un détail et toutes tes larmes ne changeront pas les choses; ce qui est grave, ce n'est pas ce que je dis, c'est ce qui est.

GERMAINE.

Oui, c'est ce qui est.

ÉTIENNE.

Je suis ton mari, tu es ma femme, je devrais m'incliner. Je n'aurai jamais le courage de te quitter, n'est-ce pas? Je me connais; alors à quoi bon? autant me résigner tout de suite. Je t'appartiens; c'est

ton droit d'espionner ma vie, de contrôler mes actions, d'épier mes gestes, de fouiller dans mon cerveau comme dans ces tiroirs. Tu peux, s'il te plaît, tant qu'il te plaît, m'interroger, m'approuver, me blâmer. Je n'ai qu'à courber la tête, car cette maison est la nôtre, ces meubles sont les tiens, mes livres sont à toi. Ma fortune, mon nom, mes amitiés, mes haines, tout cela est à nous deux ici, je n'ai plus rien à moi seul, rien! C'est ton droit d'interrompre ma tâche, de t'asseoir à ma table de travail, de me traquer de chambre en chambre, de m'imposer ta présence, ta conversation et tes épanchements, c'est ton droit!

GERMAINE.

Ce n'est pas une question de droit, mon ami, c'est une question d'amour.

ÉTIENNE.

Eh! je n'en suis pas moins ta victime, ta victime depuis huit ans.

GERMAINE.

Depuis huit ans?

ÉTIENNE.

Oui, et mon supplice n'est pas fini.

GERMAINE.

Quelle trahison!

ÉTIENNE.

Longtemps encore, il nous faudra accomplir côte à côte tous les actes de la vie quotidienne, jusqu'aux plus grotesques, mêler nos habitudes, nos intérêts et nos déceptions. Nous sommes condamnés l'un à l'autre et nous parlerons d'amour éternellement, tous les jours.

GERMAINE.

Et tous les soirs.

ÉTIENNE.

Ah! que m'importe la nuit! J'aime encore mieux donner mon corps que ma pensée.

GERMAINE.

Tu ne renies pas ces heures-là, c'est étonnant.

ÉTIENNE.

Je les bénirais peut-être, ces heures, si tu n'étais pas toujours la première à les souhaiter.

GERMAINE.

Tu mens.

ÉTIENNE.

Si tu n'en diminuais pas le prix par la hâte de tes consentements, si tu laissais quelquefois mon désir rôder autour de toi.

GERMAINE.

Je te défends de poursuivre.

ÉTIENNE.

Ah! tu as raison. Tu n'es pas fière.

GERMAINE.

Tu mens, ce que tu dis est un mensonge abominable. Ce n'est pas mon désir qui mendie, c'est le tien. Oui, c'est toi qui...

ÉTIENNE.

Parce que tu es triste, parce que je suis vaincu.

GERMAINE.

Parce que tu es bon?

ÉTIENNE.

Oui, le plus souvent ma tendresse est une capitulation.

GERMAINE, *éclatant.*

Mais, misérable ! tu savais que je t'aimais, il ne fallait pas m'épouser.

ÉTIENNE.

J'ai eu tort.

GERMAINE, *avec douleur, avec indignation.*

Tu avais plus de trente ans, j'en avais vingt. On réfléchit, surtout quand on doit être aussi implacable. Je t'ai dit que je t'adorais, pourquoi m'as-tu prise? Pourquoi as-tu été bon et faible? Pourquoi m'as-tu laissée croire à ton amour? Pourquoi m'as-tu menti, trompée? Pourquoi n'as-tu pas été cruel tout de suite? Pourquoi as-tu si longtemps attendu pour m'apprendre la vérité?

ÉTIENNE.

J'ai eu tort.

GERMAINE.

Mais voilà. Tu n'es qu'un vaniteux au fond, un homme à femmes. Tu voulais être aimé.

ÉTIENNE.

Oui, mais pas tant que ça !

GERMAINE.

Je t'ai donné plus que tu ne demandais?

ÉTIENNE.

Justement.

GERMAINE.

Pauvre homme ! Je t'aime trop et tu ne m'aimes pas assez, voilà mon crime.

ÉTIENNE.

Voilà notre misère.

GERMAINE.

Peu importe ! Cet amour dont tu ne veux plus aujourd'hui, cet amour que tu salis, puisque tu l'as encouragé et partagé, tu as perdu le droit de me le reprocher.

ÉTIENNE.

J'en conviens.

GERMAINE.

Et d'ailleurs, en admettant que tu ne l'aies ni encouragé ni partagé, de quoi donc suis-je si coupable ? Alors, parce que je suis ta femme, je ne dois pas t'aimer ? Parce que je t'ai apporté la pudeur, la jeunesse et le dévouement, parce que je n'ai pas traîné dans les bras de dix hommes avant de te rencontrer, il m'est défendu de te parler d'amour ? Ce que vous réclamez, ce que vous implorez de la dernière des filles, vous le refusez de nous autres. Mais je n'en suis pas moins désirable parce que je n'appartiens qu'à toi, je ne vaux pas moins parce que je t'aime davantage !

ÉTIENNE.

Tu as raison, tu as raison.

GERMAINE.

Hélas ! on devrait dire aux jeunes filles que l'amour et le mariage sont deux choses différentes, qui ne vont pas ensemble. Elles choisiraient avant, ou elles feraient comme vous, elles aimeraient d'abord et se marieraient ensuite. Tu m'as prise, n'est-ce pas ? pour tenir ta maison, surveiller les domestiques et apaiser tes sens à l'occasion. Je suis une manière de servante ici. Ah ! Tu comprends l'amour à l'état d'aventure, de plaisir, comme un sentiment de luxe ; mais dans le mariage, dans cette vie paci-

fique où on se soigne, où on calcule, où on s'occupe de sa fortune et de sa carrière, tu le considères comme une chose déplacée, insupportable et, si tu l'osais, tu dirais impudique. Mais, mon pauvre ami, sache-le bien, si j'avais dû faire un mariage de raison, je ne t'aurais jamais épousé.

ÉTIENNE.

Et pourquoi donc?

GERMAINE.

J'aurais trouvé mieux, et facilement. Ma fortune, mon nom, mon âge, me permettaient de choisir et d'attendre. J'ai refusé des hommes plus riches, plus chics et plus célèbres que toi.

ÉTIENNE.

C'est dommage.

GERMAINE.

Tu n'as jamais été un savant pour moi, tu es l'homme que j'aime.

ÉTIENNE.

Je reconnais bien là ton égoïsme.

GERMAINE.

Un mariage de raison avec toi? Tu n'y songes pas. Si c'est là ce que tu me proposes aujourd'hui, il est trop tard, mon petit.

ÉTIENNE.

Tant pis pour nous alors.

GERMAINE.

Il est trop tard, car depuis huit ans, mensongère ou non, ma vie a été une vie d'amour. Un mariage de raison? La belle existence que tu m'offres! Parbleu, ça ferait ton affaire. Je nous vois tous les deux : nuit et jour tu t'enfermerais dans cette cham-

bre avec tes paperasses, et moi, je serais seule ou je cultiverais des amitiés utiles. Nous serions pareils aux autres. Nous parlerions d'argent, de santé ; au besoin je ne t'aimerais pas, mais j'accepterais tes caresses; sans avoir l'amour pour nous absoudre, nous serions attachés, liés physiquement et moralement jusqu'à la mort. Tu serais cet homme et je serais cette femme? Allons donc! c'est répugnant ; et je plains deux êtres qui vivent ensemble de la sorte. Ce ne sont pas deux amis qui se soutiennent, ce sont deux associés qui intriguent.

ÉTIENNE.

Pas toujours, tu exagères.

GERMAINE.

Pour ma part, je te le répète, je repousse cette union misérable, et je reste ce que je suis, amoureuse et romanesque. Je m'estime davantage avec les défauts que tu condamnes qu'avec les qualités que tu demandes.

ÉTIENNE.

Orgueilleuse!

GERMAINE.

Je t'obsède, je t'accapare, je trouble à chaque instant ta pensée, j'en conviens. Je suis tyrannique, jalouse, exaspérante, je le reconnais. Toute mon intelligence est d'accord avec toi, mais mon cœur et mon corps protestent, t'accusent, te trouvent injuste. La souffrance est plus forte que tous les raisonnements, vois-tu. Puis, qu'est-ce que la gaucherie de mon amour à côté de la pauvreté du tien? Ne suis-je pas une amie bonne et fidèle? Ne t'ai-je pas consolé aux heures de découragement? Serais-je aussi défiante, aussi importune, si tu ne prenais pas plai-

sir à entretenir mes inquiétudes par ta coquetterie ou ton indifférence ? Serais-je aussi ridicule, si tu ne me froissais pas publiquement par tes sarcasmes continuels ? Sois meilleur et je ne prêterai pas à rire. Apprends-moi à t'aimer, puisque je ne sais pas. Rassure-moi, traite-moi en camarade, ne sois pas toujours si absorbé, donne-moi du temps comme aux enfants et, tu verras, je serai modérée, intelligente, pratique même. La vie de tous les jours te pèsera moins, je respecterai ton travail et tu seras peut-être heureux... Moi qui croyais que tu l'étais !

Elle fond en larmes ; un silence.

ÉTIENNE.

Ne pleure pas, voyons.

GERMAINE.

Je me disais, il ne m'aime pas autant que je l'aime, mais il éprouve quelque douceur à m'avoir auprès de lui. Je me suis trompée. Tu te tais ? Mais réponds-moi donc quelque chose ?

ÉTIENNE.

Que veux-tu que je te réponde ? Tout ce que tu dis est juste et je te plains profondément. Mais j'ai quarante-trois ans, je ne suis pas un homme qui te hait, je suis un homme qui défend son travail. Tu auras beau faire, on aime comme on peut. Que diable, on n'a pas toujours de l'exaltation sur soi !

GERMAINE.

Tu ne penses pas ces choses, ce n'est pas possible, tu ne les penses pas. Ou alors, dis-moi la vérité, tu aimes une autre femme.

ÉTIENNE, levant les bras au ciel.

Ah ! grand Dieu, non !

GERMAINE.

Ainsi, je dois te croire, tu ne m'aimes plus, tu ne m'as jamais aimée? Mon bonheur reposait sur un malentendu, j'étais dupe... Quelle effroyable révélation!

ÉTIENNE.

Voyons.

GERMAINE.

De la pitié, des semblants d'amour, voilà tout ce que j'ai eu de toi, même dans les premiers temps.

ÉTIENNE.

Je ne dis pas cela.

GERMAINE.

Tu vois bien que j'ai raison de ne pas te croire!

ÉTIENNE.

Je t'en prie.

GERMAINE.

Tu te trompes peut-être sur toi-même? Réfléchis... Tu m'aimes peut-être encore un peu?

ÉTIENNE.

Est-ce que je sais?

GERMAINE.

Oui ou non, est-ce que tout est fini?

ÉTIENNE, durement.

Et quand cela serait?

GERMAINE.

Tu peux faire une supposition pareille?

ÉTIENNE.

Admettons que j'aie changé, admettons que je ne sois plus le même homme. Malgré ta jeunesse, ta beauté, ta droiture, toutes tes qualités, admettons

qu'au bout de huit ans de mariage j'en sois arrivé à l'indifférence complète, absolue... Eh bien, après?

GERMAINE.

Après?

ÉTIENNE.

Quel serait mon crime? Je ne suis pas responsable de mes sentiments. Je te dois compte de mes actes, non pas de mes pensées; ce qui se passe en mon cœur ne te regarde pas, ça ne regarde personne. J'étais absurde tout à l'heure, en disant le contraire. Mon cerveau m'appartient, mon cerveau est à moi!

GERMAINE.

C'est juste, je m'incline. Mais puisque je t'ai perdu, puisque le mensonge dans lequel j'ai vécu ne peut pas continuer, puisque l'illusion est détruite, ma vie est finie. Je n'ai plus de raison d'être à présent, autant me tuer.

ÉTIENNE.

Tu es folle.

GERMAINE.

Oui.

ÉTIENNE.

Te tuer?

GERMAINE.

Oui, je me tuerai.

ÉTIENNE, avec ironie.

Pour ça?

GERMAINE.

Pour ça.

ÉTIENNE.

C'est trop fort! Ne peux-tu te contenter de la part de toutes les femmes? Nous sommes dans le mariage, restons-y.

GERMAINE.

J'ai eu plus qu'une autre ou j'ai cru avoir pl qu'une autre, je ne veux pas moins.

ÉTIENNE.

Mais si tu te tuais, on dirait!...

GERMAINE.

Je te jouerais un mauvais tour, n'est-ce pas?

ÉTIENNE.

Tu peux bien te supprimer sans te tuer.

GERMAINE.

Rester dans la maison sans souffrir ni penser? Étouffer mon cœur pour ta commodité? Hélas! je ne peux pas. J'aime mieux être morte.

ÉTIENNE.

Te tuer! Au fait, c'est logique. La manie de l'amour devait bien te conduire là. Il ne te manquait plus que de finir en héroïne de roman. Tu es complète.

GERMAINE, avec mépris, avec emportement.

Tiens, tu ne vaux pas la peine que je me tue pour toi. Rassure-toi, mon ami, je ne troublerai pas ton existence par un souvenir embarrassant, et désormais, je le jure, tu ne sauras plus mes chagrins.

ÉTIENNE.

Tant mieux.

GERMAINE.

Tu es le plus fort aujourd'hui, parce que tu es le moins épris, mais prends garde, la vie a ses revanches. Un jour je peux mettre quelque chose d'irréparable entre nous, et ce jour-là, c'est toi qui seras malheureux et ridicule.

ÉTIENNE, haussant les épaules.

Ce jour-là...

GERMAINE.

Tu ne resteras pas longtemps ma victime, je te le promets... Ah! je te gêne! Eh bien, un homme te débarrassera de moi.

ÉTIENNE.

Tu me menaces?

GERMAINE.

Oui, je te menace.

ÉTIENNE.

Alors, tu me poses ce dilemme : ou tu seras fou d'amour ou tu seras trompé... Je suis désolé, ma chère enfant, mais je n'ai pas le choix.

GERMAINE.

Tais-toi, Étienne, ne me défie pas. Tu ne me connais pas bien... Je suis capable d'une folie!

ÉTIENNE, prenant son chapeau.

A ton aise! En attendant je vais dîner dehors.

GERMAINE, avec désespoir.

Étienne!

ÉTIENNE, le chapeau sur la tête.

Bonsoir. Ce n'est pas le tout de vouloir tromper son mari, ma petite, encore faut-il en avoir envie.

GERMAINE.

Prends garde!

SCÈNE VII

LES MÊMES, PASCAL.

ÉTIENNE, exaspéré, à Pascal.

Tiens, mon cher, tu arrives à propos. Puisque tu adores ma femme, console-la. Moi, j'en ai assez, je te la donne.

PASCAL.

Est-ce que tu deviens fou? Que signifie cette extravagance?

ÉTIENNE, sortant violemment.

Bonsoir.

SCÈNE VIII

GERMAINE, PASCAL.

GERMAINE, avec indignation, avec désespoir.

Ah! le misérable! l'imbécile! la brute!

PASCAL.

En voilà un qui ne l'aurait pas volé, par exemple!

GERMAINE.

Quel dommage que d'être trompé ne soit pas une peine plus grande! Il m'offre à vous, mon cher, profitez de sa générosité.

PASCAL.

Moi, votre amant?

GERMAINE.

Si ce n'est pas vous, ce sera un autre, je vous le garantis.

PASCAL.

Allons, Germaine, calmez-vous et ne me tentez pas.

GERMAINE.

Je le tromperai! Je le tromperai! Je le tromperai!

PASCAL.

Mon Dieu! si vous devez faire une bêtise...

GERMAINE.

Le misérable!...

PASCAL.

Il vaut peut-être mieux que ce soit moi...

GERMAINE.

Le misérable!...

PASCAL.

Qui sois dépositaire du déshonneur de la maison.

GERMAINE.

Ne riez pas, mon cher Pascal, c'est plus sérieux que vous ne pensez.

PASCAL.

Ah! taisez-vous, je vous aime peut-être encore.

GERMAINE, affolée.

Que m'importe!

ACTE TROISIÈME

Même décor. — Un peu plus d'ordre.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉTIENNE, PASCAL, MADELEINE.

Étienne à son bureau, Pascal debout près de la cheminée; Madeleine en train de disposer sur une table un plateau chargé d'une bouteille et de plusieurs verres. Un long silence.

MADELEINE, à Pascal

Faut-il mettre une bûche?

PASCAL, préoccupé.

Il y a assez de feu, merci.

MADELEINE, tisonnant.

Monsieur n'est plus si frileux.

PASCAL.

On change.

MADELEINE.

J'en sais quelque chose.

PASCAL.

A propos, et votre peintre, qu'en faites-vous?

MADELEINE.

Je n'ose pas le dire.

PASCAL.

Prenez garde, votre taille est jolie, ne l'abîmez pas.

MADELEINE.

Bah! ça ferait un petit soldat de plus.

PASCAL.

Ou une cocotte...

ÉTIENNE, à part.

Tout l'avenir.

Madeleine sort. — Un long silence.

SCÈNE II

ÉTIENNE, PASCAL.

ÉTIENNE, cessant d'écrire

Non, décidément je ne suis pas en train aujourd'hui. (A Pascal.) C'est ton dernier mot? Pourquoi ne parles-tu pas?

PASCAL.

Je me chauffe en attendant Germaine.

ÉTIENNE, se levant.

Tu fais le rapin avec ma bonne et tu ne trouves rien à me dire?

PASCAL.

Tu travailles.

ÉTIENNE.

D'habitude, tu es gentil, tu m'en empêches.

PASCAL.

Ça dépend des jours.

ÉTIENNE, allant à lui.

Oh! Tu es bien grave.

PASCAL, dissimulant.

Moi? Pas du tout.

ÉTIENNE, jaloux.

Qu'est-ce que tu as?

PASCAL.

Rien.

ÉTIENNE.

Mauricette?

PASCAL.

Oui, Mauricette.

ÉTIENNE.

Parole?

PASCAL, gêné.

Tu es bête.

ÉTIENNE, se versant à boire.

En veux-tu?

PASCAL, refusant.

Merci.

ÉTIENNE.

C'est ton malaga?

PASCAL.

Je le reconnais.

ÉTIENNE.

Tu n'en prends pas?

PASCAL.

Je ne l'aime plus.

ÉTIENNE.

Tu as tort. Il est meilleur depuis qu'il est dépouillé.

PASCAL.

Beaucoup de gens sont comme ça. (Un silence.) Tu te remets au travail?

ÉTIENNE, s'asseyant.

Je suis en retard.

PASCAL.

Que fais-tu?

ÉTIENNE.

Je finis mon article pour les Archives.

PASCAL.

Ça marche?

ÉTIENNE, écrivant.

A peu près.

SCÈNE III

LES MÊMES, GERMAINE, puis MADELEINE.

GERMAINE, à Pascal.

Vous m'attendiez?

PASCAL.

Cinq heures, vous voyez, je suis exact.

GERMAINE.

C'est une qualité que vous ne perdrez jamais, vous.

PASCAL.

Avec qui étiez-vous?

GERMAINE.

Avec monsieur et madame Crozat.

PASCAL.

Ils sont donc réconciliés?

GERMAINE.

Le mari a pardonné.

ÉTIENNE, *écrivant.*

Drôle d'époque! Toutes les femmes qu'on rencontre sont des femmes pardonnées.

PASCAL.

Quel âge a Crozat?

ÉTIENNE.

Soixante-sept ans.

GERMAINE.

L'âge de bon papa.

PASCAL.

Il embrasse sur le front.

ÉTIENNE, *jaloux.*

Un homme jeune serait moins accommodant.

PASCAL.

Excepté s'il aimait sa femme, s'il ne pouvait pas s'en passer.

ÉTIENNE, *continuant à écrire.*

On se passe de tout, avec un peu de raison.

Un silence.

PASCAL, *à Germaine.*

Vous venez?

ÉTIENNE.

Où allez-vous?

PASCAL.

Au Cercle.

GERMAINE.

Je ne sais pas si je vais sortir.

PASCAL.

Vous changez d'idée?

GERMAINE, ôtant son manteau.

Ma foi...

PASCAL, découragé.

On ne peut jamais compter sur elle.

ÉTIENNE.

Pauvre Pascal!

Madeleine entre.

MADELEINE.

Monsieur pourrait-il venir un instant?

ÉTIENNE.

Qu'est-ce qu'il y a?

MADELEINE.

Le tapissier demande où il faut accrocher les tableaux dans la chambre de monsieur?

ÉTIENNE.

Si tu te chargeais de ça, Germaine?

GERMAINE, prenant un livre et s'asseyant.

Oh! je suis plus sûre de ton goût que du mien.

ÉTIENNE, à Madeleine.

J'y vais. (A Pascal.) Nous avons chacun notre chambre depuis l'autre jour.

GERMAINE.

Excellent pour le cerveau.

ÉTIENNE, à Pascal.

Elle me boude.

PASCAL, à part.

Je ne suis pas encore trompé.

ÉTIENNE, à Madeleine.

Ces lettres pour la poste.

MADELEINE.

Bien, monsieur.

ÉTIENNE.

Et remettez de l'encre dans cet encrier.

MADELEINE, à part.

Ils le font remplir pour se le jeter à la tête.

GERMAINE, à Madeleine qui veut emporter son manteau.

Laissez mon manteau là.

Madeleine sort, Étienne se lève et se dirige vers la porte.

ÉTIENNE, à Germaine, revenant sur ses pas.

Si tu sors, ne rentre pas trop tard; nous dînons ce soir chez les Henriet.

GERMAINE.

Vas-y sans moi, veux-tu? je passerai ma soirée au coin du feu.

PASCAL.

Je viendrai vous tenir compagnie.

GERMAINE.

Inutile.

ÉTIENNE, à Germaine.

Ça ne t'attristera pas que je t'abandonne?

GERMAINE.

J'aurai juste le chagrin qu'il faut.

ÉTIENNE, avec ironie.

Quelle résignation! En vérité, je ne te reconnais plus depuis huit jours.

GERMAINE.

Tu verras, dans quelque temps je serai parfaite.

ÉTIENNE.

Oh ! Tu n'es pas loin de la perfection. Tu as toutes sortes de qualités maintenant.

PASCAL, à part.

Je ne le lui fais pas dire.

ÉTIENNE.

Je peux sortir, je peux rentrer, tu ne m'accables plus de questions ; tu ne contrôles plus mes actes

GERMAINE.

Tu es libre.

ÉTIENNE.

Est-ce rancune ou sagesse ?

GERMAINE.

Cherche.

ÉTIENNE.

Je travaille à présent, la maison est tranquille.

GERMAINE.

J'apprends à t'aimer.

ÉTIENNE, jaloux et fat.

C'est Pascal, ton professeur ?

GERMAINE.

Il m'a donné quelques conseils.

ÉTIENNE, à Pascal.

Tous mes compliments.

GERMAINE.

Il n'y a pas de quoi.

ÉTIENNE.

Je te demande pardon.

PASCAL, s'interposant.

Voyons, mon cher.

ÉTIENNE, à Pascal.

Je ne ris pas, en t'occupant d'elle tu me rends un véritable service.

GERMAINE.

Et c'est lui qui t'est reconnaissant.

ÉTIENNE, prêt à sortir.

Je reviens. Jouez à l'adultère, puisque ça vous amuse.

GERMAINE.

Merci de la permission.

PASCAL, bas à Germaine.

Prenez garde, il est jaloux.

GERMAINE.

Vous ne le connaissez pas. Quoi que nous fassions, sa fatuité sera toujours plus grande que notre imprudence.

ÉTIENNE, sur le seuil de la porte, à part, soupçonneux.

Est-ce que par hasard ?... (Haussant les épaules.) Bah! J'examinerai ça plus tard.

SCÈNE IV

PASCAL, GERMAINE.

PASCAL.

Voulez-vous être bien gentille?

GERMAINE.

Ça dépend.

PASCAL.

Laissez ce volume qui ne vous intéresse pas, re-

mettez votre chapeau et venez avec moi à l'Épatant.

GERMAINE, sèchement.

Je vous ai déjà dit non.

PASCAL.

Vous avez tort, il y a un Bonnat superbe.

GERMAINE

Je m'en moque un peu du Bonnat.

PASCAL.

Nous voyons toujours toutes les expositions ensemble. Pourquoi ne pas voir celle-là avec moi?

GERMAINE.

Je ne suis pas d'humeur à regarder des tableaux, je vous assure.

PASCAL.

Moi non plus. Seulement j'aurais été content de marcher à côté de vous dans la rue, nous nous serions promenés un peu. Voilà huit jours que vous m'évitez. J'aurais raconté à ma vieille amie tous les chagrins que me fait...

GERMAINE, interrompant.

Votre nouvelle maîtresse?...

PASCAL.

Ma maîtresse!

GERMAINE.

Allez, j'aurais préféré rester celle de mon mari, mais il n'a pas voulu de moi, lui.

PASCAL.

L'imbécile.

GERMAINE.

Partez, ne m'attendez pas. Je serais un triste compagnon aujourd'hui. D'ailleurs, j'aime mieux ne pas entendre vos confidences.

PASCAL.

Oh! je n'avais pas d'arrière-pensée, je vous jure. Je suis trop fixé sur vos sentiments pour aborder certain sujet. Soyez tranquille, je n'aurais pas essayé de vous attendrir. Nous aurions causé amicalement, de bon cœur, comme dans le temps, comme avant.

GERMAINE.

Causons ici, alors.

PASCAL.

Ici? Je ne pourrais pas.

GERMAINE.

Pourquoi?

PASCAL.

J'ai honte à présent, je suis gêné. Tout me paraît compliqué, difficile, odieux. Les choses les plus simples me paraissent extraordinaires maintenant. Les meubles, les objets ont pris tout à coup un aspect différent, comme lorsqu'on a changé la lumière de place.

GERMAINE.

Hélas!

PASCAL.

Je ne me sens plus chez moi dans cette maison. Je n'ose plus m'asseoir à votre table. Je n'ose plus donner un ordre à un domestique.

GERMAINE.

Vos habitudes sont contrariées.

PASCAL.

Je n'ose plus venir en veston.

GERMAINE.

Votre vie est dérangée.

PASCAL.

Tout à l'heure, je gelais, je n'ai pas osé mettre une bûche dans le feu. Voilà des cigares que j'aime beaucoup, depuis un quart d'heure j'ai envie d'en fumer un; eh bien, je me garderais d'y toucher. Ce sont les cigares de votre mari à présent. Je pouvais tout prendre à ce garçon avant de lui avoir pris sa femme.

GERMAINE.

Le mieux est l'ennemi du bien.

PASCAL.

Si vous croyez que je n'ai pas de remords, vous vous trompez. J'en ai autant que vous, plus que vous peut-être. Je ris, je paie d'audace; mais au fond je suis au supplice. Je me figure que tout ce que je dis est criminel. Ah! je n'étais pas fait pour vivre dans le siècle où nous sommes.

GERMAINE.

Mon Dieu, si vous n'aviez pas vécu de mon temps...

PASCAL.

Ne raillez pas. Vous êtes toujours aussi malheureuse et notre intimité est détruite.

GERMAINE.

Bah!

PASCAL.

Nous étions si gais tous les trois, si camarades, si loyalement unis. Adieu nos bonnes soirées! On se disputait quelquefois, mais ça marchait tout de même. Quels amis j'ai perdus!

GERMAINE.

Jamais je n'ai vu tant de cœur à un égoïste.

PASCAL.

Ah! pourquoi votre folie m'a-t-elle gagné l'autre jour! Pourquoi...

GERMAINE.

Ne me reprochez pas de vous avoir fait tomber.

PASCAL.

Orgueilleux que j'étais, j'ai cru que je pouvais vous consoler.

GERMAINE.

Comme si c'était possible.

PASCAL

Me voilà bien avancé. Ce bonheur auquel je ne songeais plus depuis neuf ans, et qu'un désastre m'aura apporté, ce bonheur s'écroulera demain sans doute, et je n'en resterai pas moins amoureux de vous, éperdument amoureux. Beau résultat!

GERMAINE.

Soyez donc obligeant.

PASCAL.

Parions qu'avant trois jours votre porte me sera fermée.

GERMAINE.

Ça pourrait bien arriver.

PASCAL.

Oh! ça arrivera. Votre calme ne présage rien de bon. Bientôt je recevrai un coup d'épée qui ne me tuera pas, malheureusement; et tout sera fini entre nous trois. Nous nous en irons chacun d'un côté différent. Cette maison sera seule.

GERMAINE.

Il y aura les meubles.

PASCAL.

Que vais-je devenir si je ne peux plus vous voir tous les jours? Je suis capable d'en mourir, vous savez?

GERMAINE.

Eh bien, vous mourrez, mon ami.

PASCAL.

Voilà tout?

GERMAINE.

Ou vous épouserez madame Brissot.

PASCAL.

Elle n'a pas engraissé.

GERMAINE.

Réconciliez-vous avec Mauricette.

PASCAL.

Mais quand j'étais l'ami de Mauricette, je passais toutes mes journées ici. Tenez, vous avez eu tort de choisir un homme qui vous aimait pour vous venger de votre mari. Puisque votre faute ne devait pas avoir de lendemain, un indifférent aurait suffi.

GERMAINE.

Vous étiez là.

Un silence.

PASCAL, presque gaiement.

Alors, jamais, plus jamais?

GERMAINE.

Non.

PASCAL.

Vous n'agissez pas bien.

GERMAINE.

Vous avez juré de m'égayer, vraiment.

PASCAL.

Oui, là, je veux vous égayer. Pourtant si vous m'écoutiez?

GERMAINE.

Voyons...

PASCAL.

Ne réfléchissez pas. Faites comme l'autre jour, disputez-vous avant.

GERMAINE.

Soyons sérieux.

PASCAL.

Vous ne seriez pas plus coupable, allez.

GERMAINE.

Au contraire.

PASCAL.

Certainement, au contraire. En vous donnant à un pauvre diable qui passait, vous avez contracté un engagement envers lui. Pourquoi ne pas le tenir? On ne comble pas un malheureux de tous les biens pour le jeter ensuite sur le pavé.

GERMAINE.

Quand on commence, il faut continuer.

PASCAL.

La charité le commande et l'opinion le conseille.

GERMAINE.

L'opinion!

PASCAL.

La répétition de certaines fautes en diminue la gravité.

GERMAINE.

Il y a même des crimes qui deviennent respectables à force de durer.

PASCAL.

On pardonne une liaison à une femme comme il faut, on ne lui pardonne pas...

GERMAINE, achevant.

Un caprice.

PASCAL.

On a raison.

GERMAINE.

Il n'est pas permis de manquer à ses devoirs accidentellement.

PASCAL.

Non, et sur ce point je partage l'avis de je ne sais plus quel officier carliste qui avait déserté sa cause. On lui reprochait devant moi la persistance de sa trahison : Mon cher, répondit-il avec indignation, quand un Espagnol trahit, c'est pour la vie.

GERMAINE.

Une Espagnole aurait répondu autrement.

SCÈNE V

LES MÊMES, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, jaloux et fat.

Ne vous dérangez pas, je vous en prie, continuez.

GERMAINE.

Tu ne serais peut-être pas content, si je continuais.

PASCAL.

Elle exagère.

ÉTIENNE, à Pascal.

Tu peux lui répéter que tu l'aimes, tu sais, je ne t'en empêche pas.

GERMAINE.

Il dit ces choses-là beaucoup mieux que je ne pensais.

ÉTIENNE.

Il est si sincère, ce bon Pascal.

PASCAL.

Hélas! les gens sincères n'ont pas de chance

GERMAINE.

Quelquefois.

ÉTIENNE.

Quelquefois?

GERMAINE.

Ça dépend.

PASCAL, à part.

Diable!

ÉTIENNE, à Pascal.

Avec les femmes, il suffit d'arriver à temps, n'est-ce pas?

GERMAINE.

C'est peut-être plus vrai que tu ne crois.

ÉTIENNE, avec colère, avec fatuité.

Non, mais pendant que tu y es, appelle-moi donc...

GERMAINE.

Comment? Pas le mot de Molière, je suppose?

ÉTIENNE.

Si, je voudrais me l'entendre dire. Ça me changerait.

GERMAINE, prête à éclater.

Eh bien, tu es!...

ÉTIENNE.

Allons, un peu de courage.

GERMAINE.

N'insiste pas, il vaut mieux que je me taise.

ÉTIENNE.

Parle donc. Tu brûles de me dire la vérité et moi, je suis curieux de la connaître.

PASCAL.

Cessons cette plaisanterie.

ÉTIENNE, à Pascal.

Elle a peur de me faire plaisir. (A Germaine.) Parle.

GERMAINE.

Je veux bien, mais pas devant lui.

ÉTIENNE, à Pascal.

Alors, va-t'en.

PASCAL, à Germaine.

Vous me renvoyez?

GERMAINE.

Adieu.

ÉTIENNE.

C'est un congé, je crois?

PASCAL.

Décidément je n'ai pas de chance. A tout à l'heure.

Un silence.

SCÈNE VI

ÉTIENNE, GERMAINE.

ÉTIENNE.

Tu peux parler maintenant.

GERMAINE.

Si tu veux.

Un silence.

ÉTIENNE, avec emportement.

Assez de réticences et d'ironie. Je veux savoir ce qu'il y a sous ton persiflage et sous l'embarras de cet homme.

GERMAINE.

Soit.

ÉTIENNE.

Voilà une heure que vous me bravez l'un et l'autre. Il est temps que la plaisanterie finisse. Je désire être fixé. Nous sommes seuls. La porte est fermée. Expliquons-nous et tout de suite.

GERMAINE, hésitante.

Eh bien!.....

ÉTIENNE.

Eh bien?..... (Un silence.) Tu n'as pas peur, je suppose?

GERMAINE.

Non.

ÉTIENNE, avec cruauté.

Si c'est devant mon chagrin que tu recules, tu t'abuses étrangement, car ta tendresse est la seule chose que je redoute.

GERMAINE, indignée.

Étienne!

ÉTIENNE.

Je me moque un peu de ta fidélité.

GERMAINE.

Étienne!.....

ÉTIENNE.

Je ne t'aime pas, tu le sais bien, je ne t'ai jamais aimée, pas même une heure, et depuis huit ans il t'a fallu de la bonne volonté pour ne pas comprendre à quel point tu m'étais importune.

GERMAINE, indignée.

Ah! tu m'insultes encore!

ÉTIENNE.

Oui ou non, est-ce vrai?

GERMAINE.

Eh bien oui, c'est vrai.

ÉTIENNE.

Avec lui?

GERMAINE.

L'autre jour.

ÉTIENNE, avec un geste de menace.

Malheureuse!

GERMAINE.

Tu m'as offerte, eh bien, je me suis donnée. Ce n'est pas la peine de m'offrir encore, mon cher ami, c'est fait.

ÉTIENNE.

Tais-toi, tu mens, je ne veux pas te croire.

GERMAINE.

Tu as tort. Je t'ai trompé, entends-tu bien? Je t'ai trompé. Oui, j'ai commis cette infamie, et je suis heureuse de l'avoir commise, et je suis heureuse de te le dire, et si c'était à recommencer, je recommencerais.

ÉTIENNE.

Tais-toi, tais-toi.

GERMAINE.

Non, je parlerai. C'est toi qui l'auras voulu. Tu sauras tout ce que j'ai sur le cœur.

ÉTIENNE.

Assez ou je te tue.

GERMAINE.

A quoi bon lever la main ? N'as-tu pas ce que tu souhaitais ? Puisque tu tenais tant à être débarrassé de moi, sois satisfait. Tu es libre.

ÉTIENNE.

Trompé, moi ?

GERMAINE.

Oui, toi, toi que j'ai adoré, toi que toutes les femmes ont aimé, tu es trahi comme un autre homme. Tu croyais que tu pourrais me faire souffrir éternellement et que jamais je n'aurais mon tour. Quelle erreur ! Tout se paie, tu le vois. Si j'ai été frappée dans mon amour, tu l'es dans ta vanité. Grâce à Dieu, te voilà ridicule.

ÉTIENNE.

Ridicule ?

GERMAINE.

Nous sommes quittes à présent.

ÉTIENNE.

Te tairas-tu ?

GERMAINE.

Ah ! l'autre soir, après tes insultes, tu es rentré paisiblement. Tu t'es endormi sur ce canapé sans t'inquiéter si j'étais morte ou non. Tu n'as pas osé franchir la porte de ma chambre, de peur d'une réconciliation, n'est-ce pas ? Eh bien, tu as manqué de perspicacité, mon cher, permets-moi de te le dire ; car ce soir-là, par extraordinaire, tu n'aurais pas eu à subir les tendresses de ta femme, et je t'aurais fait

tout de suite la confession que je viens de te faire. Je n'aurais pas été condamnée à cette hypocrisie qui m'étouffe depuis huit jours et que tu as prise pour du tact et de la résignation. Ils sont tous les mêmes!

ÉTIENNE.

Tu as fini?

GERMAINE.

Oui, j'ai fini. Tu peux me tuer maintenant. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. J'attends. Va, quoi que tu fasses, tu ne pourras pas être plus cruel que tu ne l'as été

Elle s'assied.

ÉTIENNE, durement.

Non, je ne te tuerai pas, je ne te rendrai pas ce service; tu serais trop contente. Je m'en vais de la maison, tout simplement.

Il prend son chapeau.

GERMAINE.

Ah!

ÉTIENNE.

Je ne te verrai plus, je ne t'entendrai plus, voilà ma seule vengeance. J'avais une femme et un ami, je n'ai plus ni l'un ni l'autre; mais j'oublierai, je travaillerai, je réaliserai les rêves que tu entraves depuis huit ans par tes plaintes, tes déclamations, tout ton ergotage. J'ai assez perdu de temps avec toi. Adieu, ma servitude est finie, je suis libre maintenant. Tu as raison, je suis débarrassé de toi. Grâce à ton infamie, me voilà délivré.

GERMAINE.

Adieu.

ÉTIENNE.

Quoi qu'il advienne, si bas que tu descendes, je

ne paierai jamais trop cher ma liberté. Cette liberté, sache-le, je la place au-dessus de mon bonheur, au-dessus de ma dignité.

GERMAINE.

Tu peux partir. En t'en allant, tu te venges moins lâchement que tu ne crois.

ÉTIENNE, allant à elle.

Ce n'est pas un mari outragé qui s'en va, c'est un amant qui lâche une maîtresse ennuyeuse. Tu ne peux pas savoir combien de fois j'ai maudit la pitié qui m'enchaînait ici. Dieu merci, à présent j'ai le droit de t'abandonner sans remords. Jamais je ne retrouverai une occasion pareille. Aucun devoir, aucune charité ne me commandent de vivre avec une coquine.

GERMAINE.

A ton aise.

ÉTIENNE, avec rage.

Car il n'y a qu'une coquine qui se donne à un passant parce qu'on l'en défie. Celle qui vous trompe parce qu'on l'y engage était capable de le faire sans qu'on l'y invitât. Ce n'était pas une honnête femme avant.

GERMAINE.

Des phrases.

ÉTIENNE.

On ne s'empare pas d'un mouvement de colère à moins d'être une gueuse. Personne n'a ce droit. On n'écoute pas un fou qui vous conseille de voler quand on a de la probité. Tu n'as pas besoin de te pavaner dans ta belle action. Cette action est abominable.

GERMAINE.

Je me suis perdue par désespoir.

ÉTIENNE.

Par cynisme.

GERMAINE.

Par indignation.

ÉTIENNE.

La gravité de mes torts n'excuse pas ta trahison. Le châtiment a dépassé l'offense.

GERMAINE.

Tant mieux.

ÉTIENNE.

Tu oses m'accuser? Mais si méchant, si imparfait que j'aie pu être, je ne t'ai pas trahie, moi. Ce que je ne t'ai pas donné par égoïsme ou cruauté, ou par impuissance de cœur, je ne l'ai donné à aucune autre. Avec tout ton amour tu as commis une faute qu'une femme sans amour n'aurait jamais commise. Qu'aurais-tu fait de plus si tu ne m'avais pas aimé?

GERMAINE.

Si je ne t'avais pas aimé, je n'aurais pas souffert, et je serais restée tranquille.

ÉTIENNE.

Cela eût mieux valu. Mais à quoi bon m'indigner si longtemps? On n'a jamais été dans le mariage ici, ce n'est pas la peine que je parle en mari Adieu. Je ne rentrerai dans cette maison que lorsque tu en seras sortie.

GERMAINE.

J'en sortirai bientôt.

ÉTIENNE.

J'y compte.

GERMAINE.

Ce ne sera pas long.

ÉTIENNE.

Je te délie de tout ce qui t'attache à moi. Fais ce que tu voudras.

GERMAINE.

Merci.

ÉTIENNE, sur le seuil de la porte.

Et en te quittant je garde le pouvoir de te faire souffrir, car je ne t'aime pas, je te le répète, et tu m'aimes.

GERMAINE, violemment.

Tu te trompes, je suis guérie, je ne t'aime plus. Tes insultes ont usé mon adoration et l'amour d'un autre a fait le reste.

ÉTIENNE.

Rejoins-le vite alors, car je l'aurai tué demain.

(Il sort.)

GERMAINE, avec amour.

Étienne! (Seule, fondant en larmes.) Je l'ai perdu maintenant, c'est fini.

Un long silence.

SCÈNE VII

GERMAINE, PASCAL.

PASCAL.

Vous pleurez? (Germaine relève la tête.) Vous venez de tout lui dire, n'est-ce pas? Cet homme vous a encore fait du mal.

GERMAINE, avec désespoir, avec mépris.

Je vous défends de l'accuser.

PASCAL.

Vous avez déjà oublié ses torts.

GERMAINE.

Ses torts? Et envers vous en avait-il des torts? Quel mal vous avait donc fait ce mauvais mari ? Pourquoi lui avez-vous pris sa femme? De quel droit lui avez-vous volé son bien, vous, son ami, son vieux camarade, vous, le témoin de sa vie, le confident de tous ses secrets? Qui sait s'il ne vous disait pas souvent qu'il m'aimait? Il vous l'a dit sans doute, et vous me l'avez caché.

PASCAL.

Non.

GERMAINE, sanglotant.

Il fallait me le faire croire. Mais vous étiez trop jaloux de l'amour que j'avais pour lui. Vous vous en êtes bien gardé. Parbleu? Vous guettiez patiemment l'heure de le dépouiller et d'assouvir toutes vos rancunes d'homme laid et d'amant éconduit.

PASCAL.

Je vous aimais.

GERMAINE.

Vous mentez.

PASCAL.

Je le jure.

GERMAINE, de même.

Dans tous les cas, je ne vous aimais pas, moi, et vous le saviez. Est-ce qu'un galant homme profite du désespoir d'une femme, surtout quand il l'aime? Au

lieu de faire de moi votre maîtresse, vous deviez me conseiller, me défendre, me ramener mon mari... Quand je pense ! (Avec horreur.) Allez-vous en, je vous méprise, je vous déteste, je ne veux plus vous voir. Portez à d'autres vos lamentations, votre cynisme, votre amitié néfaste. C'est vous l'auteur de tous mes chagrins ; sans vous, je pourrais encore être heureuse ; sans vous il serait encore là. Allez-vous en, vous êtes un lâche. Vous êtes le seul ici qui n'ayez pas d'excuse, et si mon mari vous tue demain, vous n'aurez que ce que vous méritez.

PASCAL, prêt à sortir.

Je ne me défendrai pas.

GERMAINE.

Je vous le conseille.

PASCAL, à part, sur le seuil de la porte.

Eh bien ! J'ai eu une bonne idée de revenir [1].

Pascal sort.

GERMAINE, seule, avec désespoir.

Moi aussi, je suis de trop dans cette maison. Moi aussi, il faut que j'en sorte ; et je sais bien comment...

Elle met son manteau et se précipite vers la porte.

---

1. Cette réplique est supprimée à la représentation.

SCÈNE VIII

GERMAINE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, lui barrant la route.

Où allez-vous?

GERMAINE.

Qu'est-ce que cela peut vous faire?

ÉTIENNE.

Je veux le savoir. (Elle met ses gants.) Vous allez vous tuer, je le devine.

GERMAINE, dissimulant.

Vous vous trompez, une femme qui va se tuer ne se gante pas aussi tranquillement.

ÉTIENNE.

Où allez-vous, alors? (Elle continue à se ganter.) Répondez. (Elle fait quelques pas pour sortir, il lui barre la route.) Tout à l'heure, quand vous m'aurez répondu. Vous n'allez pas retrouver cet homme, j'imagine?

GERMAINE.

La jalousie vous vient un peu tard vraiment.

ÉTIENNE.

Vous portez encore mon nom.

GERMAINE.

Vous m'avez chassée, je m'en vais.

ÉTIENNE.

Attendez que cet homme m'ait rendu raison.

GERMAINE.

Je ne vivrai pas cinq minutes de plus sous le même toit que vous.

ÉTIENNE, éclatant.

Dussé-je t'enfermer, dussé-je t'écraser, tu n'iras pas rejoindre ce misérable. Cela, je te le défends. (Elle fait un mouvement pour sortir, il la saisit violemment par le bras; elle pousse un cri. — Honteux et attendri.) Ah! je t'ai fait mal. Pardon.

GERMAINE, avec espoir.

Étienne!

Un silence.

ÉTIENNE, amèrement.

Ah! pourquoi l'inquiétude et la jalousie m'ont-elles fait rouvrir cette porte? Pourquoi t'ai-je empêchée de partir? Par quelle horrible contradiction du cœur suis-je revenu? Saurai-je m'en aller maintenant? Hélas! nous nous sommes déchirés comme deux ennemis, des mots irréparables ont été prononcés, je t'ai méconnue, tu m'as trompé, et je suis la. C'est à croire que nous sommes rivés l'un à l'autre par tout le mal que nous nous sommes fait, par toutes les infamies que nous nous sommes dites. Quel avilissement!

Il pleure.

GERMAINE, pleurant aussi.

Mon Dieu! mon Dieu!

Un silence.

ÉTIENNE, avec honte.

Tu m'as menti, n'est-ce pas? Tu n'allais pas le retrouver?

GERMAINE.

Non.

ÉTIENNE.

Et tu m'aimes encore, tu n'as jamais cessé de m'aimer? Ah! réponds-moi, je t'en supplie, tu vois comme je suis lâche.

GERMAINE.

A quoi bon te répondre? Ce que j'ai fait ne sera-t-il pas toujours entre nous? Nous ne pouvons plus vivre ensemble maintenant.

ÉTIENNE, baissant la tête.

Peut-être.

GERMAINE.

Peut-être. Il n'y a donc pas de justice?

ÉTIENNE, avec tendresse.

Heureusement.

GERMAINE, s'élançant vers la porte.

Tu es fou, il vaut mieux que je m'en aille.

ÉTIENNE, lui barrant la route.

Je ne veux pas.

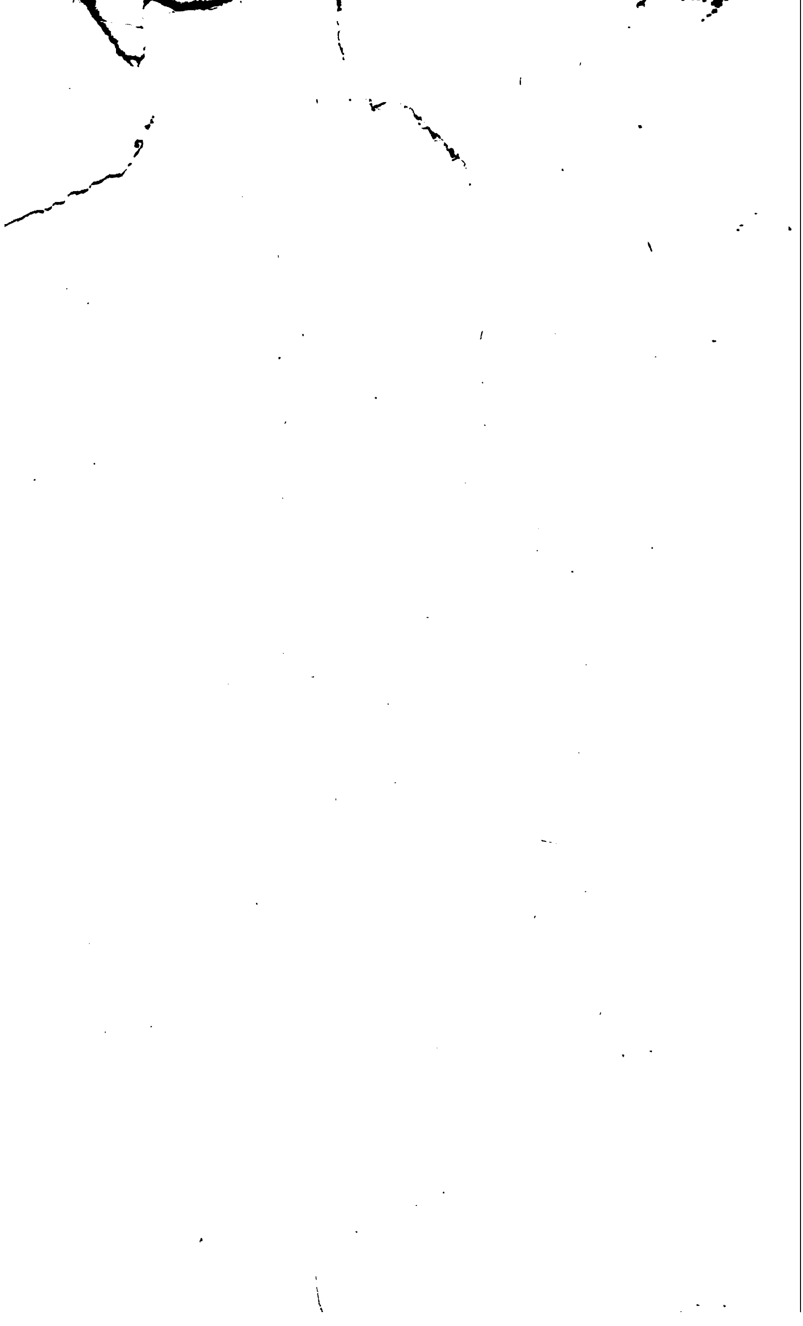
GERMAINE.

Réfléchis, Étienne, tu seras malheureux.

ÉTIENNE, sans oser la regarder, sans se rapprocher d'elle.

Qu'est-ce que ça fait!

FIN D'AMOUREUSE



LE PASSÉ

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre National de l'Odéon, le 30 décembre 1897.

Reprise à la Comédie-Française le 2 juillet 1902.

A LISOTE,

Son mari,

G. de P.-R.

PERSONNAGES

	ODÉON	THÉATRE-FRANÇAIS
FRANÇOIS PRIEUR.........	MM. CANDÉ.	MM. Raphaël DUFLOS.
MARIOTTE................	COSTE.	TRUFFIER.
MAURICE ARNAULT.......	LAMBERT.	H. MAYER.
BRACONY	DECORI.	LAUGIER.
BÉHOPÉ..................	PRINCE.	RAVET.
DOMINIQUE BRIENNE......	Mmes Raphaële SISOS.	Mmes M. BRANDÈS.
ANTOINETTE BELLANGÉ...	B. CERNY.	MULLER.
ODILE...................	C. DEHON.	L'HERBAY.

De nos jours. Le premier et le deuxième actes à Paris : les autres à la campagne.

Note importante. — *Pour la mise en scène et les coupures faites à la représentation, s'adresser à M. le Régisseur Général de la Comédie-Française.*

LE PASSÉ

ACTE PREMIER

Intérieur d'artiste. Meubles anciens, bibelots, livres, etc. — Grande cheminée au fond, porte à gauche. Sur le devant de la scène, un buste inachevé; à droite, un piano ouvert.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIOTTE, BRACONY, BÉHOPÉ

Le premier est au piano, le second dessine, le troisième feuillette des livres.

BÉHOPÉ

Cœur d'actrice, Michel Teissier, Le Desastre. — Elle reçoit tout ce qui paraît.

MARIOTTE

La gloire!

BRACONY

Et la plupart sont déjà coupés, mon petit.

MARIOTTE

Le jour elle travaille, et le soir elle se couche avec un livre.

BRACONY

Elle peut en changer toutes les nuits, ce n'est pas compromettant.

BÉHOPÉ

En attendant, je ne vois pas mes épreuves.

BRACONY

Comment! tu vas encore nous donner quelque chose?

BÉHOPÉ

Un roman dialogué.

BRACONY

Qui imites-tu, cette fois-ci?

BÉHOPÉ

Le confrère qui a le plus de succès, probablement.

BRACONY

Ah! voilà une musique bien amoureuse.

MARIOTTE, cessant de jouer.

Je suis fatigué.

BRACONY

C'est de toi ce que tu joues là?

MARIOTTE

Non.

BRACONY, à Mariotte.

J'en étais sûr, je n aurais pas crié bravo, que tu continuais.

MARIOTTE

Avec ça que tu aimes la peinture des camarades!

BRACONY

Mon Dieu... celle qui ne se vend pas.

BÉHOPÉ, cherchant.

Où diable ai-je fourré ces papiers?

Il se heurte contre le buste.

MARIOTTE

Doucement, un peu plus tu brisais la tête de Maurice.

BÉHOPÉ

Un si joli morceau et un si brave homme! Ce serait dommage.

MARIOTTE, effleurant le buste sans le vouloir.

Salissant, le brave homme.

BÉHOPÉ

Il gêne la circulation.

Il derange la selle.

BRACONY

Gare à vous, quand Dominique rentrera! Elle n'aime pas qu'on mette de l'ordre dans son atelier.

MARIOTTE, regardant sa montre.

Cinq heures. Et elle n'est pas encore là?

BÉHOPÉ, désignant le buste.

Elle devait déjeuner avec lui à Saint-Cloud.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAURICE

MARIOTTE

Ah! voilà Maurice.

MAURICE

Madame Brienne n'est pas rentrée?

BÉHOPÉ

Non.

BRACONY

Pourquoi ne dites-vous pas Dominique, comme nous?

MARIOTTE

Parce qu'il l'aime, parbleu!

BRACONY

Si j'avais su, je ne l'aurais pas introduit dans la maison.

BÉHOPÉ

Pauvre Dominique, te rappelles-tu comme elle était malade le soir où nous sommes allés le chercher?

MAURICE

Hein? Ce jour-là, j'ai eu raison d'être médecin.

BRACONY

Huit ans déjà!

BÉHOPÉ

Elle avait le délire. Je croyais qu'elle allait devenir folle.

MARIOTTE

Quel désespoir!

BRACONY

Qu'avez-vous fait d'elle depuis le déjeuner?

MAURICE

Je l'ai laissée boulevard de Clichy, vers deux heures.

MARIOTTE

A la porte d'un marchand de curiosités?

MAURICE

Bien entendu.

MARIOTTE, prêt à sortir.

Alors, elle n'est pas près de rentrer...

BÉHOPÉ

Tu as un rendez-vous?

MARIOTTE

A l'étage au-dessous, chez Becker.

BÉHOPÉ

Encore!

MAURICE

Avec madame Cordier?

MARIOTTE

Elle pose pour lui.

BRACONY

Pas de talent, Becker, mais toujours des commandes.

MARIOTTE, s'examinant.

Ai-je encore de la terre?

BÉHOPÉ

Non, (Avec admiration.) Qui t'a fait cette redingote?

MARIOTTE

Verhage.

BÉHOPÉ

Tu permets que je me commande la pareille?

MARIOTTE

Volontiers.

BRACONY

Voyons, Béhopé, ce vêtement ne peut pas t'aller. Mariotte a l'air d'une grande Anglaise et toi, tu es écrasé comme une brioche : tu imites sans discernement, l'Instar ; méfie-toi.

BÉHOPÉ

Ne m'appelle pas l'Instar, ça m'ennuie.

BRACONY

Je t'appelle l'Instar parce que tu singes toujours quelqu'un.

MAURICE

C'est vous qui lui avez donné ce nom-là?

BRACONY

C'est un ancien camarade à nous, un monsieur qui ne vous est pas très sympathique, je crois.

MARIOTTE

Qui ça?

BRACONY

Un homme pour lequel tu professes une respectueuse admiration.

MARIOTTE

Artiste?

BRACONY

En amour.

MARIOTTE

François?

MAURICE

M. Prieur?

BRACONY

Vous y êtes.

MARIOTTE

Tiens, justement je l'ai rencontré ce matin devant la Madeleine.

BÉHOPÉ

Et moi hier, devant la gare Saint-Lazare.

MAURICE

Retour de Londres?

BRACONY

Toujours beau?

BÉHOPÉ

Un peu déplumé.

MAURICE, à Béhopé qui est chauve.

Lui aussi.

MARIOTTE

Tenez-vous sur vos gardes, mon petit docteur; M. Prieur commence à se dégoûter de l'Angleterre.

BRACONY

Comme il s'était dégoûté du Tonkin et du métier militaire

MAURICE

Ce n'est pas moi qui l'ai nommé secrétaire d'ambassade.

BÉHOPÉ

Voilà près de six ans qu'il est là-bas.

MARIOTTE

Fichtre!

BRACONY

Si on me condamnait à vivre six ans au bord de la Tamise, je me jetterais dans la Seine.

MARIOTTE

Qu'est-ce qu'il t'a dit de neuf devant la gare Saint-Lazare ?

BÉHOPÉ

Qu'il allait à Chaville...

BRACONY

Chez sa mère.

MARIOTTE

Il passe tous ses congés chez elle, à la campagne.

BRACONY

Depuis qu'il est panné, il n'a même plus de pied-à-terre à Paris.

MARIOTTE

Tu te trompes.

MAURICE

Ah!

MARIOTTE, mystérieux.

Je lui connais même certaine petite maison, dans un coin...

BÉHOPÉ, désignant Dominique.

Chut!

SCÈNE III

BRACONY, MAURICE, BÉHOPÉ, MARIOTTE, DOMINIQUE, ODILE

DOMINIQUE, des bibelots dans les mains, entrant brusquement, suivie d'Odile.

Plus tard, je n'ai pas le temps.

ODILE

Voyons, Dominique, elle se morfond depuis une heure.

DOMINIQUE

Dis que j'ai modèle. D'abord, c'est la vérité.

MAURICE

Et si ce n'était pas la vérité ?

DOMINIQUE

Eh bien, j'aurais un petit mensonge sur la conscience.

MAURICE

Oh ! sa conscience !

DOMINIQUE

Je tiens beaucoup à son approbation.

ODILE

Si tu la recevais, Dominique. C'est une malheureuse.

DOMINIQUE

Elle m'ennuie. Je lui ai déjà donné dix fois.

ODILE

Bon, bon, je vais la renvoyer.

DOMINIQUE

Quelle raseuse, cette Odile! Tiens, voilà vingt francs pour elle. Mais qu'elle ne s'avise pas de revenir, je la fais arrêter. Ouf, je n'en peux plus.

Elle tombe assise.

MAURICE

Encore des bibelots!

BÉHOPÉ

Qu'est-ce que vous rapportez là?

DOMINIQUE

Quelques médailles du quinzième.

BRACONY

Combien avez-vous payé ça?

DOMINIQUE

Trois cents francs.

BRACONY

Quel vol!

DOMINIQUE

Rapiat!

BRACONY

Tiens! une vieille clé?

DOMINIQUE

Une clé François Ier, mon petit. Elle vient de la cathédrale de Bourges.

BÉHOPÉ

On vous l'a dit.

MAURICE

Pas mauvais, ce petit tableau.

BÉHOPÉ

Je ne vois pas de signature.

DOMINIQUE, à Bracony.

A qui pourrait-on l'attribuer ?

BRACONY

Moi, je l'attribuerais... à la malveillance.

DOMINIQUE

Jaloux !... Odile, pose-moi tout ça sur la table.

ODILE

Ton manteau est déchiré, tu sais.

DOMINIQUE

Bah !

BRACONY

Comme elle est fagotée !

DOMINIQUE

Voilà qui m'est égal ! Qui voulez-vous qui fasse attention à moi, mes enfants? je ne compte plus, j'ai trente-huit ans.

BRACONY

Trente-huit ans, l'âge de l'amour à Paris.

BÉHOPÉ

Depuis la Révolution.

DOMINIQUE

Sous l'ancien régime, une femme était finie à vingt-cinq.

MARIOTTE

Mais sous la République, elle bat son plein à quarante.

DOMINIQUE

Alors, vive la République!

BÉHOPÉ

Rassurez-vous, le jour où vous voudrez faire une bêtise, vous ne resterez pas longtemps dans l'embarras.

DOMINIQUE

Oh! évidemment je ne serais pas en peine de rencontrer un petit monsieur pressé d'entrer à l'Institut...

MAURICE

Vous vous calomniez.

DOMINIQUE

Quelque bel artiste qui me tromperait avec enthousiasme, et me reprocherait mon âge sur l'oreiller. Merci.

MARIOTTE

Et moi?

BÉHOPÉ

Et nous?

BRACONY, désignant Maurice.

Et lui?

DOMINIQUE, aux autres.

Hélas! la jeunesse de mon cœur jure avec la gravité de ma personne. Mais regardez-moi donc, j'ai l'air d'une vieille tragédienne.

BRACONY

As-tu fini, Rachel!

DOMINIQUE

Bah! qu'est-ce que ça fiche de vieillir quand on a un bon cerveau?

BÉHOPÉ

Du talent.

MAURICE

Et des amis fidèles.

DOMINIQUE

Après tout, ce n'est pas si vilain que ça d'avoir des cheveux blancs. D'abord, il n'y en a plus.

MAURICE

C'est vrai, tout de même : ce qu'on appelait autrefois une vieille femme a disparu de la circulation.

DOMINIQUE

Regardez dans une salle de théâtre, vous ne trouverez que des cheveux jaunes.

BRACONY

Et de grosses poitrines.

DOMINIQUE

Maintenant, passons à un autre exercice. Hop! grimpez là-dessus, docteur, et tâchez d'être sage.

MAURICE

Vous allez déjà travailler?

DOMINIQUE, debout, près du buste commencé.

Où est mon ébauchoir?

MAURICE, assis.

Le voici.

DOMINIQUE

Quelqu'un a déplacé ma selle.

BRACONY

C'est Béhopé.

DOMINIQUE

Ne recommencez pas, sinon...

BÉHOPÉ

Sinon ?

DOMINIQUE

Je vous décoiffe.

BÉHOPÉ

Essayez.

DOMINIQUE, à Mariotte.

Qu'est-ce que vous chuchotiez dans ce coin quand je suis entrée ?

MARIOTTE

Je ne me souviens plus.

DOMINIQUE, aux autres.

Il était en train de vous détailler une de ses dernières coquineries, probablement ?

MARIOTTE

Pas du tout.

DOMINIQUE

Quoi, alors ?

BRACONY

Il nous a recommandé le silence.

DOMINIQUE

C'est inouï. Les gens indiscrets sont toujours ceux qui réclament le plus de mystère.

MARIOTTE

Moi, indiscret ?

DOMINIQUE

Oui, vous, Mariotte.

MARIOTTE

A souper, peut-être.

BRACONY

Quand tu t'attendris.

BÉHOPÉ

Au premier verre de champagne, il raconte sa vie.

DOMINIQUE

Au second, celle des autres.

MARIOTTE

Je proteste.

DOMINIQUE

Allons donc! tout le monde sait vos bonnes fortunes.

MARIOTTE

Ce n'est pas moi qui les divulgue.

MAURICE

Ce sont vos maîtresses.

MARIOTTE

Eh! mon Dieu, les hommes seraient plus entreprenants si les femmes étaient moins bavardes.

DOMINIQUE

Ah! je n'ai pas d'amant, je n'en veux pas... Et pourtant, si un pareil malheur devait m'arriver, Dieu me préserve d'un homme à femmes! Quelle espèce abominable! Je vous aime bien, mon cher Mariotte, j'adore votre musique, mais vous me dégoûtez. Pouah!

MARIOTTE

Que voulez-vous? tout le monde n'a pas la belle nature de Maurice.

MAURICE

Pour ce que ça me rapporte!...

DOMINIQUE, à Maurice.

Et vous, qu'avez-vous fait depuis deux heures?

MAURICE

Mon métier de médecin. Loin de vous, je ne pense qu'à remplir des devoirs; il ne me viendrait pas à l'idée de prendre un plaisir.

Mariotte se rassied au piano.

ODILE, entrant.

Voici tes lettres.

DOMINIQUE

Il n'est venu personne pendant que j'étais sortie?

ODILE

M. Bellangé.

BRACONY, bas, à Odile.

Raymond?

ODILE

Oui, M. Bellangé.

BRACONY, intrigué.

Tiens, tiens...

MAURICE, à Dominique.

Eh bien, je vous attends.

DOMINIQUE, lisant.

Laissez-moi jeter un coup d'œil là-dessus

MAURICE, à Odile.

Et votre pauvresse? Est-elle partie contente?

ODILE

Elle est en train de manger à la cuisine. Docteur, si je vous demandais quelque chose pour elle.

MAURICE

Tenez.

ODILE

Merci. Et vous, monsieur Bracony?

BRACONY

Je n'aime pas distribuer mon argent aux pauvres; je sais si bien qu'ils ne deviendront jamais riches... et puis, ce n'est pas l'usage de donner ce que l'on a.

DOMINIQUE, lisant.

Des prospectus... toujours des demandes d'argent... Tiens, un mot de Forster, avec une loge pour les Folies-Bergère. Si nous y allions?

BRACONY

J'en suis.

DOMINIQUE

Il viendra nous rejoindre dans la soirée.

DOMINIQUE

Vous partez, Mariotte?

MARIOTTE

Je descends chez Becker et je remonte tout de suite

DOMINIQUE, à Maurice.

Qu'est-ce qu'il y a donc chez Becker?

MAURICE

Un petit garden-party.

BRACONY

Au troisième étage?

DOMINIQUE, à Mariotte.

Ne vous regardez pas tant. Vous êtes beau, allez.

MARIOTTE

Dire qu'on ne trouve que ce petit bout de glace dans toute la maison! On ne se croirait jamais chez une femme.

DOMINIQUE, à Mariotte.

Mais ce miroir n'est placé là qu'à votre intention.

BÉHOPÉ

Pour ta moustache.

MARIOTTE, à Béhopé.

Et pour tes cheveux.

MAURICE, à Dominique.

L'absence de glace ne vous empêche pas d'être jolie.

DOMINIQUE

Jolie en dedans, tout au plus.

BÉHOPÉ, découvrant ses épreuves.

Tiens, mes épreuves! Vous les avez regardées?

DOMINIQUE

J'ai commencé.

BÉHOPÉ, prêt à sortir.

Êtes-vous contente?

DOMINIQUE

Couci, couça.

BRACONY

Plutôt couci.

BÉHOPÉ, à Bracony.

Si tu t'imagines que je vais encore courir pour ta décoration, tu te trompes.

BRACONY

Ne te dérange pas, c'est signé.

MAURICE

C'est signé, mais ce n'est pas fait!

MARIOTTE, à Béhopé.

Tu viens, Béhopé?

BÉHOPÉ

Je t'accompagne.

MARIOTTE, à Bracony

Et toi? Je te promets une de ces boulottes comme tu les aimes.

BRACONY

Une autre fois.

MARIOTTE, à Maurice.

Je ne vous débauche pas, docteur, je sais que vous n'avez pas de goût pour les boulottes.

DOMINIQUE

Pourtant on est bien plus fidèle à une boulotte qu'à une autre.

BRACONY

Une femme mince est regardée cinq minutes par

tous les hommes, mais une femme un peu ronde est regardée longtemps par le même.

DOMINIQUE

L'une est pour la rue, l'autre pour le lit.

BRACONY

L'avenir est aux grosses femmes, vous verrez.

BÉHOPÉ, à Bracony.

Toi, tu penses à Mélanie.

BRACONY, gravement.

Dis donc madame Bracony, je te prie.

DOMINIQUE

Ils se sont adorés, vous savez.

BÉHOPÉ

Tu lui as fait quitter l'Odéon, méchant.

BRACONY

Aujourd'hui, c'est fini, nous sommes de vieux amis, nous vivons comme frère et sœur.

DOMINIQUE

Et même comme deux frères.

MARIOTTE, à Béhopé.

Vous n'avez pas de ces souvenirs-là, vous!

BÉHOPÉ

Oh! moi, je n'ai jamais eu d'aventures, je m'en flatte. Je ne sais pas ce que c'est qu'une impression forte.

DOMINIQUE

Il n'a pas même un chagrin dans sa vie.

BÉHOPÉ

On me raconte, ça me suffit.

BRAÇONY

Alors, jamais?

BÉHOPÉ

Rarement.

MARIOTTE

Tous les ans?

BRACONY

A la Saint-Sylvestre?

BÉHOPÉ

Et seulement dans les années bissextiles!

MARIOTTE, à Béhopé.

Descendons.

MAURICE

L'amitié!

Mariotte et Béhopé sortent.

SCÈNE IV

DOMINIQUE, MAURICE, BRACONY, ODILE

ODILE, à Dominique.

Tiens, bois, c'est très frais.

DOMINIQUE, qui s'est remise au travail.

Qu'est-ce que tu m'apportes encore?

ODILE

Du lait glacé.

DOMINIQUE

Ce que tu m'ennuies avec tes soins!

MAURICE

Et voilà plus de trente ans que ça dure.

DOMINIQUE

Pour elle, je ne serai jamais sevrée... Je préfère de l'eau.

Elle se verse à boire.

MAURICE

Et les microbes?

DOMINIQUE, buvant.

Tant pis pour eux.

ODILE

Tu n'es pas raisonnable.

DOMINIQUE, à Odile.

Puisque tu es là, cherche-moi mon compas de réduction.

ODILE

Tiens.

DOMINIQUE, à Maurice.

Un peu plus de trois quarts, l'œil par ici, mon petit Maurice. Là... assez. Donne-moi mon fil à plomb, Odile. Est-ce que Bellangé ne t'a rien dit pour moi?

ODILE

Il doit repasser avant le dîner.

DOMINIQUE

Fais attention quand il reviendra, j'attends sa femme. Si elle est là, ne le laisse pas entrer.

BRACONY

Plaisante à regarder, madame Bellangé.

MAURICE

Pas boulotte, celle-là... d'une maigreur!

BRACONY

On ne sait jamais de quel côté elle a la poitrine.

MAURICE

En revanche, elle a les mains de Risler lorsqu'elle est au piano.

DOMINIQUE

J'ai à causer avec elle... Odile, arrange-toi pour avoir des gâteaux, car la petite Hélène viendra sans doute rejoindre sa mère.

BRACONY, *à Dominique.*

Vous avez l'air de comploter quelque chose, vous!

MAURICE

Une bonne action, probablement.

DOMINIQUE

Bonne, je n'en suis pas très sûre.

BRACONY

Est-ce que par hasard vous songeriez à réconcilier Bellangé et sa femme?

DOMINIQUE

L'idée n'est pas de moi.

BRACONY

De qui, alors?

MAURICE

De M. Bellangé?

DOMINIQUE

Lui-même.

BRACONY

Vous l'avez revu, ce sculpteur de quatrième ordre?

DOMINIQUE

Soyez respectueux pour mon maître.

BRACONY

Il vous a donné d'excellents conseils, j'en conviens.

DOMINIQUE, à Maurice.

C'est avec lui que j'étais hier matin, quand je n'ai pas pu vous recevoir. Comme il a vieilli, le pauvre garçon! Tout de même, il y avait près de cinq ans que nous n'avions causé ensemble.

BRACONY

Depuis son histoire?

DOMINIQUE

Depuis, nous étions restés étrangers l'un à l'autre, lui par gêne et moi par froideur.

BRACONY

Il vous a fait le récit de ses bêtises?

DOMINIQUE

En pleurant.

MAURICE

L'heure du repentir a sonné.

BRACONY

Maintenant que sa maîtresse l'a quitté, il a du remords d'avoir lâché sa femme.

DOMINIQUE

Il ne peut pas coucher tout seul.

MAURICE

A cinquante-deux ans!

BRACONY

Bigre!

DOMINIQUE

J'ai écrit à Toinette et je l'attends.

MAURICE

Il aura de la chance si elle consent à le reprendre.

BRACONY

A sa place!...

DOMINIQUE

Pauvre Raymond!

BRACONY

Un monsieur qui vous plante là, avec votre enfant, pour filer avec un modèle!

MAURICE

Après deux ans de ménage!

BRACONY

Pas même.

DOMINIQUE

Et qui vous oublie l'un et l'autre pendant cinq ans.

BRACONY

C'est un homme d'habitudes.

DOMINIQUE

Je la connais, cette Marion qui les a séparés. Elle a

assez traîné dans les ateliers de Montmartre! Vous vous l'êtes tous payée.

MAURICE

Comptant.

BRACONY

Gratis.

DOMINIQUE

Comment peut-on rester si longtemps avec de pareilles filles?

BRACONY

Le plaisir est le secret de la fidélité.

DOMINIQUE

Hélas!

BRACONY

J'ai vu commencer ça sous mes yeux.

DOMINIQUE

Il n'a pas été difficile à prendre, ce bon Raymond.

BRACONY

Ah! le jobard!

DOMINIQNE

Il a du talent, mais entre nous, il est un peu bête.

BRACONY

Très bête. Les gens du monde eux-mêmes s'en aperçoivent.

MAURICE

Mon Dieu, l'aventure de M. Bellangé ressemble à celle de beaucoup d'hommes dont la jeunesse a été sévère. Il a travaillé d'abord, il s'est amusé ensuite.

BRACONY

Très dangereux!

DOMINIQUE

C'est égal, si j'avais été là au moment de son équipée, je vous garantis que les choses auraient tourné autrement. Je l'aurais secoué de telle façon!!...

BRACONY

Quelle occasion vous avez manquée! Vous qui aimez tant chapitrer vos amis.

DOMINIQUE

Il faut bien, quand on les aime.

BRACONY

Vous, vous avez un tempérament de belle-mère!

DOMINIQUE

Pardon, de brave homme.

MAURICE, à Bracony, désignant Dominique.

Sa droiture exagérée est quelquefois gênante, je le reconnais; cependant, tout compte fait, on est bien heureux de la trouver aux heures de trouble et d'incertitude. Elle indique le bon chemin.

DOMINIQUE

Continuez, je bois du lait.

BRACONY

Quand on ne sait pas si une chose est bien ou mal, on n'a qu'à le demander à Dominique. On est sûr qu'elle ne se trompera pas. C'est la pierre de touche de toutes nos actions et de tous nos sentiments.

MAURICE

Vous êtes notre conscience.

DOMINIQUE

Puisque vous êtes si gentil, reposez-vous une seconde.

MAURICE

Merci.

DOMINIQUE

Donnez-moi une cigarette, Bracony. (Désignant le buste. Je crois que ce sera bien, n'est-ce pas?

BRACONY

Je vous dirai ça quand ce sera fini.

MAURICE

Ce qui m'étonne le plus là-dedans, c'est que madame Bellangé n'ait pas divorcé.

DOMINIQUE

Elle a refusé, la bécasse.

BRACONY

Lui ne demandait pas mieux.

DOMINIQUE

Elle n'a pas voulu à cause de la petite. Elle n'a même pas voulu d'une séparation légale. Antoinette est très bourgeoise.

MAURICE

Quoique artiste?

DOMINIQUE

Parce que.

BRACONY

Il n'y a que les ratés qui soient bohèmes. Les gens de talent sont presque toujours des réguliers. Le public se trompe en croyant le contraire.

DOMINIQUE

Puis Antoinette est un peu vaniteuse. Bellangé est connu, et, malgré tout, elle ne tient pas à renoncer au nom de son mari.

BRACONY

Elle aime mieux le déshonorer.

DOMINIQUE

Ce que c'est que l'habitude de bêcher! Jamais on n'a dit le moindre mot sur elle.

MAURICE

La musique et l'amour de sa fille accaparent toute sa sensibilité.

BRACONY

L'amour de sa fille surtout. J'ai déjeuné une fois ici ntre elles deux : quelle mère assommante!

DOMINIQUE

Le père aussi aime son enfant.

MAURICE

Il n'en parle jamais sans émotion.

BRACONY

Mariotte, qui le voit de temps en temps, m'a raconté qu'il avait eu beaucoup de chagrin cet hiver, quand l'oinon avait emmené la petite à Londres.

DOMINIQUE

Je crois bien! Elle nous en a privés pendant trois mois.

MAURICE

Comment va-t-elle, votre filleule?

DOMINIQUE

Je l'ai rencontrée tout à l'heure près de la Trinité. Je ne lui ai pas trouvé la mine bien brillante

MAURICE

Toujours tendre avec vous?

DOMINIQUE

Quand elle met ses bras autour de mon cou en disant : Marraine !... mon cœur se dilate... Ah ! je méritais bien d'avoir un enfant.

BRACONY

Et même plusieurs.

DOMINIQUE

J'en aurais voulu une mince et fragile comme elle.

MAURICE

Elle a l'air d'un bibelot.

DOMINIQUE

Elle ressemble au Saint-Jean de Donatello. Il faudra que je fasse quelque chose avec elle. Je demanderai à sa mère de me la prêter deux ou trois jours.

MAURICE

A quelle heure attendez-vous madame Bellangé ?

DOMINIQUE

D'un instant à l'autre... Sacré mâtin !... mon armature a plié, tout va dégringoler... Au fond, je me serais bien passée de cette corvée-là. Je pressens toutes sortes de complications et d'histoires. Sans cette petite, à laquelle je m'intéresse, j'aurais prié Raymond de s'adresser ailleurs... Ne bougez donc pas, Maurice. Et pourtant, non, Bellangé, c'est quelque chose d'autrefois.

BRACONY

Comme talent.

DOMINIQUE

Ne riez pas. Je me trouve des devoirs envers lui. Quand j'ai perdu mon mari, il m'a aidée moralement et matériellement.

BRACONY

Tout le monde fait ça.

DOMINIQUE

Et puis, lorsqu'un homme vient pleurer chez vous' comment lui refuser ce qu'il demande?

MAURICE

Alors, si je pleurais?

DOMINIQUE

Vous me mettriez dans un grand embarras.

MAURICE

Méfiez-vous.

Odile entre avec un plateau.

BRACONY

Est-ce qu'Antoinette se doute de ce qui lui pend à l'oreille?

DOMINIQUE

Pas le moins du monde. J'ai préféré lui dire la chose en face.

BRACONY

Vous allez exhiber les grandes phrases, hein?

DOMINIQUE

Celles que je pense et celles que je ne pense pas.

MAURICE

Vous intimidez beaucoup madame Bellangé, j'ai remarqué.

DOMINIQUE

Je l'ai connue si petite!

BRACONY

N'empêche que cette année elle vous lâche joliment; on ne l'a pas vue chez vous une seule fois.

DOMIQUE

Puisqu'elle était à Londres.

MAURICE

Elle a eu beaucoup de succès là-bas, m'a dit lord Ellis.

BRACONY

Elle a fait de l'argent avec ses concerts.

DOMINIQUE

C'est égal, elle aurait bien pu me donner signe de vie, depuis un mois qu'elle est de retour... Elle remplace ses visites par de petits mots bien tournés, mais ce n'est pas tout à fait la même chose.

BRACONY

Elle a peut-être une raison pour ne pas venir.

DOMINIQUE

Quelle raison ? Quand on n'éprouve plus le besoin de voir aussi souvent ses amis, c est qu'on les aime moins.

BRACONY

L'ingrate ! Elle devrait pourtant se souvenir que vous l'avez mariée.

DOMINIQUE

Ne me donnez pas de remords. En effet, c'est à la maison que Bellangé l'a rencontrée pour la première fois. Il est devenu amoureux tout de suite.

MAURICE

C'est sa manière.

DOMINIQUE

Il était si riche, si emballé, elle si seule et si pauvre!... J'ai pensé que l'équilibre s'établirait entre les dix-huit ans de l'une et les quarante-cinq ans de l'autre.

BRACONY

Et vous avez si bien réussi que vous voulez les marier une seconde fois.

DOMINIQUE

Qui sait? Je vais peut-être réparer le mal que j'ai commis. (Arrangeant ses cheveux.) Mes cheveux ne m'obéissent plus.

MAURICE, ramassant une épingle en écaille.

Voilà qui vous appartient.

BRACONY, se détournant avec intention et se rapprochant de la table sur laquelle est déposé le plateau.

Ce vin est peut-être bon.

MAURICE, à Dominique, tendrement.

J'aime vos cheveux.

DOMINIQUE

Tenez, regardez cette petite mèche blanche.

MAURICE

Si vous aviez un peu d'amitié pour moi, vous me la cacheriez au lieu de me la montrer.

DOMINIQUE

Ça viendra peut-être.

MAURICE

Pour un autre.

DOMINIQUE

Ce serait injuste.

MAURICE

Je crois que nous serions très heureux ensemble.

DOMINIQUE

Je le crois aussi.

MAURICE

Eh bien, alors?

DOMINIQUE

Allons, ne devenez pas ennuyeux.

MAURICE

Trop sincère, n'est-ce pas?

DOMINIQUE

Vous, je finirai par vous épouser, pour que vous me laissiez tranquille.

BRACONY

Au moins, quand il aura la clé, il ne sonnera plus vingt fois par jour.

SCÈNE V

LES MÊMES, BÉHOPÉ, MARIOTTE

Mariotte tient un journal à la main.

BRACONY

Vous revoilà?

BÉHOPÉ

Madame Cordier n'était pas chez Becker

MARIOTTE

Elle sera là dans un instant. Je m'étais trompé d'heure. Comme Becker avait des gens ennuyeux chez lui, je suis remonté fumer une cigarette avec vous et je redescends.

DOMINIQUE

Alors en ce moment elle s'appelle madame Cordier?

MARIOTTE

Juliette, quand la porte est fermée.

DOMINIQUE

Mariée?

MARIOTTE

A un mari pacifique.

DOMINIQUE

Alors, pas de duels en perspective?

MARIOTTE

A la grâce de Dieu.

DOMINIQUE

Et où l'avez-vous rencontrée, mauvais sujet?

MARIOTTE

Chez madame Hédouin.

DOMINIQUE

Madame Hédouin! il est toujours lié avec des gens qu'il ne connaît pas, celui-là.

BRACONY

Qu'est-ce que c'est que ça, madame Hédouin?

MARIOTTE

Un vieux dromadaire aux yeux pâles, qui fréquente à l'Académie et chez les poètes.

BÉHOPÉ

Elle marche?

BRACONY

Sur le Parnasse.

DOMINIQUE

Les dieux, ça ne fatigue pas.

DÉHOPÉ

Je vois cela d'ici . un salon où on protège les gens arrivés.

DOMINIQUE

Est-ce que cette madame Hédouin n'a pas une propriété à Chaville?

MARIOTTE

Oui, tout près de la vôtre.

DOMINIQUE

J'y suis... Et votre petite amie, dont vous ne me parlez pas?

MARIOTTE

Miette?

DOMINIQUE

Oui, Miette, votre habitude? Qu'est-ce qu'elle devient au milieu de toutes vos malpropretés?

MARIOTTE

Je l'aurai semée dans quinze jours.

MAURICE

Quand vous aurez réussi?

MARIOTTE

Dame, je ne peux pas rester... orphelin.

BÉHOPÉ

Pourquoi ne la gardes-tu pas tout de même?

MARIOTTE

Avec l'autre?

MAURICE

Jusqu'ici elle ne vous a pas beaucoup gêné.

MARIOTTE

Trop coûteuse, Miette. Et puis... et puis... je suis trop souvent obligé de la tromper.

MAURICE

Obligé?

MARIOTTE

Elle est si délicate!

BÉHOPÉ

Pauvre petite Miette!

MARIOTTE

Ah! c'est bien la maîtresse qu'il t'aurait fallu.

BRAGONY

Toi, tu es pour la grâce, pas vrai? Ça te fiche le trac, les grandes gaillardes.

MARIOTTE

Entre nous, je ne serai pas fâché d'avoir enfin une maîtresse bien portante.

DOMINIQUE

Vos affaires sont donc bien avancées?

MARIOTTE

Je dîne demain avec madame Cordier.

BÉHOPÉ

Pauvre petite Miette!

BRACONY, à Béhopé.

Encore!

MARIOTTE

Je lui dirai que je dîne chez ma mère.

BRACONY

Comme avant-hier.

DOMINIQUE

Mentir, toujours mentir... Quand donc vivrez-vous d'une vie qui n'aura pas besoin de mensonges?

MAURICE

Difficile pour un joli garçon.

DOMINIQUE

Puisque vous avez résolu de la quitter, pourquoi ne le faites-vous pas loyalement, franchement?

BRACONY

Vous lui en demandez trop.

MARIOTTE, impatienté, tendant un journal à Bracony.

Tiens, lis donc le *Temps*. Il y a dedans quelque chose qui t'intéresse.

BRACONY

Je n'ai pas ma croix?

DOMINIQUE, à Mariotte.

Quelle soif de complications vous avez! Ce serait si commode et si gentil de vous conduire en honnête homme, au lieu de vous diminuer par de petites infamies!

MARIOTTE

Elles sont si charitables!

DOMINIQUE

Oh! je connais la théorie. Vos mauvaises actions épargnent des larmes à votre maîtresse, n'est-ce pas? Mais, mon cher, un jour ou l'autre, elle les apprendra, et elle vous en voudra à mort de votre pitié indélicate.

BÉHOPÉ

Elle en aura tout de même profité.

MARIOTTE

Mon Dieu, ce n'est pas un bien grand crime de mentir à...

DOMINIQUE

A une femme?

MARIOTTE

Pour une femme.

DOMINIQUE, s'animant.

Mais c'est indigne, tout simplement.

MAURICE

Voilà le feu aux poudres.

MARIOTTE

Ne vous emballez pas, voyons.

BÉHOPÉ

Laisse-la donc, la violence est son état normal.

MAURICE

Les tempêtes la reposent.

BRACONY, lisant.

« Giraud, Keller... » Je ne vois pas mon nom.

DOMINIQUE, à Mariotte.

Moquez-vous de moi tant que vous voudrez. Dites

que je suis démodée, c'est possible; mais vos habitudes de fausseté me révoltent.

BRACONY

Dominique, j'ai à vous parler.

DOMINIQUE

Tout à l'heure.

BRACONY

Mais...

DOMINIQUE

Zut!... Et dire que tous les hommes, c'est la même chose. Tous s'arrogent le droit de mentir aux femmes.

MAURICE

Pardon.

DOMINIQUE

Les mensonges qu'on nous fait n'ont pas d'importance. On peut en commettre à la douzaine, impunément. On n'est pas méprisé pour si peu.

BÉHOPÉ

Au contraire.

DOMINIQUE

On ment à sa maîtresse comme autrefois on volait au jeu. C'est admis. Et tous, naïfs ou corrompus, tous, je le répète, vous êtes d'accord sur ce point.

MAURICE

Je réclame.

DOMINIQUE

La conscience d'un brave homme n'est pas plus troublée que celle d'un coquin, dès qu'il s'agit de rouler une femme; et tel, qui se croirait déshonoré de mentir à un monsieur quelconque, mentira sans le moindre scrupule à sa meilleure amie.

MARIOTTE

Lovelace se vantait de n'avoir jamais dit la vérité à une femme et de n'avoir jamais menti à un homme.

DOMINIQUE

Eh bien ! vous êtes comme lui. Il avait deux délicatesses : l'une pour les mâles et l'autre pour les femelles.

MAURICE

Vous vous emportez tellement que je n'ose plus placer un mot. Mais entre nous, je partage votre avis sur la mauvaise foi des hommes.

MARIOTTE

Avec ça que les femmes se gênent pour nous mentir !

DOMINIQUE

Le mensonge, chez elles, n'est pas, comme chez vous, à etat de principe.

BÉHOPÉ

Vous avez des illusions sur votre sexe.

BRACONY

Si vous croyez que les autres femmes vous ressemblent, vous vous trompez ; vous êtes un être d'exception.

MARIOTTE

Dominique, c'est une fille de Corneille.

MAURICE

De Racine, plutôt.

BÉHOPÉ

Mais la plupart de vos pareilles sont des filles de Meilhac et Halévy.

MARIOTTE

Oh! les gentilles petites femmes, celles-là!... hypocrites, sensuelles, vénales : je les adore. Mais, ma pauvre Dominique, tout le monde est de mauvaise foi en amour.

DOMINIQUE

Parlez pour vous.

BRACONY

Amants ou maîtresses, on peut tous nous fourrer dans le même sac.

MARIOTTE

Il faut bien mentir, puisqu'on trahit.

BÉHOPÉ

On ment par pitié.

BRACONY

Par colère.

MAURICE

Par fatuité.

MARIOTTE

On ment pour obtenir, pour garder, pour quitter.

DOMINIQUE

Et puis on ment pour mentir.

BRACONY

Par habitude.

MARIOTTE

Par veulerie.

MAURICE

Par bassesse naturelle. L'histoire de l'amour est celle de la duplicité.

DOMINIQUE

Inventez toutes les excuses qu'il vous plaira. Pour mon compte, je trouve le mensonge aussi méprisable dans les questions de cœur que dans les autres circonstances de la vie.

MAURICE

Et moi, je trouve qu'il l'est davantage. Oui, le mensonge à une femme qui vous aime et qui croit en vous, me semble infiniment plus grave que le mensonge à un étranger ou à un camarade. Selon moi, il y a autant de différence entre ces deux actes qu'entre le vol et l'abus de confiance.

DOMINIQUE

A la bonne heure. Voilà un peu d'air pur. (Désignant Mariotte.) Ce champion de l'indélicatesse finirait par corrompre l'atmosphère.

MARIOTTE, s'inclinant.

Très flatté.

DOMINIQUE

Et on appelle ça un homme!

MAURICE

Ce n'est pas l'avis des philosophes. Le menteur, disait le bon vieux Kant, est moins un homme véritable que l'apparence d'un homme.

DOMINIQUE

Il avait raison. L'homme qui nous ment n'est pas l'homme que nous croyons avoir devant les yeux. C'est un autre être. Il a la figure, les gestes, les regards de celui que nous connaissons, et cependant ce n'est pas lui.

BÉHOPÉ

En attendant, si on ne mentait pas, l'existence ne serait pas possible.

MARIOTTE

Laissons de côté les incorrections sentimentales, puisque ce chapitre a le don de vous exaspérer, mais au moins, convenez-en, le mensonge est indispensable à la société.

DOMINIQUE

On irait loin avec ces raisonnements-là.

MAURICE

Comme vous grimpez vite à l'arbre!

BRACONY

Le mensonge adoucit les mœurs.

MARIOTTE

Tous, nous lui devons des moments agréables.

DOMINIQUE

Je n'en doute pas.

BÉHOPÉ

Sans lui nous serions la proie des raseurs et des méchants.

MARIOTTE

Moi, je trouve qu'on ne ment jamais assez.

DOMINIQUE

Vous allez me faire l'apologie du mensonge, à présent?

BRACONY

Votre intransigeance est un luxe que tout le monde ne peut pas se payer.

DOMINIQUE

Vous surtout.

MAURICE

Quels gosses!

BÉHOPÉ

La franchise est un revolver qu'on n'a pas le droit de décharger sur les passants.

BRACONY

Le port en est prohibé.

MARIOTTE

Vive le mensonge! C'est la plus belle invention des hommes.

BÉHOPÉ

Vive le mensonge!

DOMINIQUE

Voulez-vous bien vous taire, tas de vieux gamins! Le mensonge est criminel, le mensonge est laid.

MARIOTTE

Pas si laid que ça, car il cache plus de vilaines choses qu'il n'en montre.

BRACONY

C'est la vérité qui est laide.

BÉHOPÉ

La meilleure preuve, c'est que, pour accabler quelqu'un, on n'a qu'à lui jeter la vérité au visage [1].

DOMINIQUE

Mais défendez-moi donc, Maurice, vous avez l'air de me lâcher.

MAURICE

Mon Dieu, oui, je vous lâche un peu.

1. Tout ce qui suit jusqu'à « Mais il y a des mensonges sublimes » (page 326) est supprimé à la représentation.

MARIOTTE

Bravo, docteur.

DOMINIQUE

Vous êtes de leur avis?

MAURICE

En matière de cœur, je n'admets aucune fausseté, je vous ai fait ma profession de foi. Pour les autres cas, dame, je serai moins absolu. Je condamne le mensonge lorsqu'il nuit à autrui ou qu'il profite à celui qui le commet. En revanche, quand il n'est ni préjudiciable, ni intéressé, et surtout qu'il est imposé par les circonstances, je l'excuse, et même quelquefois je le pratique.

DOMINIQUE

Vous savez mentir, vous?

MAURICE

Hélas! oui, comme tout le monde.

DOMINIQUE

Comme moi?

MAURICE

Mais oui. Hier, pendant que nous étions chez vous, Odile a annoncé Forster, et vous avez fait dire que vous étiez sortie.

DOMINIQUE

Si vous appelez ça des mensonges!

MARIOTTE

Qu'est-ce que c'est, alors?

BÉHOPÉ

Soyez franche. Est-ce qu'à chaque instant vous n'échangez pas avec des indifférents ou des sauteurs

des paroles de sympathie et d'estime dont vous ne pensez pas un mot?

DOMINIQUE

Ce sont de simples phrases de politesse.

BÉHOPÉ

De petites inexactitudes.

BRACONY

De la fausse monnaie.

MARIOTTE

Tous les honnêtes gens en font usage.

MAURICE

Et je ne vous parle pas des mensonges que la délicatesse ou la pitié ont dû certainement vous suggérer.

DOMINIQUE

Peut-être.

MAURICE

Car la conscience elle-même nous dicte certains mensonges, des mensonges sacrés. On doit toujours dire la vérité. La morale l'ordonne, c'est entendu. Pourtant, une âme noble peut se trouver aux prises avec un devoir plus impérieux que la vérité.

BÉHOPÉ

L'amant d'une femme mariée est bien obligé de mentir quand on l'interroge sur sa maîtresse.

MAURICE

Lorsqu'un malade, un malade qui est condamné, me demande s'il est perdu, est-ce que les trois quarts du temps je n'ai pas le devoir de lui cacher la vérité?

DOMINIQUE

Je crois bien !

BRACONY

Supposez qu'un homme se réfugie chez vous et qu'on vous somme de le livrer, vous commencerez par dire qu'il n'est pas là, serait-il un misérable.

DOMINIQUE

C'est vrai.

MAURICE

Nous n'en finirions pas si nous voulions rechercher tous les cas complexes, mal définis, dont la vie est semée [1].

MARIOTTE

Mais il y a des mensonges sublimes, ma chère Dominique.

DOMINIQUE

Ils ont du génie pour défendre le mensonge.

BRACONY

Personne ne pense à blâmer Desdémone quand, pour sauver Othello, elle déclare en mourant qu'elle s'est tuée elle-même.

MARIOTTE

Et l'Antony du père Dumas : « Elle me résistait, je l'ai assassinée. » En voilà un mensonge admirable !

DOMINIQUE

Vous n'en commettrez jamais de pareils, je suis tranquille.

MARIOTTE

On ne sait pas ce qui peut arriver.

1. Voir la note au bas de la page 323.

DOMINIQUE

Oh! je suis bien sûre que les héros du mensonge étaient des gens qui n'avaient pas l'habitude de mentir. Comme ils vous auraient méprisés, mes bons amis!

MAURICE

Moi aussi?

DOMINIQUE

Vous m'avez fait un peu de peine, docteur.

MAURICE

Nous ne sommes pas si loin l'un de l'autre que vous supposez.

DOMINIQUE

Malgré tous les mensonges célèbres ou nécessaires, croyez-moi, une fausse déclaration, volontairement faite, sera toujours un acte ignoble et dégradant

MAURICE

Sans doute.

DOMINIQUE

Alors?

MAURICE

Au fond, bien au fond, c'est vous qui avez raison.

Un silence.

BÉHOPÉ, à Mariotte.

Tu as l'air triste tout d'un coup. A quoi songes-tu?

MARIOTTE

Je songe à me réhabiliter aux yeux de Dominique.

DOMINIQUE

De quelle façon?

MARIOTTE

Ce soir, à neuf heures, je verrai Miette et je lui annoncerai que je la quitte.

DOMINIQUE

Comme ça?

MARIOTTE

Et j'ajouterai que ce n'est pas avec ma mère que je dîne demain, mais avec une femme que j'aime.

DOMINIQUE

Je vais être cause d'un chagrin.

MARIOTTE

La vérité avant tout.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANTOINETTE

DOMINIQUE, à Antoinette.

Alors, il faut avoir quelque chose à te dire pour te voir?

ANTOINETTE

Gronde-moi, je n'ai aucune excuse à te donner.

DOMINIQUE, l'embrassant.

Petite ingrate!

MARIOTTE

Vous avez encore maigri.

ANTOINETTE

Quel bonheur!

MARIOTTE

Vous ne me demandez pas des nouvelles de votre mari?

ANTOINETTE

Je devrais?

BÉHOPÉ

Il paraît que vous avez eu beaucoup de succès à Londres.

ANTOINETTE

Les Anglais sont très bons pour moi. (A Dominique.) Tu sais, tu es aussi connue en Angleterre qu'en France. Là-bas, tout le monde m'a parlé de ta *Sapho*. J'étais fière de te connaître.

DOMINIQUE, à Maurice qui s'écarte.

C'est cela, laissez-nous, nous avons à causer.

MAURICE

Je dîne avec vous?

DOMINIQUE

Entendu.

ANTOINETTE, à Maurice.

Je ne vous garderai pas longtemps, soyez tranquille. J'ai rendez-vous vers six heures au thé de la rue Cambon.

MARIOTTE

Un rendez-vous. Ah!

ANTOINETTE

Avec quelqu'un de plus fidèle que vous.

BRACONY, à Dominique.

Moi aussi, je voudrais bien causer avec vous. Il m'arrive un gros ennui, et...

DOMINIQUE

Votre nom n'est pas dans les journaux, je devine ; mais vous ne tenez peut-être pas la liste définitive.

BRACONY

Vous croyez?

DOMINIQUE

Je vous promets de faire le nécessaire, mon petit.

BRACONY

Si vous m'accordiez cinq minutes...

DOMINIQUE

Revenez tout à l'heure, et ne prenez pas cet air lamentable.

BÉHOPÉ

Descends avec nous chez Becker, tu prendras un verre de champagne.

MARIOTTE

Et moi deux.

MAURICE, à Mariotte.

Gare alors!

MARIOTTE, à Bracony.

Viens donc, tu verras madame Cordier.

BRACONY

J'aimerais mieux voir Roujon.

DOMINIQUE, à Maurice qui reste en arrière.

Vous ne les accompagnez pas chez Becker?

MAURICE

Ma foi non. C'est bien assez de les rencontrer chez vous.

DOMINIQUE

Décidément, vous ne pouvez pas vous y habituer.

MAURICE

Trop sceptiques pour moi.

ANTOINETTE

Ça ne les empêche pas d'aimer Dominique.

MAURICE

En attendant, pour faire de l'esprit, ils n'hésiteraient pas à lui faire de la peine.

DOMINIQUE

Ils sont imparfaits, j'en conviens, mais il y a si longtemps que je les connais! Ils savent tout de ma vie, je n'ai rien à leur raconter. Et puis, les premiers amis nous sont imposés comme les parents. Ce n'est que plus tard que notre cœur choisit librement.

MAURICE

Merci.

SCÈNE VII

DOMINIQUE, ANTOINETTE

DOMINIQUE

Mets-toi là, mon chéri, et causons.

ANTOINETTE

Tu es bien sérieuse. De quoi s'agit-il?

DOMINIQUE

De ton mari.

ANTOINETTE

De mon mari? Quelle drôle d'idée!

DOMINIQUE

Il est venu me voir hier.

ANTOINETTE

Ah!

DOMINIQUE

Et il doit revenir tout à l'heure.

ANTOINETTE

Je ne tiens pas à me rencontrer avec lui.

DOMINIQUE

Ne crains rien, j'ai donné des ordres.

ANTOINETTE

Explique-toi, j'écoute.

DOMINIQUE

Tu vas être bien étonnée.

ANTOINETTE

Dis toujours.

DOMINIQUE

Tu ne devines pas?

ANTOINETTE, comprenant.

Non? Ce n'est pas possible?

DOMINIQUE

Si.

ANTOINETTE

Il veut se réconcilier avec moi?

DOMINIQUE

Je suis chargée de te redemander ta main.

ANTOINETTE

Il est fou.

DOMINIQUE

Pour que j'aie consenti à plaider sa cause, il faut qu'il m'aït paru sincère, tu comprends.

ANTOINETTE

Il a de l'aplomb... Au fait, je ne suis pas si étonnée que ça, puisque sa maîtresse ne veut plus de lui.

DOMINIQUE

Raymond n'a jamais cessé de t'aimer.

ANTOINETTE

Je connais le refrain.

DOMINIQUE

Je te jure que je le pense.

ANTOINETTE

Quand on aime une femme, on ne vit pas pendant cinq ans avec une autre.

Un silence.

DOMINIQUE

Tu as un enfant.

ANTOINETTE

Hélène n'a que six ans. Son avenir est encore loin.

DOMINIQUE

Tu as cependant refusé de divorcer à cause d'elle...

ANTOINETTE

J'ai été stupide. Ces choses-là n'ont plus d'importance aujourd'hui.

DOMINIQUE

Un peu, tout de même.

ANTOINETTE

Est-ce que tu crois que les folies de son père ne lui feront pas autant de tort qu'un divorce ?

DOMINIQUE

En commettant ces folies, Raymond n'en a pas pesé les conséquences, car il adore cette petite, tu ne peux le nier.

ANTOINETTE

N'empêche qu'il est resté deux ans sans s'inquiéter d'elle.

DOMINIQUE

Mais, depuis trois ans, il ne perd aucune occasion de la voir.

ANTOINETTE

Ne parlons plus de ça, veux-tu ?

DOMINIQUE

Alors, sérieusement, il ne faut pas que je continue ?...

ANTOINETTE, *gravement.*

Quand Raymond est parti, j'ai eu des jours très durs. A présent, je sais vivre seule. Je n'ai pas envie de renoncer à ma liberté.

DOMINIQUE

Quel amour de l'indépendance ! Je ne te reconnais pas.

ANTOINETTE

Je serai donc toujours une petite fille pour toi?

DOMINIQUE

Il me semble pourtant que tu as grandi tout à coup.

ANTOINETTE

Tu trouves?

DOMINIQUE

Il y a quelque chose de nouveau dans ta vie, n'est-ce pas?

ANTOINETTE

Rien, je t'assure.

DOMINIQUE

Jadis, tu ne mentais pas avec moi.

ANTOINETTE

On change quelquefois plus en trois mois qu'en plusieurs années.

DOMINIQUE

Si je ne te tenais pas pour la plus raisonnable des femmes, je jurerais que tu aimes quelqu'un.

ANTOINETTE

Tiens, je ne parviendrais pas à te le cacher; autant te l'avouer tout de suite.

DOMINIQUE, vivement.

Toi aussi? Ah! ma pauvre petite, je te plains. Tu ne sais pas ce qui t'attend.

ANTOINETTE

Je n'ai pas peur.

DOMINIQUE

Tu peux te préparer à souffrir, et, cette fois, d'une souffrance que tu ne soupçonnes pas.

ANTOINETTE

Il y a des amours heureuses.

DOMINIQUE

Je ne connais pas celui que tu aimes. C'est probablement ce qu'on appelle un galant homme. Mais, si loyal, si délicat qu'il puisse être, il doit ressembler aux autres. Le plus chevaleresque est encore une canaille.

ANTOINETTE

Voilà des paroles bien exagérées.

DOMINIQUE

Tu as raison, ma sortie est ridicule. Je dis des choses amères et banales, comme les vieilles gens qui ont de l'expérience. Entre nous, j'ai vu pas mal de désastres autour de moi.

ANTOINETTE

Les chagrins des autres ne donnent pas toujours autant d'amertume.

DOMINIQUE, brusquement.

Eh! mon Dieu, j'ai peut-être eu un amant autrefois, et j'ai peut-être été trompée.

ANTOINETTE

Toi?

DOMINIQUE

Oui, moi. Il y a longtemps; sache-le, si cela peut te servir.

ANTOINETTE

Ma chère Dominique !...

DOMINIQUE

Il était né infidèle, et je fus tout de suite malheureuse. Ça n'a pas été long.

ANTOINETTE

Tu étais si belle, pourtant !

DOMINIQUE

La première fois, je me suis révoltée, j'ai crié, et j'ai pardonné. Puis, ce fut une autre trahison, puis une autre, et puis toujours. Notre vie devint un duel furieux et quotidien, où je déshonorai ce qui me restait de fier, et lui ce qui lui restait de bon.

ANTOINETTE

Ma pauvre amie !

DOMINIQUE

J'ai connu par cet homme que j'adorais toutes les humiliations, toutes les angoisses, toutes les tortures, les plus atroces et les plus variées. Jamais amant n'a déployé pareille ingéniosité pour martyriser sa maîtresse. Et je m'étonne vraiment de la somme de souffrances qu'une créature humaine peut supporter. Je m'étonne d'être vivante et de ne pas être une brute.

ANTOINETTE

Tu m'épouvantes.

DOMINIQUE

Je voulais le garder à tout prix, mais mes capitulations ne servirent à rien. J'ai eu beau faire, j'ai été lâchée, lâchée brutalement. Un jour, il n'est pas revenu.

ANTOINETTE

Le misérable!

DOMINIQUE

Comment et pourquoi s'est accomplie cette rupture, je me le demande encore. Il est parti sans une explication, sans même prononcer les paroles de haine qui permettent de répondre et d'espérer. Quand la porte se referma sur lui, je croyais qu'il allait remonter une heure après. Et, pendant des semaines, des mois, des années, je l'ai attendu, comme on attend ces marins disparus depuis longtemps, et dont la mort est incertaine.

ANTOINETTE

C'est effroyable.

DOMINIQUE, allumant une cigarette.

Voilà pourquoi j'ai de l'amertume et même un peu de rancœur.

ANTOINETTE

Mais comment se fait-il que je n'aie jamais su un mot de cette histoire?

DOMINIQUE

Tu n'étais qu'une gamine alors. Tout cela s'est passé avant ton mariage.

ANTOINETTE

Raymond aurait pu m'en parler.

DOMINIQUE

Il a ignoré ces événements.

ANTOINETTE

Raymond?

DOMINIQUE

Il avait été si lié avec mon mari que je n'ai pas osé le mettre au courant. J'avais beau être veuve et libre, ça m'a gênée.

ANTOINETTE

Comme tu as dû souffrir quand tu as compris la vérité !

DOMINIQUE

J'ai été aussi près de la folie qu'on peut l'être. Soit dit en passant, je crois qu'il m'est resté une fêlure de cette secousse-là.

ANTOINETTE

Tu es bête.

DOMINIQUE, gaiement.

Maurice Arnault le prétend quelquefois.

ANTOINETTE

Il t'aime bien, celui-là.

DOMINIQUE

Cher Maurice ! je l'ai trouvé à ce moment difficile... Il faut être juste, d'ailleurs. Tout le monde a été bon pour moi : Mariotte, Bracony... Aucune des consolations ordinaires ne m'a manqué.

ANTOINETTE

J'aurais voulu être là.

DOMINIQUE

Et puis je me suis mise à travailler, à travailler sérieusement, comme un homme, à travailler sans cesse. Le travail empêche de penser... Il n'y a pas que le bonheur d'agréable.

Elle essuie une larme.

ANTOINETTE

Tu pleures?

DOMINIQUE, gaiement.

Rassure-toi. Ce n'est pas le chagrin, c'est ma cigarette, seulement... Un peu de cendre...

ANTOINETTE

Du passé.

DOMINIQUE

Ne fais pas de mots. Dieu merci, mon cœur est tranquille. Les mauvais jours sont loin. Mon ancien amant pourrait ouvrir cette porte, je ne changerais pas de visage.

ANTOINETTE

Es-tu bien sûre?

DOMINIQUE

La meilleure preuve de ma sincérité, c'est que... nous venons de parler de Maurice Arnault, n'est-ce pas? Eh bien, il voudrait m'épouser et je ne réponds pas que...

ANTOINETTE

En effet, on m'a rapporté...

DOMINIQUE

Oh! rien n'est décidé encore... et puis, c'est si grave de se mettre dans le lit d'un monsieur quand on en a perdu l'habitude.

ANTOINETTE

Ta drôlerie l'emporte sur ta tristesse.

DOMINIQUE

Pour en revenir à toi, mon mignon, maintenant que ma confession est finie, tâche d'en profiter. Pardonne-

moi si j'ai été longue. Je ne voulais te dire que deux mots, mais quand on touche à ces questions-là...

ANTOINETTE

Je t'aime davantage à présent.

Elle l'embrasse.

DOMINIQUE

Alors, puisque tu m'aimes davantage, il faut m'écouter et te réconcilier bien vite avec ton mari.

ANTOINETTE

Je ne m'en sens pas le courage.

DOMINIQUE

Dépêche-toi, car mon histoire d'hier est ton histoire de demain.

ANTOINETTE

Qui sait? J'aurai peut-être plus de chance que toi.

DOMINIQUE

Ils sont tous les mêmes.

ANTOINETTE

Tais-toi, je suis trop heureuse. Je ne veux pas chercher ce que l'avenir me réserve.

DOMINIQUE

Tous les mêmes, entends-tu?

ANTOINETTE

Eh bien, tant pis! Advienne que pourra. Après tout, je ne rêve pas de bonheur éternel. Je suis moins ambitieuse que toi, moins romanesque. Le présent me suffit.

DOMINIQUE

Tu es bien philosophe.

ANTOINETTE

Et puis, tu arrives trop tard... je suis...

DOMINIQUE

Tu es?

ANTOINETTE

Je suis sa maîtresse.

DOMINIQUE

Dans ce cas, je n'ai plus rien à dire. Pourquoi n'as-tu pas commencé par là? je t'aurais épargné mes discours.

ANTOINETTE

Tu m'en veux? Pardon.

DOMINIQUE

Prends garde, cependant, veille bien sur ton bonheur. Car les dispositions pacifiques de ton mari peuvent se changer en haine.

ANTOINETTE

Qu'ai-je à craindre?

DOMINIQUE

Ton refus peut l'irriter.

ANTOINETTE

Eh bien?

DOMINIQUE

Eh bien! il peut te prendre ta fille.

ANTOINETTE

Hélène?

DOMINIQUE

La loi sera pour lui, s'il est prouvé que tu as un amant.

ANTOINETTE

Et ses torts?

DOMINIQUE

Et les tiens?

ANTOINETTE

Allons donc! Raymond est incapable d'une pareille infamie, je le connais. D'abord, s'il avait dû la commettre, il l'aurait déjà commise.

DOMINIQUE

Parce que?

ANTOINETTE

Parce qu'il sait plus de choses que tu ne crois.

DOMINIQUE

Sois claire.

ANTOINETTE

Il sait tout, et s'il ne t'en a pas soufflé mot, c'est uniquement par amour-propre, pour avoir le droit de se réconcilier, sans rien perdre de sa dignité.

DOMINIQUE

Et tu doutes de ses sentiments!

ANTOINETTE

Si tu veux que je te le dise, il m'a suivie plusieurs fois depuis mon retour. L'autre soir encore, vers minuit, il était posté en face de chez moi quand nous sommes rentrés.

DOMINIQUE

Tu reçois ton amant chez toi?

ANTOINETTE

Mon Dieu, je ne m'imagine pas dans un appartement choisi tout exprès pour le rencontrer. Ma foi, non.

DOMINIQUE

La prudence est quelquefois un devoir.

ANTOINETTE

Il m'a offert de le voir ailleurs, mais j'ai refusé.

DOMINIQUE

Il n'a pas insisté?

ANTOINETTE

Non.

DOMINIQUE

Et ta réputation?

ANTOINETTE

Je n'y songe guère en ce moment.

DOMINIQUE

Mais lui?

ANTOINETTE

Un peu plus, pas beaucoup.

DOMINIQUE

Vous êtes donc fous?

ANTOINETTE

Presque. Je ne fais que des choses déraisonnables depuis quelque temps. C'est ma façon d'aimer. Si tu savais... Mais je préfère me sauver.

DOMINIQUE, la retenant.

Tu as peur que je te désapprouve?

ANTOINETTE

Il faut que je sois rue Cambon à six heures.

DOMINIQUE

Rassieds-toi deux minutes. D'abord, Hélène doit venir.

ANTOINETTE

Je ne crois pas.

DOMINIQUE

Je l'ai rencontrée tantôt et j'ai recommandé à sa gouvernante de nous l'amener.

ANTOINETTE

C'est que...

DOMINIQUE, en souriant.

Voyons, il peut bien t'attendre un peu.

ANTOINETTE, gaiement.

Ma foi, il mériterait joliment que je le fasse poser.

DOMINIQUE

Il est inexact?

ANTOINETTE

D'une inexactitude révoltante, cynique. Ce qui ne l'empêche pas de regarder sa montre toutes les cinq minutes.

DOMINIQUE

J'ai connu quelqu'un qui avait cette manie.

ANTOINETTE

Mais quelle femme refuserait de pardonner lorsque...

Un silence.

DOMINIQUE

Tu peux bien me parler de toi, je ne suis plus malheureuse.

ANTOINETTE

Je voulais simplement dire qu'il trouve toujours le

moyen de me désarmer. Un jour, c'est une parole tendre ; un autre jour, une galanterie...

DOMINIQUE

Exemple ?

ANTOINETTE

Hier, nous avons dîné ensemble. Il est arrivé en retard, selon son habitude, mais il m'apportait deux volumes du XVIIIe siècle.

DOMINIQUE

Les Liaisons dangereuses, je parie.

ANTOINETTE

Non, *les Confessions*, de Jean-Jacques.

DOMINIQUE, frappée.

Ah !

ANTOINETTE

Un de ses livres préférés.

DOMINIQUE, curieuse.

Assieds-toi donc.

ANTOINETTE

Puisque tu l'exiges.

DOMINIQUE

Et probablement, vous en avez lu quelques pages dans la soirée ?

ANTOINETTE

Après avoir fait jouer la petite.

DOMINIQUE

Ta fille l'aime ?

ANTOINETTE

C'en est honteux.

DOMINIQUE

Il l'enjôle comme sa mère.

ANTOINETTE

Comme il t'enjôlerait.

DOMINIQUE

Alors il est charmant.

ANTOINETTE

Un peu nerveux, mais il communique sa vie à tout ce qui l'entoure. Quand il n'est pas là, l'appartement semble vide. Les êtres et les choses ont l'air mort. Il emporte avec lui la lumière et la chaleur.

DOMINIQUE

Heureusement qu'il revient!

ANTOINETTE

Son coup de sonnette un peu sec (Mouvement de Dominique) fait sauter de joie la maison entière, moi, Hélène, le petit chien et jusqu'à la bonne allemande. Si je te disais que ses créanciers l'adorent!...

DOMINIQUE

Il a des créanciers?

ANTOINETTE

Il est joueur.

Mouvement de Dominique.

DOMINIQUE

Comment! Tu aimes un monsieur qui a ce vice-là

ANTOINETTE

Et bien d'autres.

DOMINIQUE

Toi si sage, si régulière?

ANTOINETTE

Crois-tu que je traverse une crise, hein? Grand Dieu! s'il y a un homme dont je n'aurais jamais dû m'éprendre, c'est bien celui-là. Figure-toi... Non, une autre fois...

DOMINIQUE, *la faisant rasseoir.*

Il attendra.

ANTOINETTE

Figure-toi le contraire du bon sens, un être exaspérant. Il suffit qu'une chose soit insensée pour qu'elle lui plaise, et il suffit qu'elle lui plaise pour que je la fasse.

DOMINIQUE

Tu protestes en dedans.

ANTOINETTE

Je passe mon temps à le blâmer et à me soumettre. C'est à Londres que je l'ai rencontré... (*Mouvement de Dominique.*) mais c'est un Français.

DOMINIQUE

Tu n'as pas besoin de le dire.

ANTOINETTE

N'est-ce pas?

DOMINIQUE

Est-ce qu'il est jeune?

ANTOINETTE

Ni jeune, ni beau, mais partout où il se trouve, on ne peut regarder que lui.

DOMINIQUE

Si ton malheur était plus grand que je ne pensais?

ANTOINETTE

Que vas-tu m'apprendre?

DOMINIQUE

Il n'y a qu'un homme qui ressemble à celui-là. Mais non... Ce n'est pas possible... tu ne l'as jamais vu... C'est un autre que tu aimes, ce n'est pas lui.

ANTOINETTE

C'est...

DOMINIQUE

Faut-il que le même nom soit aussi sur tes lèvres?

ANTOINETTE

C'est lui qui t'a fait souffrir?

DOMINIQUE

Oui.

ANTOINETTE

François Prieur?

DOMINIQUE

Il ne te l'a donc pas raconté?...

ANTOINETTE

Non, je te le jure.

DOMINIQUE

Comment! il ne s'en est pas vanté?

ANTOINETTE

T'aurais-je parlé de lui, si j'avais su?

DOMINIQUE

Je comprends pourquoi tu étais si rare depuis quelque temps. Parbleu! il t'empêchait de venir.

ANTOINETTE

Tu te trompes.

DOMINIQUE

Il n'a jamais prononcé mon nom devant toi?

ANTOINETTE

Je lui ai seulement entendu dire une fois que vous vous étiez perdus de vue depuis longtemps.

DOMINIQUE

Voilà tout?

Un silence.

ANTOINETTE, *curieuse à son tour.*

Vous étiez voisins à Chaville, n'est-ce pas?

DOMINIQUE

Oui.

ANTOINETTE

Alors?...

DOMINIQUE, *contrainte.*

Je m'y étais installée avec Odile au moment de mon deuil. Je vivais là, depuis deux ans, très obscure et très seule, lorsqu'un jour...

ANTOINETTE

Lorsqu'un jour?

DOMINIQUE

Bracony m'apporta un volume sur le Tonkin, où il était question de mon mari et de sa mort si triste à la tête de ses hommes.

ANTOINETTE

Le livre de François?

DOMINIQUE

Naturellement, j'ai désiré le remercier, et c'est de cette façon que nous nous sommes connus.

ANTOINETTE

Je comprends.

DOMINIQUE

Il revenait de là-bas avec une blessure. Il boitait encore un peu, je me rappelle.

ANTOINETTE

Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas mariés?

DOMINIQUE

Que veux-tu? Les choses sont arrivées avant les raisonnements. Nous n'y avons jamais songé ni l'un ni l'autre. (Antoinette se lève brusquement.) Tu t'en vas?

ANTOINETTE

Il est six heures passées.

DOMINIQUE

Tu n'attends pas Hélène?

ANTOINETTE

Je suis trop en retard.

DOMINIQUE

Toi, tu es jalouse.

ANTOINETTE

Oh! Dominique, peux-tu dire un mot pareil?

DOMINIQUE

Sois franche.

ANTOINETTE, baissant la tête.

Ça m'a fait quelque chose, tout de même.

DOMINIQUE

Puisque c'est le passé, voyons.

ANTOINETTE, l'embrassant.

Je t'adore.

Elle sort.

DOMINIQUE, seule, avec accablement.

Elle va le retrouver.

ACTE DEUXIÈME

Même intérieur.

SCÈNE PREMIÈRE

DOMINIQUE, BRACONY

Dominique est assise, près d'une table à écrire ; elle semble absorbée, Bracony ouvre joyeusement la porte.

BRACONY

Vous savez, je ne suis plus triste?

DOMINIQUE

Ah!

BRACONY

Je ne suis plus triste.

DOMINIQUE

Mettez-vous là et racontez.

BRACONY

A quoi bon vous ennuyer de mes affaires?

DOMINIQUE

Quand elles sont arrangées.

BRACONY

Vous tenez donc beaucoup à vous occuper de moi?

DOMINIQUE

Je ne veux pas être indiscrète.

BRACONY

Mon Dieu, voici... Je viens de rencontrer un député qui sortait des Beaux-Arts, et...

DOMINIQUE

Et?

BRACONY

Je ne peux pas vous en dire davantage

DOMINIQUE

Merci.

BRACONY, fredonnant.

« Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses. »

DOMINIQUE

Ah! ne chantez pas, je vous en prie.

BRACONY, avec humeur.

Vous allez être mélancolique?

DOMINIQUE

Je suis très ennuyée.

BRACONY

La visite d'Antoinette?

DOMINIQUE

Je n'ai pas pu obtenir d'elle ce que je désirais.

BRACONY, prêt à sortir

Bah!

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIOTTE, BEHOPÉ

MARIOTTE

Antoinette est partie?

DOMINIQUE

Il y a cinq minutes.

MARIOTTE

Qu'est-ce que vous lui vouliez donc, à madame Bellangé?

DOMINIQUE

La réconcilier avec son mari.

BÉHOPÉ

Rien que ça?

DOMINIQUE

C'est Raymond lui-même qui m'avait chargée de la voir.

MARIOTTE

Vous ne m'étonnez pas. Il parle beaucoup d'elle depuis quelque temps.

BRACONY

Elle ne veut pas de raccommodement.

MARIOTTE

Dame, à sa place, ce remariage ne me tenterait guère. Bellangé n'est pas jeune.

BÉHOPÉ

Avec sa barbe blanche à la Meissonnier, il a l'air d'un fleuve.

BRACONY

Dont le lit vous glacerait.

MARIOTTE

Brrr...

BÉHOPÉ

Et puis, elle a peut-être un roman dans sa vie, cette petite femme, quelque histoire en train.

DOMINIQUE

Toinon ? Vous plaisantez.

MARIOTTE, vivement.

Béhopé a raison. Elle a une histoire en train. Et même avec un monsieur que vous connaissez.

DOMINIQUE

Qui ça ?

MARIOTTE

Un diplomate.

BRACONY, à part.

Diable !

DOMINIQUE

Vraiment ?

MARIOTTE

Qu'on voit plus souvent à Paris...

Il s'arrête.

DOMINIQUE, achevant.

Qu'à Londres.

MARIOTTE

Vous y êtes.

BRACONY, à Mariotte.

Gaffeur !

BÉHOPÉ

Le champagne !

DOMINIQUE, à Bracony.

Laissez-le donc parler. Voyons. Ça ne peut plus m'émouvoir aujourd'hui.

MARIOTTE

Ce serait malheureux.

DOMINIQUE

Je comprends tout ce que la délicatesse vous empêche de me révéler, mon cher Mariotte. Seulement, vous faites fausse route, je vous en avertis.

MARIOTTE

Alors, je voudrais bien savoir quel plaisir ils peuvent trouver à se promener toujours ensemble. Le mois dernier, je les ai rencontrés deux fois dans le parc de Saint-Cloud, et l'autre jour, Miette s'est cognée contre eux à la Porte Jaune.

BRACONY

Le champagne opère.

MARIOTTE

Et quand celui-là se promène trois fois avec une femme, ce n'est pas pour des prunes.

BÉHOPÉ

C'est pour des pommes.

DOMINIQUE

Quelle bêtise ! Si j'étais la maîtresse de tous les

hommes avec qui on me rencontre, j'aurais une triste réputation, et je serais rudement fatiguée.

MARIOTTE

J'ignore s'ils étaient fatigués. Toujours est-il qu'ils avaient un air chose.

BÉHOPÉ

Anacréon prétend qu'il y a un je ne sais quoi, un petit signe auquel on reconnaît les amoureux.

DOMINIQUE

Vous avez lu Anacréon, vous?

BÉHOPÉ

J'ai trouvé ça dans Sainte-Beuve.

DOMINIQUE, à Mariotte.

Vous avez vu le petit signe?

MARIOTTE

Non. Mais j'ai vu le je ne sais quoi.

DOMINIQUE

Vous aviez la berlue, mon cher. Ensuite l'homme dont vous parlez passe pour être depuis longtemps l'amant de madame ..

MRRIOTTE

Une Américaine?

DOMINIQUE

Très connue.

MARIOTTE

Vous retardez, ma chère Dominique. Il y a beau jour que cette aventure est finie.

DOMINIQUE

Vous vous trompez.

MARIOTTE

Voilà au moins deux ans.

DOMINIQUE

Elle dure encore.

MARIOTTE

Saperlotte, j'ai de bonnes raisons pour savoir le contraire, puisque...

DOMINIQUE

Puisque?

BRACONY

Accouche.

MARIOTTE

Mais...

BÉHOPÉ

Faut-il les fers?

MARIOTTE

Elle va encore me traiter d'indiscret.

DOMINIQUE

Vous lui avez succédé?

MARIOTTE

Eh bien! oui, là.

BRACONY

Entre Miette et madame Cordier?

MARIOTTE

Avant.

DOMINIQUE

Miette, madame Cordier, l'Américaine, quelle salade

BÉHOPÉ

Poivrée.

MARIOTTE

Pas tant que ça, mes amis. Ce qu'on est volé!...

DOMINIQUE

Est-ce que par hasard votre Américaine était aussi fragile que Miette?

MARIOTTE

Elle n'avait pas ce défaut.

DOMINIQUE

Elle en avait un autre?

MARIOTTE

Elle manquait de tact.

DOMINIQUE

Vous avez fait cette remarque, vous?

MARIOTTE

Elle me parlait tout le temps de mon prédécesseur; et cela en termes désobligeants pour mon amour-propre.

DOMINIQUE

Je réclame des détails.

MARIOTTE

Ce n'est pas ce que vous croyez.

BÉHOPÉ

Précise.

MARIOTTE

Vous ne me gronderez pas après?

BRACONY

Marche donc, puisque tu as commencé.

MARIOTTE

Eh bien! quand ils étaient ensemble, comme cette femme est mariée et qu'on ne peut pas l'aimer à domicile, il avait arrangé pour elle une petite maison à Saint-James, à la porte du Bois.

DOMINIQUE

La nature attendrit.

MARIOTTE

Quelque chose de rare et de stimulant, paraît-il, une extravagance de libertin, faite pour donner du vice à la plus innocente.

BRACONY

Il n'est donc pas ruiné?

MARIOTTE

Lorsque arriva mon tour, mêmes difficultés, mêmes précautions. Seulement cette fois, ce ne fut qu'un modeste rez-de-chaussée, rue Lincoln.

BRACONY

Près de la place des États-Unis.

DOMINIQUE

Afin qu'elle ne fût pas trop dépaysée.

MARIOTTE

Un rez-de-chaussée agréable pourtant. J'avais rassemblé là tout ce que l'amour et l'expérience peuvent conseiller; mais, malgré mon génie, ce n'était pas ça.

DOMINIQUE

Elle regrettait l'ancien cadre.

MARIOTTE

Et à chaque rendez-vous, elle me servait la petite

maison de Saint-James : « Ah ! là-bas, on était plus confortable. En voilà un qui comprend les femmes! J'aime bien mieux le Louis XV que le Louis XVI... »

BRACONY

Et cætera, et cætera.

DOMINIQUE

Elle croyait qu'avec tous les Français, ce serait pareil.

MARIOTTE

C'était toujours la même chanson.

DOMINIQUE

A n'importe quel moment.

BRACONY

Jusque sur l'oreiller!

MARIOTTE

N'est-ce pas? il y a des minutes où on préférerait ne pas causer du mobilier.

DOMINIQUE

Vous avez du tact à revendre, mon cher, et vous auriez pu donner des leçons à votre ancienne amie, mais jusqu'ici votre histoire ne prouve pas qu'Antoinette Bellangé soit la maîtresse de François Prieur. Pourquoi ne pas dire son nom tout haut?

MARIOTTE

Je garde mon opinion.

BRACONY

Eh bien! si tu dis vrai, elle sera vite lâchée, celle-là.

DOMINIQUE

Son affaire est claire.

BÉHOPÉ, renchérissant.

Ce ne sont pas les scrupules qui arrêteront François, je vous le garantis.

DOMINIQUE, avec amertume.

Alors il continue son éternel rôle d'amant. Il n'a pas encore fini, à quarante ans!

BÉHOPÉ

Sonnés.

DOMINIQUE

Toujours le même! Il ne perd aucune occasion d'être ému, et il ne parvient jamais à l'être complètement, Quel cœur infatigable!

BRACONY

Puisqu'il habite Londres, pourquoi fait-il l'amour à Paris?

MARIOTTE

Et on appelle ça un diplomate!

BÉHOPÉ

Diplomate aujourd'hui, comme il était homme de lettres autrefois.

BRACONY

Pas sérieux.

BÉHOPÉ

Amateur en tout.

DOMINIQUE

Très habile pourtant dès qu'il s'agit de commettre une vilaine action.

MARIOTTE

Parions qu'il a conservé la maison de Saint-James.

DOMINIQUE

Elle sert sans doute à ses différents bonheurs, quand il est ici.

BÉHOPÉ

Le même lit pour toutes!

DOMINIQUE

Ça, c'est l'indélicatesse classique; l'ignominie courante que nous subissons, sans nous en douter.

BRACONY

Il faudra demander à Toinon si elle la connaît, la dangereuse petite meison.

BÉHOPÉ

Je ne pense pas. Il doit l'aimer dans un autre quartier.

DOMINIQUE

Pourquoi donc?

BÉHOPÉ

Par prudence. Raymond Bellangé ne demeure pas loin du Bois.

DOMINIQUE

Vous verrez qu'un jour, il se fera casser la tête par un mari.

BRACONY

Espérons-le.

DOMINIQUE

Et c'est à ces hommes de joie qu'on se donne, c'est pour ceux-là qu'on pleure. Ce sont les seuls qui nous plaisent. Quelle humiliation!

MARIOTTE

Dites donc, en voilà un à qui le mensonge ne fait pas peur, hein ?

BÉHOPÉ

Il ment comme il respire.

BRACONY

Et on ne peut pas rester cinq minutes sans respirer, c'est établi.

MARIOTTE

Un vrai mufle, quoi !

DOMINIQUE, à Mariotte, avec colère

Tout mufle qu'il est, il a encore une supériorité sur vous, mon cher ami.

MARIOTTE

Laquelle, je vous prie ?

DOMINIQUE

Celle de ne pas s'occuper de sa figure. S'il était là, il ne rôderait pas autour de cette glace, comme vous le faites depuis un quart d'heure.

MARIOTTE

Il est sûr de lui, probablement.

DOMINIQUE

Dans tous les cas, il n'a jamais semblé s'apercevoir qu'il était mieux que les autres hommes.

MARIOTTE

Vous croyez ?

DOMINIQUE

Calculée ou non, cette insouciance de sa personne

l'a préservé de votre élégance lamentable, car, permettez-moi de vous le dire, vous pratiquez le dandysme jusqu'au ridicule, et, par-dessus le marché, en matière de femmes, vous n'êtes pas plus délicat que lui.

MARIOTTE

En attendant, je n'ai pas fait verser autant de larmes.

DOMINIQUE

Parce qu'on ne vous aimait pas, parbleu !

BRACONY

Tu es collé.

BÉHOPÉ

Chic !

DOMINIQUE

On ne cause la mort de personne quand on ressemble à Louis-Philippe comme vous, ou qu'on a une tête de créancier comme Bracony.

MARIOTTE

Attrape.

BRACONY

Vous vous retournez contre nous à présent ?

BÉHOPÉ

Pourquoi cette volte-face ?

MARIOTTE

François ressuscite.

DOMINIQUE

Laissons les morts tranquilles, s'il vous plaît. Vous tapez trop sur lui, voilà tout.

BRACONY

C'est vous qui avez commencé.

DOMINIQUE

Il ne fallait pas continuer.

BÉHOPÉ

Elle est raide, celle-là.

DOMINIQUE, s'exaltant peu à peu

En vérité, vous êtes plus royalistes que le roi. Je me demande un peu ce qu'il vous a fait, M. Prieur. Qu'avez-vous à lui reprocher?

BRACONY

La question n'est pas là.

DOMINIQUE

Si, la question est là! D'ailleurs, quels que soient ses torts, il n'y a que moi dans cette maison, il n'y a que moi seule ici qui ait le droit d'en dire du mal.

BÉHOPÉ

Admettons.

DOMINIQUE

Et puis, et puis, tout ce que vous recherchez, tout ce que vous inventez ne l'atteint pas.

MARIOTTE

Quelle puissance d'oubli!

DOMINIQUE

Ses méfaits ne sont que des fautes d'amour, et l'honneur d'un homme n'a jamais été entamé, que je sache, pour des maîtresses quittées ou trahies.

BRACONY

La logique des femmes.

DOMINIQUE

Je vous étonne, mais est-il moins généreux, moins intelligent, parce que j'ai été sa victime ? Pourquoi ne lui appliquez-vous pas les théories que vous prôniez tantôt, vous tous qui avez éprouvé son amitié, qui avez utilisé sa nature désintéressée et fière ?

BRACONY

Il a des vertus, maintenant.

DOMINIQUE, à Bracony.

Il vaut encore plus par les platitudes qu'il n'a pas commises que par les qualités qu'il a. Ce n'est pas lui qui traînerait dans les ministères pour faire acheter ses croûtes ou obtenir un bout de ruban.

BRACONY

Il aime mieux traîner dans les cercles.

DOMINIQUE

Il joue, il perd et il emprunte, n'est-ce pas ?

BRACONY

Quelquefois.

DOMINIQUE

Le grand crime !

BRACONY

Mon Dieu...

DOMINIQUE

Il y a toujours au fond de leurs sévérités quelque chose qui venge leurs imperfections. Vous tombez sur les gaspilleurs, parce que vous êtes avare, et ce pan-

tin-là tombe sur les débauchés parce qu'il manque de tempérament.

BÉHOPÉ

Vous allez m'entreprendre aussi?

DOMINIQUE, à Béhopé.

L'amour, voilà ce qui ne vous tourmente guère, hein? L'idée d'une nuit de plaisir vous donne le frisson. Découcher! rien que ce mot-là vous enrhume.

BÉHOPÉ

Chacun son goût.

DOMINIQUE

Vous vous contentez d'être l'ami de celui qui a une histoire. On vous raconte, ça vous suffit, comme vous dites.

BRACONY

Ramasse, à ton tour.

DOMINIQUE

Oh! vous n'avez pas causé de déceptions aux femmes, vous, c'est certain. En revanche, vous ne leur avez pas procuré la moindre joie et vous disparaîtrez de la vie, pareil à un figurant, sans avoir ressenti ni fait ressentir une émotion quelconque. Pauvre homme!

MARIOTTE

Prenez garde, vous dépassez la mesure.

BÉHOPÉ

Elle est encore plus humiliante pour moi que pour vous.

DOMINIQUE

Parce que vous avez été plus lié que les autres avec Prieur, et que pendant des années vous avez été son clair de lune.

BRACONY, à Mariotte.

Le fait est...

DOMINIQUE

Que diable, lorsque trouve quelqu'un si bon à imiter, on est mal venu à le juger de si haut.

BÉHOPÉ

Toujours le même reproche.

DOMINIQUE

Car si, par sécheresse, vous n'avez pas singé ses habitudes amoureuses, vous avez du moins pillé soigneusement ses manières, ses gestes, sa façon de parler, la plupart de ses goûts, et jusqu'à ses travers.

MARIOTTE

Pauvre Instar!

DOMINIQUE

Il faut croire que certains de ses défauts sont aussi précieux que des qualités, puisque, aujourd'hui encore, vous vous les appropriez dès que vous cherchez à plaire.

BRACONY

Pas bête.

DOMINIQUE

Que de fois vous l'avez doublé, bon Dieu! Là, vrai, l'Instar, vous n'avez pas volé votre nom. François Prieur a été inspiré du Ciel le jour où il vous a baptisé.

BÉHOPÉ

Méchante.

DOMINIQUE

Du reste, il n'est pas le seul qui ait eu l'honneur d'être plagié par vous. Vous carottez tout le monde.

BÉHOPÉ

Continuez, si vous voulez, je ne vous écoute plus.

DOMINIQUE

Vous avez la maladie de l'imitation comme quelques-uns ont celle de l'originalité. Malheureusement pour vous, l'imitation ne donne pas la jouissance des choses, et encore moins le talent.

BEHOPE

Merci.

DOMINIQUE

Vous avez beau revêtir l'âme ou le costume de chacun, vous ne vous amusez pas davantage. Vous crevez d'ennui dans la peau des autres, et quant à vos livres, n'en parlons pas!...

BÉHOPÉ

Ça n'a pas de rapport.

DOMINIQUE

On les coupe quelquefois, mais on ne les lit jamais.

BÉHOPÉ

Décidément, vous allez trop loin. Je vous demande de cesser.

DOMINIQUE

Si vous n'êtes pas content, la porte est ouverte.

MARIOTTE

Épargnez-le, voyons

BRACONY

Elle a perdu la tête.

DOMINIQUE

Et ça traite les camarades d'amateurs!... Amateur!

ce joli mot dont on a fait une injure. Mais, nom d'un chien, mon petit, il y a parfois des amateurs qui sont de vrais artistes, et je connais beaucoup de gens de métier qui ne le seront jamais. C'est trop fort! (Désignant les épreuves.) La seule page un peu amusante de son bouquin a été cueillie dans le volume de François.

BÉHOPÉ

Je vous demande pardon...

DOMINIQUE

J'ai bonne mémoire:

BRACONY

Je me disais aussi!...

DOMINIQUE

D'abord, tous, vous le détestez depuis longtemps. Oui, tous. Cette haine commune est votre trait d'union. Vous l'avez toujours exécré à cause de sa chance auprès des femmes.

BRACONY

Je m'en fiche un peu de ses bonnes fortunes.

DOMINIQUE

Avec ça!... Ce sont des choses que les hommes ne se pardonnent pas entre eux. Vous avez l'air de vous indigner au nom de la délicatesse, mais, au fond, vous contentez votre jalousie.

MARIOTTE

Tenez, vous ne savez plus ce que vous dites.

DOMINIQUE

Oui, toutes les remarques envieuses, vous les avez faites sur son compte; vous les avez enregistrées, épin-

glées avec joie. Vous êtes jaloux de lui, jaloux dans les entrailles.

BÉHOPÉ

Insultez-nous. Ça n'a pas d'importance.

DOMINIQUE

Quelle aubaine pour vous que sa conduite envers moi! Ah! je peux le dire, notre rupture a été une réjouissance publique. M'avez-vous assez monté la tête! l'avez-vous assez chargé, le malheureux! Et quand je pense que je ne vous ai pas imposé silence, et que j'ai même été votre complice!

BRACONY, éclatant.

Vous êtes trop ingrate, à la fin! Il faut que vous soyez folle pour nous maltraiter de cette façon.

BÉHOPÉ

C'est la première fois que vous êtes injuste avec nous

MARIOTTE

Vous devez méditer quelque sottise.

DOMINIQUE

Ça me regarde.

BRACONY

Et nous aussi.

MARIOTTE

Ma parole d'honneur, depuis cinq minutes, il semble que François Prieur soit redevenu le maître de cette maison.

DOMINIQUE

Imbécile!

BÉHOPÉ

Comment osez-vous nous comparer à un pareil homme?

BRACONY

Admettons que je sois intéressé. Eh bien, après? Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire là-dedans? Est-ce une raison pour être si méprisable?

MARIOTTE

On peut aimer les grosses femmes et être un honnête homme.

DOMINIQUE

Vous ne comprenez rien.

BÉHOPÉ

Je ne suis pas coureur, soit. Néanmoins, cela ne veut pas dire que j'aie tous les vices.

MARIOTTE

Et moi, j'ai beau l'être, je ne les ai pas tous non plus. J'ai commis un certain nombre de rosseries, je le confesse; les occasions m'ont peut-être manqué pour en commettre davantage, j'en conviens; mais, sapristi, il me reste encore un atome de délicatesse.

DOMINIQUE

Surtout quand vous contez vos escapades.

MARIOTTE

D'anciennes escapades.

DOMINIQUE

Un secret n'a qu'un temps, n'est-ce pas

MARIOTTE

Je connais des secrets vieux de dix ans, et je les ai gardés.

DOMINIQUE

Sauteur!

MARIOTTE

Ce sont des histoires plus piquantes que les miennes, et vous mériteriez bien que je vous les dise.

DOMINIQUE, frémissante.

De quelles histoires s'agit-il encore? Parlez.

BRACONY

Mariotte!

MARIOTTE

Non, je suis moins méchant que vous, et pourtant notre devoir serait peut-être de vous éclairer.

DOMINIQUE

Assez de réticences, je vous somme de vous expliquer.

BRACONY

Mais il ne sait rien du tout, ma chère amie.

BÉHOPÉ

Il est à moitié gris.

BRACONY

Il ne pourrait qu'inventer.

MARIOTTE

Puisqu'il en est ainsi!...

BRACONY

Tais-toi donc, animal, tu as assez bavardé.

MARIOTTE

Soit.

DOMINIQUE

Vous avez raison. Il ne pourrait qu'inventer. S'il savait quelque chose, ce n'est pas la charité qui lui fermerait la bouche. Quand le vin lui a délié la langue,

il dirait du mal de sa mère, plutôt que de ne pas parler.

MARIOTTE

Ne me défiez pas, je vous le conseille.

DOMINIQUE

Comment pourriez-vous garder le secret des autres, vous qui criez sur les toits le nom de vos maîtresses? Ah! je plains la pauvre femme qui vous demanderait un peu de mystère. Dieu fasse qu'on ne vous rencontre pas ensemble, vous lui arracheriez sa voilette du visage afin qu'on la reconnût?

MARIOTTE, à bout.

Pourtant si on venait chez moi, on ne trouverait pas ses lettres d'amour étalées sur ma table, toutes grandes ouvertes.

BÉHOPÉ

Et tu ne les donnerais pas à lire à tes amis?

MARIOTTE

Ou à mon domestique.

DOMINIQUE

Comme Prieur? C'est à lui que vous pensez.

MARIOTTE, à Bracony.

Hein? tu te souviens, le jour où nous étions ensemble dans son cabinet de toilette?

BRACONY

Je n'étais pas là. Tu te trompes.

MARIOTTE, à Bohépé.

Allons donc! Il prenait son bain, et on lui faisait les ongles, quand on lui apporta une lettre. Tranquille-

ment, il donna l'ordre à son valet de chambre de l'ouvrir, et celui-ci la lut à haute voix, en domestique dressé à ces choses-là.

DOMINIQUE

Vous mentez.

MARIOTTE

J'étais présent.

DOMINIQUE

Et c'était une lettre de femme?

MARIOTTE

Sur l'honneur. (A Béhopé.) Une bien plus forte encore, et du même genre.

BRACONY

Te tairas-tu?

DOMINIQUE

Je veux qu'il parle.

MARIOTTE, à Béhopé et à Bracony.

Un soir, chez Durand, nous étions en train de souper avec des camarades.

DOMINIQUE

Et des filles.

MARIOTTE

Au moment du café, le chasseur entra et lui remit un billet écrit au crayon. Une femme l'attendait en bas, dans un fiacre. Comme la lettre du cabinet de toilette, le pauvre chiffon de papier fut lu devant tout le monde, mais cette fois par lui-même, avec force commentaires. Il en fabriqua un petit bateau qu'il donna à sa voisine, et fit dire qu'il n'y avait pas de réponse.

DOMINIQUE

Quelle infamie!

BRACONY

Et quand, par hasard, il répondait, ce n'était pas plus chic. Quand j'étais avec lui en Hollande, il ne sortait pas de ses lettres sentimentales et...

DOMINIQUE

C'est-à-dire?

BRACONY

Il était à court de clichés, et à chaque instant, il me mendiait des épithètes amoureuses.

MARIOTTE

Quelque chose de soigné.

DOMINIQUE

Le sacrilège!

BÉHOPÉ

Et maintenant, si vous désirez savoir!...

DOMINIQUE,

Assez, taisez-vous, je ne veux pas en savoir davantage. De quel droit me dites-vous tout cela? C'est indigne!

Elle fond en larmes.

BÉHOPÉ, honteux.

Ces potins n'ont pas rapport à vous.

DOMINIQU

Allons donc!

MARIOTTE

Il s'agit d'une autre femme.

DOMINIQUE

Vous mentez.

BRACONY

Il ne vous connaissait pas encore.

DOMINIQUE

Peu importe! Je suis la dernière à qui vous deviez apprendre ces choses. Voilà une cruauté que lui n'aurait pas commise. Une cruauté inutile.

MARIOTTE

C'est votre faute aussi, il ne fallait pas nous provoquer.

DOMINIQUE, avec désespoir.

Ah! il lisait mes lettres devant vous? Ah! il me tournait en ridicule? Eh bien! il a bien fait, si je l'embêtais.

BÉHOPÉ

Calmez-vous, Dominique.

DOMINIQUE

Et puis, quand il aurait été lâche et perfide avec moi, rien ne prouve qu'il l'eût été avec d'autres. D'autres ont pu réussir là où j'ai échoué. Tant pis pour moi. Si j'avais eu plus d'adresse ou de charme, ce ne serait pas arrivé.

Elle pleure.

BRACONY, à Béhopé et à Mariotte.

Elle l'adore.

SCÈNE III

LES MÊMES, ODILE.

ODILE

Regarde, regarde, Dominique.

Elle lui remet une carte de visite.

DOMINIQUE, aux autres.

Tenez, voici sa carte. Il est là. Vous allez pouvoir lui dire votre façon de penser.

BRACONY

Lui, chez vous?

BÉHOPÉ

Prieur?

DOMINIQUE

Que vient-il faire dans ma vie, celui-là?

BRACONY, affectueusement.

Prenez garde, Dominique.

MARIOTTE

Réfléchissez.

DOMINIQUE

Je n'ai pas peur.

ODILE

Qu'est-ce qu'il faut que je lui dise?

Un silence

BÉHOPÉ

Dominique, je vous en conjure...

MARIOTTE

Au nom de votre repos, ne le recevez pas.

DOMINIQUE, à Odile.

Fais-le entrer.

BRACONY

C'est dommage.

DOMINIQUE, prenant une glace.

Cachons-les ces cheveux blancs, puisqu'ils indiquent si mal l'âge de mon cœur.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS

Madame... (A Mariotte.) Tiens, Mariotte. (A Bracony.) Tu vas bien, Bracony?

BRACONY

Comme un vieux parasite.

BÉHOPÉ

Bonjour, François.

FRANÇOIS, du bout des lèvres.

Bonjour.

BÉHOPÉ, dévisageant François.

Eh! eh!

FRANÇOIS

Tu me trouves fané, hein?

BÉHOPÉ

Tu as laissé tomber quelques cheveux par terre.

FRANÇOIS

Tu ne les as pas ramassés.

DOMINIQUE

Vous avez quelque chose à me dire?

FRANÇOIS

Si vous y consentez.

MARIOTTE, à Dominique.

Nous vous laissons.

BÉHOPÉ, prêt à sortir.

Alors, aux Folies-Bergère, à dix heures?

BRACONY, à Mariotte.

Nous allons tous être fichus à la porte.

Ils sortent.

SCÈNE V

FRANÇOIS, DOMINIQUE

FRANÇOIS

Mon Dieu, madame, j'aurais peut-être dû vous envoyer un ami à ma place, ou vous écrire ce que je voulais vous demander.

DOMINIQUE

Le crime n'est pas grand.

FRANÇOIS

Pardonnez-moi cette incorrection, mais je me trouvais à deux pas de chez vous et j'étais tellement ému des choses qu'on venait de me rapporter que, ma foi, je suis monté avant de réfléchir.

DOMINIQUE

Nous allons voir si vous avez eu raison. Le premier mouvement est quelquefois le meilleur.

FRANÇOIS

Merci.

DOMINIQUE

Asseyez-vous, je vous écoute.

FRANÇOIS

Voilà... c'est que... au moment de commencer, j'hésite. A présent que je suis en face de vous, je sens tout ce que ma démarche a d'insolite et de choquant.

DOMINIQUE

Le plus difficile est fait, pourtant.

FRANÇOIS

Au surplus, puisqu'on parle de votre mariage, je pense que cette démarche vous semblera moins déplacée qu'à toute autre époque.

DOMINIQUE

Dites toujours.

FRANÇOIS

Je réclame votre indulgence... C'est de madame Bellangé qu'il agit.

DOMINIQUE

Vous voilà très à l'aise. Expliquez-vous.

FRANÇOIS

Je viens de la rencontrer. Elle sortait d'ici et elle m'a répété votre conversation.

DOMINIQUE

Ah!

FRANÇOIS

La confidence que vous lui avez faite, les conseils que vous lui avez donnés, et particulièrement votre opinion sur mon compte l'ont beaucoup troublée. Elle aurait avec vous un nouvel entretien de ce genre qu'elle serait femme à prendre une détermination dont je... qui... Bref, je viens vous demander de ne pas la réconcilier avec son mari.

DOMINIQUE, froissée.

Vous m'avez donc bien oubliée depuis huit ans pour me croire capable d'une action mesquine.

FRANÇOIS

Vous vous méprenez.

DOMINIQUE

Vraiment, si j'étais moins modeste, je pourrais me figurer que c'est la curiosité, et non l'inquiétude, qui vous a fait sonner chez moi.

FRANÇOIS

Je ne mets pas votre délicatesse en doute.

DOMINIQUE

Moi, je trouve que vous l'y mettez, et je désire préciser les faits. Quand j'ai donné à madame Bellangé des conseils que n'importe quelle femme lui aurait donnés à ma place; quand, pour la préserver de certains mécomptes possibles, je lui ai raconté certaines déceptions de ma vie, j'ignorais que je plaidais contre vous, je ne savais même pas que vous la connussiez.

FRANÇOIS

Je vous crois.

DOMINIQUE

Dès l'instant où votre nom a été prononcé, je me suis abstenue de parler de réconciliation.

FRANÇOIS

Vous n'avez pas besoin de vous défendre.

DOMINIQUE

Ce détail a son importance, vous en conviendrez, et madame Bellangé, qui vous a rapporté tant de

choses, aurait bien dû vous rapporter de quelle façon je les avais dites...

FRANÇOIS

Nous étions troublés tous les deux. Elle se sera mal expliquée, ou je l'aurai mal comprise.

DOMINIQUE, vivement.

C'est fâcheux. Mais vous pouvez vous rassurer l'un et l'autre, je n'ai pas l'intention de vous séparer.

FRANÇOIS, prêt à sortir.

Je vous demande pardon.

DOMINIQUE, avec émotion.

Si je revois madame Bellangé, quelle que soit l'inquiétude de ma conscience, je vous promets de réparer le tort que je vous ai causé involontairement...

FRANÇOIS

J'en suis bien sûr.

DOMINIQUE

J'espère que vous ne me ferez pas trop mentir et que je n'aurai pas contribué au malheur d'une amie.

FRANÇOIS, avec gêne.

Vous êtes la seule à laquelle je ne peux pas expliquer mes sentiments pour une autre; cependant vous devez bien le deviner, s'il ne s'agissait que d'une simple fantaisie, je n'aurais jamais eu l'audace de monter chez vous, après tant d'années d'ingratitude.

DOMINIQUE

Dans ce cas.

FRANÇOIS, avec tristesse, s'animant peu à peu.

Mon Dieu, je ne veux pas dire que les choses dure-

ront toujours. Personne n'est sûr de soi. Quel est l'homme qui ne change pas?

DOMINIQUE

Vous, du moins.

FRANÇOIS

La nature humaine est si faible, si médiocre.

DOMINIQUE

C'est le mot...

FRANÇOIS

Chaque heure nouvelle est pleine d'embûches et de surprises... On adore une maîtresse, de bonne foi on lui donne sa vie et on lui demande la sienne en échange... et puis, il ne faut qu'un hasard, une émotion inattendue, une démarche quelconque; et la femme choisie entre toutes devient subitement un embarras pour le cœur et la conscience...

DOMINIQUE

Taisez-vous.

FRANÇOIS

On s'aperçoit avec épouvante qu'elle n'est déjà plus qu'une étrangère importune, et même on se découvre une incroyable dureté, en songeant à son prochain désespoir.

DOMINIQUE

Elle aussi!

FRANÇOIS

Je dépasse ma pensée. Tenez, renvoyez-moi, madame, car je me sens troublé par toutes sortes de regrets, et, malgré moi, j'oublie en vous voyant pour qui je suis venu...

DOMINIQUE

Vous êtes fou.

FRANÇOIS

Je ne devrais pas le dire, mais je suis très ému, plus ému que je n'aurais supposé. Depuis que je suis là je vous regarde avec tristesse, avec étonnement, je vous regarde comme un beau livre que j'aurais lu trop jeune pour en comprendre la valeur.

DOMINIQUE

La vie !...

Un silence.

FRANÇOIS

Ah ! Dominique ! comment ai-je pu vous méconnaître, vous ?

DOMINIQUE

Je n'ai pas eu de chance.

FRANÇOIS

Quelle injustice !

DOMINIQUE

Vous trouvez ?

FRANÇOIS

Vous m'en avez beaucoup voulu, n'est-ce pas ?

DOMINIQUE

J'ai beaucoup souffert.

FRANÇOIS

Ah !

DOMINIQUE

Faisons une croix là-dessus et n'en parlons plus.

FRANÇOIS

Si.

DOMINIQUE

Je préfère.

Un silence.

FRANÇOIS, tourmentant une chaise, demandant la permission de se rasseoir.

Je peux?

DOMINIQUE, consentant.

Mais, moi aussi, je suis contente de vous voir.

FRANÇOIS

Vraiment?

DOMINIQUE

Revenons à madame Bellangé.

FRANÇOIS

Eh bien! en y réfléchissant, il me semble... (Se levant.) C'est ici que vous vivez tous les jours? (Feuilletant des livres.) Sully-Prudhomme, Fromentin, Michelet, Renan, des âmes pures...

DOMINIQUE

Je n'ai pas changé.

FRANÇOIS, désignant le buste de Maurice.

C'est lui?

DOMINIQUE

Allons, ne commencez pas à manquer de tact.

FRANÇOIS

Pardon, je suis comme un enfant qui ne se rend pas compte de son émotion, et qui rit lorsqu'il devrait pleurer...

DOMINIQUE

Soyez léger, j'aime encore mieux ça.

FRANÇOIS

Aucun objet, pas un souvenir de moi dans cette chambre.

DOMINIQUE

En cherchant bien.

FRANÇOIS

Vous aviez de vieilles épées dans le temps.

DOMINIQUE

Elles sont restées à Chaville.

FRANÇOIS

Vous y êtes retournée quelquefois

DOMINIQUE

Rarement.

FRANÇOIS

Vous avez beau faire, votre maison est toujours voisine de la mienne.

DOMINIQUE

Comment la vôtre n'a-t-elle pas changé de place? Je me le demande.

FRANÇOIS

Les choses sont moins capricieuses que nous... Je la regardais ce matin.

DOMINIQUE

Vous êtes donc là-bas en ce moment?

FRANÇOIS

Depuis quelques jours... La haie est plus haute entre nos deux jardins... C'est sérieux, votre mariage?

DOMINIQUE

Presque.

FRANÇOIS, considérant une ébauche.

Bien trouvé, ce mouvement. Vous êtes une véritable artiste, on a raison de le dire.

DOMINIQUE

Si je n'avais pas eu de chagrins, je n'aurais probablement pas travaillé.

FRANÇOIS

Au fond de tout talent de femme, il y a un bonheur manqué.

DOMINIQUE

Je le crois.

FRANÇOIS

Ça vous amuse beaucoup d'être connue?

DOMINIQUE

Il faut bien se contenter de ce qu'on a.

FRANÇOIS

Alors, ce n'est pas la gloire que vous auriez choisie?

DOMINIQUE

Vous êtes bête.

FRANÇOIS

Vous rappelez-vous quand je vous ai menée chez Frémiet?

DOMINIQUE

Lui ai-je déplu, hein?

FRANÇOIS

Il a refusé de vous donner des conseils.

DOMINIQUE

J'avais pourtant une fameuse envie d'être son élève.

FRANÇOIS

Et quelle pluie en sortant de son atelier! Il tonnait. Nous ne pouvions pas trouver de voiture, et vous aviez une peur des éclairs...

DOMINIQUE

Je suis toujours aussi lâche.

FRANÇOIS

Et une fois dans ce fiacre, vous vous abritiez dans mes br...

DOMINIQUE, gaiement.

Hé! là-bas! vous oubliez Toinette.

FRANÇOIS

Il y a huit ou neuf ans de cela! comme le temps file!..

DOMINIQUE

J'ai caché mes cheveux blancs quand vous êtes entré.

FRANÇOIS

Eh bien! vous ne me croirez pas, vous étiez moins jolie autrefois.

DOMINIQUE

Vous êtes bon.

FRANÇOIS

Parole. Vous venez d'enlaidir subitement toutes les femmes que je connais.

Un silence.

DOMINIQUE

Voyons, maintenant que tout cela est fini, dites-moi un peu, pourquoi avez-vous disparu de cette façon?

FRANÇOIS

Ne m'interrogez pas.

DOMINIQUE

Je voudrais savoir.

FRANÇOIS

Vous allez me détester si je parle.

DOMINIQUE

C'est donc bien laid?

FRANÇOIS

Ne gâtons pas cette minute.

DOMINIQUE

Vous étiez sorti avec un de vos amis, et nous devions dîner ensemble le soir même... et pas une lettre, pas la moindre explication, aucun signe de vie! Pourquoi?

FRANÇOIS

Pour rien.

DOMINIQUE

Personne ne vous avait défendu de m'écrire?

FRANÇOIS

Personne.

DOMINIQUE

Allons donc!

FRANÇOIS

Ne cherchez pas de femme dans ma vilaine action, il n'y en a pas.

DOMINIQUE

Vous en aviez assez, tout bonnement... et vous vous êtes échappé?...

FRANÇOIS

Si je vous avais dit adieu, je ne serais pas parti.

DOMINIQUE

C'est encore plus triste que je ne pensais.

FRANÇOIS

Tenez, je suis resté cinq minutes de trop.

Un silence.

DOMINIQUE, lui tendant son chapeau.

Voici votre chapeau.

FRANÇOIS

Au revoir.

DOMINIQUE

Adieu.

FRANÇOIS, revenant sur ses pas.

Au fait, j'y songe, et madame Bellangé? Qu'est-ce que nous en faisons?

DOMINIQUE

Gardez-la.

FRANÇOIS

Vous croyez que c'est mieux?

DOMINIQUE

Elle est adorable.

FRANÇOIS

Si vous la raccommodiez avec son mari?

DOMINIQUE

Vous voulez encore que je me fâche.

FRANÇOIS

Oh! non... Mon Dieu, puisque vous l'exigez, gardons-la. Après tout, la sagesse est de ce côté, et puis...

DOMINIQUE

Vous y tenez peut-être beaucoup sans vous en douter.

FRANÇOIS

Ah ! on ne devrait jamais monter quatre étages pour annoncer à quelqu'un qu'on est amoureux. Déjà, sur le palier du deuxième, j'éprouvais une vague sensation d'indifférence.

DOMINIQUE

Presque de soulagement.

FRANÇOIS

Comme chez le dentiste, quand on sonne.

DOMINIQUE

Prenez garde, vous pourriez bien la raimer en descendant l'escalier.

FRANÇOIS

Vous me faites peur. Bah ! je ne risque rien. Et cependant je ne regrette pas d'avoir... Elle est charmante, en effet...

Il tourmente sa montre.

DOMINIQUE

Laissez donc votre montre tranquille.

FRANÇOIS

C'est en lui entendant prononcer votre nom que j'ai désiré la connaître, sans quoi !...

DOMINIQUE

Ne soyez pas indélicat par galanterie.

FRANÇOIS, déposant son chapeau.

Demandez-lui si je mens.

DOMINIQUE

Reprenez votre chapeau.

FRANÇOIS

Ma foi, vous faites bien de me mettre à la porte, j'ai toutes sortes de bêtises sur les lèvres.

DOMINIQUE

Déjà?

FRANÇOIS

Je me sauve. D'abord, si je ne m'en allais pas brusquement, je ne m'en irais pas.

DOMINIQUE

Comme autrefois...

FRANÇOIS

Et je serais encore là demain matin... (Avec amour.) Je voudrais bien.

DOMINIQUE

Dépêchez-vous donc.

Il veut lui baiser la main. Elle refuse.

FRANÇOIS

On ne peut pas vous baiser la main?

DOMINIQUE

Mais non.

FRANÇOIS

Tant pis... J'aurais été content de... un petit peu...

DOMINIQUE, lui tendant la main.

Soit, gamin malfaisant!

FRANÇOIS, lui baisant la main.

A la bonne heure. Et merci pour votre indulgence. Dire que j'en aurai toujours besoin!...

DOMINIQUE

S'il n'y avait pas toujours quelque chose à vous pardonner, vous ne seriez pas vous.

FRANÇOIS

Vous me permettez de revenir?

DOMINIQUE

Vaut mieux pas.

FRANÇOIS, gaiement.

Mais j'ai encore toutes vos lettres ; la délicatesse me commande de vous les rapporter.

DOMINIQUE

Attendez que je vous les réclame.

FRANÇOIS

Alors on ne deviendra jamais de vieux amis?

DOMINIQUE

Impossible, vous le savez bien.

FRANÇOIS

Essayons.

DOMINIQUE

A quoi bon? Je vais me marier.

FRANÇOIS

Quelle blague!... Voulez-vous de moi après-demain à trois heures?

DOMINIQUE

Après-demain? Vous êtes fou.

FRANÇOIS

Je repars lundi pour Londres.

DOMINIQUE

A votre retour.

FRANÇOIS

A mon retour? Mais je n'aurai pas de congé avant un mois.

DOMINIQUE

Vous vous passerez de permission, voilà tout.

FRANÇOIS

Et mon chef!

DOMINIQUE

Combien de fois par semaine traversez-vous la Manche? Ne mentez pas.

FRANÇOIS

Ça dépend.

DOMINIQUE

De la femme en train? (Gravement.) Entre nous, avouez que j'ai de la chance d'être guérie, complétement guérie.

FRANÇOIS

Mon Dieu...

DOMINIQUE

Répondez honnêtement.

FRANÇOIS, avec amitié.

Eh bien! oui, peut-être, car au fond, je n'ai pas changé, quoi que j'en dise. C'est à croire que ma destinée est de mentir et de tromper. Si vous aviez la folie de m'aimer encore, sans le vouloir, je vous ferais encore du mal, et cette fois ce serait criminel, abominable. Je préfère en décevoir une autre que vous. Adieu, Dominique.

DOMINIQUE

Adieu.

FRANÇOIS

Je vais tâcher de ne pas revenir.

Il sort.

SCÈNE VI

DOMINIQUE, MAURICE, puis ODILE.

Un long silence.

DOMINIQUE, charmée.

C'est lui qui est mieux qu'autrefois. (Apercevant Maurice.) Ah!

MAURICE, avec embarras.

Je devrais être là depuis longtemps, mais j'ai été obligé de passer chez votre amie, madame Bellangé.

DOMINIQUE

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MAURICE

Sa petite fille est un peu malade.

DOMINIQUE

Hélène?

MAURICE

Elle a été prise d'un accès de fièvre en rentrant et, comme sa mère était sortie, l'Allemande a eu peur et m'a envoyé chercher. Rien de sérieux.

DOMINIQUE, machinalement.

Vous êtes sûr?...

ODILE

Je peux servir?

DOMINIQUE

Quand tu voudras.

MAURICE, un peu ému.

Ce monsieur que j'ai croisé sur le palier, c'est M. Prieur, n'est-ce pas?

DOMINIQUE

Oui.

Elle tombe assise et fond en larmes.

ACTE TROISIÈME

Un salon à la campagne. Deux portes vitrées, une au milieu. une à gauche, en pan coupé. Jardin au fond, autre porte à gauche, communiquant avec l'appartement, cheminée à droite. Une table à jeu déployée, cartes dessus, en désordre. Bureau ouvert. Sur une gaine, un groupe de marbre à moitié brisé. Livres, tableaux, armes, souvenirs, etc., etc. Six heures du soir, environ.

SCÈNE PREMIÈRE

DOMINIQUE, BRACONY, MAURICE.

Dominique debout près de Bracony,
Bracony assis et lisant, Maurice achevant une lettre.

DOMINIQUE, à Bracony.

A quoi pensez-vous ?

BRACONY

Ça se voit donc, quand je pense ?

DOMINIQUE, en riant.

Vous prenez tout de suite un air bête.

BRACONY, la menaçant de son livre.

Dites donc, vous !

DOMINIQUE

Tenez-vous un bon livre, au moins ?

BRACONY

Une revue que Mme Bellangé m'a prêtée.

DOMINIQUE

La *Revue de Paris?* Antoinette?

MAURICE

Elle l'a achetée devant moi, l'autre jour, chez le petit libraire de Chaville.

BRACONY

Tiens ! où donc est Behopé? Il a disparu.

DOMINIQUE

Il est monté s'habiller.

Bracony regarde sa montre.

MAURICE, à Bracony désignant la table à jeu.

Voici les vingt francs que vous m'avez gagnés.

BRACONY

Je n'ai pas de remords, docteur ; vous en aurez regagné cent d'ici ce soir.

DOMINIQUE

Vous avez encore beaucoup de malades à voir aujourd'hui?

MAURICE

Deux ou trois dans le village et un autre un peu plus loin, à Viroflay, sur la côte.

BRACONY

Dès qu'un médecin de Paris va se reposer à la campagne, il est harcelé par tous les Parisiens en vacances.

MAURICE, à Dominique.

Je ne m'en plains pas toujours. C'est ainsi que je vous ai connue.

DOMINIQUE

Et tendrement soignée.

MAURICE

Mais pas guérie. Si vous m'avez gardé une ombre de reconnaissance, vous m'accompagnerez tout à l'heure jusqu'à Viroflay.

DOMINIQUE

A pied ?

MAURICE

Ou en voiture. Dites oui, j'en aurais tant de joie !

BRACONY

Mais Dominique en aurait peut-être un peu moins.

DOMINIQUE

Il ne s'en apercevrait pas.

MAURICE

Dame ! On s'illusionne près d'une femme aimée, on est toujours tenté de croire que le plaisir qu'on éprouve est un plaisir partagé.

DOMINIQUE

Il ne faut pas m'en vouloir, Maurice. Je n'ai guère envie de sortir en ce moment.

BRACONY

C'est fort heureux, car vous n'avez pas le droit de sortir avec lui.

DOMINIQUE

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

BRACONY

Vous m'avez promis ce matin de m'accompagner à six heures chez Mme Hédouin.

DOMINIQUE

A huit heures pour dîner.

BRACONY

A six heures pour entendre de la musique de Mariotte.

MAURICE

Chantée par Mme Cordier.

DOMINIQUE

C'est drôle ! Je ne me souviens pas du tout de cette promesse.

BRACONY

Demandez à Béhopé, il était là.

DOMINIQUE, se levant.

Ne vous mettez pas en colère, je vais m'habiller.

BRACONY, prêt à sortir.

Moi aussi.

MAURICE

Il n'y a que mes malades qui me désirent.

DOMINIQUE, se dirigeant vers la porte.

Obéissons ! mais quel ennui de changer de robe.

MAURICE

Pourquoi ne gardez-vous pas cette blouse ?

DOMINIQUE

Elle vous plaît ?

MAURICE

Je vous aime beaucoup là-dedans.

BRACONY

Je ne sais pas de quoi ça dépend, mais vous êtes plus jolie à la campagne qu'à Paris.

DOMINIQUE

Je suis moins laide ici parce que nous sommes entre nous. Le monde ne me va pas, à moi.

MAURICE

Elle est charmante, en liberté.

BRACONY

Elle a vingt ans!

MAURICE

Depuis un mois.

DOMINIQUE

Vingt ans! Quelle chance!

MAURICE

C'est égal! je préférais la Dominique de Paris, celle qui ne mettait pas de henné dans ses cheveux.

DOMINIQUE

Vous n'êtes jamais content, vous.

MAURICE

Je voudrais bien l'être!

BRACONY

Tâchez donc d'être un Oreste gai.

DOMINIQUE, se regardant dans une glace.

Voyons cette jolie femme! Hum! Pas brillante. (Avec mélancolie.) Et dire que l'année prochaine, je regretterai ce visage-là!

BRACONY, à Dominique.

Allons, montez, dépêchez-vous!

MAURICE, tendrement à Dominique.

Ne vous dépêchez pas.

DOMINIQUE, souriante.

Je sens que je vais manquer de parole à tout le monde, aujourd'hui.

MAURICE

J'aime autant ça.

DOMINIQUE, s'arrêtant en chemin.

Oh! cette bande d'hirondelles sur la maison d'à côté.

MAURICE

Signe d'orage.

DOMINIQUE

Comme elles sont serrées les unes contre les autres!

BRACONY

Signe d'union!

MAURICE

Pourquoi diable regardez-vous toujours par là?

BRACONY

Vous avez l'air de guetter quelqu'un.

DOMINIQUE

Je croyais voir entrer le père Bouquet dans mon atelier.

MAURICE

Le père Bouquet?

BRACONY

Son praticien.

DOMINIQUE

Je lui ai écrit de venir prendre le buste de la petite Hélène.

ACTE TROISIÈME

BRACONY

La maquette est donc finie?

DOMINIQUE

Oui, et je l'attends.

BRACONY

Blagueuse! l'atelier est à droite et vous regardiez à gauche.

MAURICE

Du côté de M. Prieur!

DOMINIQUE

Naturellement.

MAURICE

Ah! je comprends!... ses volets viennent de s'ouvrir.

DOMINIQUE

C'est la première fois.

BRACONY

Enfin, nous allons revoir ce cher François.

DOMINIQUE

Je vous en prie, ne me persécutez pas avec M. Prieur, il est à Londres.

MAURICE

Vous seriez moins nerveuse s'il était loin

BRACONY

Avouez-le. Vous n'avez offert l'hospitalité à Mme Bellangé que pour vous rapprocher de lui.

DOMINIQUE

D'abord, je n'ai pas offert l'hospitalité à Toinon, vous le savez bien, c'est elle qui me l'a demandée.

BRACONY

Avec ça!

DOMINIQUE

Oui, c'est elle... Il y a quinze jours, au moment de la convalescence de sa fille... Les médecins avaient ordonné la campagne pour Hélène, souvenez-vous, docteur.

MAURICE

Je me souviens.

DOMINIQUE, à Bracony.

M. Prieur était alors à Londres, retenu par les affaires de son ambassade, et pas un cœur ne le réclamait à Paris.

BRACONY

Excepté le vôtre.

DOMINIQUE

Ou celui d'Antoinette.

MAURICE

Tous les deux.

DOMINIQUE

Vous m'ennuyez à la fin. Que diable, si j'avais eu les intentions que vous me prêtez, je ne vous aurais pas attirés chez moi.

BRACONY

Pardon, c'est nous qui vous avons suivie.

DOMINIQUE

Par amitié?...

BRACONY

Par habitude.

MAURICE

Par jalousie.

BRACONY

Continuez, moi, je vous abandonne.

SCÈNE II

MAURICE, DOMINIQUE

DOMINIQUE

Je renonce à sortir, mais je ne vous demande pas de rester.

MAURICE, immobile.

Je n'en doute pas.

DOMINIQUE

C'est la jalousie qui vous retient?

MAURICE

Oui.

DOMINIQUE

Si vous demeurez là pour me tourmenter, vous feriez mieux d'aller soigner vos malades. Voilà une heure que vous êtes tous après moi. J'en ai assez. Laissez-moi tranquille.

MAURICE

Je ne vous dis rien.

DOMINIQUE

Vous ne me dites rien, mais je sens déjà l'interrogation de toute votre personne.

MAURICE

Je ne le nie pas.

DOMINIQUE

Vous n'avez pas besoin de me faire de la morale, allez. Je me suis tout dit. Et puis, que signifient les conseils, en pareil cas? Je vous le demande un peu! L'expérience n'a jamais démontré qu'une chose : c'est

que les mêmes bêtises sont toujours recommencées par les mêmes individus.

MAURICE

La théorie est commode.

DOMINIQUE

Il arrivera ce qui doit arriver, tant pis. Ce n'est ni vous ni moi qui pourrons l'empêcher.

MAURICE

Je vous aurais crue moins lâche.

DOMINIQUE

Moi aussi.

MAURICE

A quoi tiennent les événements! Vous ne l'auriez pas rencontré, il y a trois semaines, à la porte d'un théâtre que vous ne penseriez peut-être pas à lui en ce moment.

DOMINIQUE

Quelle illusion, mon ami!

MAURICE

Dans tous les cas, vous n'envisageriez pas les choses de la même façon.

DOMINIQUE

Le mal est plus vieux que vous ne croyez.

MAURICE

N'exagérez pas. Puisqu'il avait eu le bon esprit de disparaître après son étrange visite, vous n'auriez pas été le chercher, j'en suis bien sûr. Si vous ne l'aviez pas revu, vous n'auriez jamais eu l'idée de vous installer ici.

DOMINIQUE

Vous ne connaissez guère le cœur des femmes.

MAURICE

C'est égal, j'ai eu une triste inspiration le jour où je vous ai conduite au *Tannhauser*.

DOMINIQUE

Nous nous sommes croisés à la sortie. Il ne m'a même pas regardée. Mais rien qu'en l'apercevant, j'ai regretté de ne pas être sa maîtresse.

MAURICE

Dominique !...

DOMINIQUE

Il m'aurait dit de le suivre que j'aurais obéi. Tenez, Maurice, allez-vous-en, car je ne pourrais que vous parler de lui et je vous ferais de la peine.

MAURICE

Ma peine est un détail.

DOMINIQUE

Faut-il que je souffre, mon pauvre ami, pour m'entretenir de ça avec vous !

MAURICE

Dites, je comprendrai tout. J'ai dans le cœur autant d'amitié que d'amour, vous le savez bien.

DOMINIQUE

Je ne pense qu'à lui depuis ce soir-là ! J'y pense tout le temps. Je ne peux pas penser à autre chose. A quoi me servirait de lutter ? Ma volonté est abolie. Je ne suis plus libre.

MAURICE

Comme dans la tragédie antique! La fatalité mène l'action.

DOMINIQUE

Je l'aime, je l'aime, je n'ai jamais cessé de l'aimer. Je lui pardonne tout le mal qu'il m'a fait et tout celui qu'il va me faire encore.

MAURICE

Vous en êtes là!

DOMINIQUE

C'est pour lui, c'est pour le voir, c'est pour entendre parler de lui que je suis revenue dans cette maison. La chose n'était pas bien difficile à démêler, parbleu!

MAURICE

Comme vous l'aimez!

DOMINIQUE

Dieu sait pourtant si ces murs ont été témoins de scènes atroces!... Je peux dire que j'ai promené ma désolation dans chacune de ces pièces. J'ai pleuré dans cette chambre, j'ai pleuré dans celle-ci, j'ai pleuré partout. Tenez, là, où vous êtes, près de cette table, une soirée entière j'ai été insultée par lui. J'entends encore sa voix méchante. Et chaque meuble pourrait raconter une histoire semblable... De chaque objet se lève un souvenir humiliant... Mais tout ici, tout, jusqu'à ce groupe à moitié brisé, atteste ses emportements.

MAURICE

Ma pauvre amie.

DOMINIQUE

Voilà, voilà, ce que j'ai été si pressée de retrouver. Non, je n'ai pas offert cette triste maison à mon amie;

madame Bellangé m'a demandé d'y venir, la chose est exacte, mais bien certainement, sans m'en rendre compte, j'ai dû lui en suggérer le désir par toutes sortes d'habiletés jésuitiques.

MAURICE

Ça vous ressemble peu.

DOMINIQUE

Ne croyez pas que le hasard a seul dirigé les événements. Non, non, c'est parce que je l'ai voulu, qu'Antoinette est ici, que nous y sommes tous, et qu'un autre y sera bientôt.

MAURICE

Il ne faut pas qu'il y revienne, il ne le faut pas.

DOMINIQUE

Je me moque bien de la santé de la petite... Pauvre enfant! Ce qui se passe dans le cœur de sa mère me soucie davantage... Ah! mon ami; qu'est-ce que votre jalousie à côté de la mienne? Si vous saviez... Je rôde autour de son amour avec indélicatesse! Je ne peux pas vous répéter les questions que je lui pose, et encore bien moins celles que je n'ose pas articuler. La moindre lettre que lui apporte le facteur me bouleverse. J'attends une ombre sur son visage. Je me réjouis de l'indifférence de son amant, et je suis toute prête à profiter de son chagrin.

MAURICE

C'est vous qui parlez?

DOMINIQUE

Oui, c'est moi, Dominique, moi, votre force morale à tous.

MAURICE

Vous si droite! si vaillante!

DOMINIQUE

Je n'aimais pas quand j'avais tant de qualités.

MAURICE

Ainsi la perspective d'une trahison vulgaire ne vous épouvante pas?

DOMINIQUE

Résignez-vous, mon cher, je suis différente... Après tout, je peux bien avoir une autre âme, puisque je me suis fabriqué une autre apparence... est-ce que ces cheveux ne mentent pas?... Pourquoi ne mentirais-je pas aussi? Mais regardez-moi donc, n'ai-je pas changé de toutes les façons?

MAURICE

Hélas!

DOMINIQUE

Est-ce que je m'arrangeais comme ça? Il y a un mois, mon petit Maurice, vous vous rappelez, n'est-ce pas? Vous me prêchiez la coquetterie, vous blâmiez mon indifférence en matière de robes! Eh! bien, maintenant je m'habille, je vais chez les couturiers, je mets du henné, je m'occupe de moi, je travaille à me rajeunir... Ce que je n'ai pas fait pour vous qui m'aimez, je l'ai fait toute seule pour un autre qui ne songe même pas à moi.

MAURICE

L'histoire habituelle!

DOMINIQUE

J'ai trente-huit ans et à la pensée de sa venue je suis plus agitée qu'une jeune fille. Vous l'avez remarqué

tout à l'heure, quand j'inventais cent prétextes, pour ne pas sortir... Je ne vis plus depuis que ces volets sont ouverts. Je vais et viens sans cesse de la maison à la grille. J'ai l'air d'attendre un fiancé. Qu'il vienne, qu'il se hâte! puisqu'il doit venir!... Je ne pourrai pas le voir sans l'adorer... Il fera de moi ce qu'il voudra!... C'est l'amant de ma vie. Je lui appartiens, je suis perdue!

MAURICE

Eh! bien, je ne vous laisserai pas vous perdre, moi, je vous défendrai, si vous ne vous défendez pas.

DOMINIQUE

Je suis perdue.

MAURICE

Parce que vous le voulez bien. Commencez par n'avoir pas cette complaisance envers vous-même, et vous serez moins près de commettre une folie — sans compter que cette folie est une mauvaise action.

DOMINIQUE

Mes scrupules sont morts.

MAURICE

Vous avez beau constater votre indélicatesse, vou n'en diminuez pas l'importance, vous savez. Triste métamorphose que la vôtre! Vous auriez mieux fait de rester ce que vous étiez.

DOMINIQUE

Je n'ai pas eu le choix, mon ami.

MAURICE

Comment! Madame Bellangé habite chez vous, elle est votre protégée, elle vous a confié son secret et vous

méditez de lui prendre son amant! Passe encore si cet homme vous aimait, mais vous n'avez même pas l'excuse d'être souhaitée par lui.

DOMINIQUE

Taisez-vous.

MAURICE

Vous venez de me le dire.

DOMINIQUE

Je l'ai dit, mais je me trompe peut-être!

MAURICE

Il vous apportera le désespoir, voilà tout.

DOMINIQUE

Si je souffre auprès de lui, je ne serai pas malheureuse.

MAURICE, *avec douleur.*

Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que je pourrais bien inventer pour vous convaincre? Je le vois, mes conseils ne comptent pas, aucun argument ne vous émeut. Vous n'entendez même pas mes paroles. Ah! si seulement je ne vous aimais pas! Je trouverais les mots qu'il faut, vous me croiriez sans peine. Mais je vous aime, je vous aime, et la douleur que j'éprouve à vous écouter embarrasse mon intelligence! Pourquoi m'avez-vous choisi pour m'infliger ces choses-là?

Il fond en larmes

DOMINIQUE

Vous pleurez, Maurice? Ah! comme je suis coupable envers vous!

MAURICE

Je vous demande pardon de cette minute de faiblesse et d'égoïsme.

DOMINIQUE

Ne vous excusez pas.

MAURICE, avec chaleur.

Et pourtant ce n'est pas mon intérêt que je défends, c'est le vôtre. Mes rêves à moi n'ont pas d'importance, nous verrons plus tard. Je ne songe qu'à vous épargner du chagrin, uniquement. Je vous supplie de ne pas provoquer le malheur et de rester fidèle à la perfection de votre nature.

DOMINIQUE

Eh bien, j'essaierai.

MAURICE

Merci.

DOMINIQUE

Je vous promets de ne pas faire de coup de tête; mais ne m'en demandez pas davantage.

MAURICE

Votre promesse n'a de valeur que si vous ne vous exposez pas au danger.

DOMINIQUE

Je suis de bonne foi.

MAURICE

Alors, il ne faut pas chercher à le voir, il ne faut pas le rencontrer, il faut le fuir, il faut quitter cette maison.

DOMINIQUE

Je la quitterai demain.

MAURICE

En attendant, vous allez sortir et tâcher de vous distraire. Je vous interdis de rester seule en face de vos pensées.

DOMINIQUE

J'obéirai.

MAURICE

J'ai foi en vous.

Un silence.

DOMINIQUE, avec regret.

Ah! pourquoi ai-je le cœur si plein d'un autre?

MAURICE, avec amour.

Votre pitié et votre droiture m'auraient suffi à moi.

DOMINIQUE

Gardez-moi tout de même votre amour.

MAURICE, un peu gaiement.

Voulez-vous en causer sur la route de Viroflay?

DOMINIQUE

Oui.

SCÈNE III

LES MÊMES, BRACONY, BÉHOPÉ, PUIS ODILE

BÉHOPÉ, du fond.

La voiture est attelée. Vous venez avec nous, Dominique?

DOMINIQUE

Décidément, non.

BRACONY

J'en étais sûr.

DOMINIQUE

Partez devant, mes amis, je vous rejoindrai plus tard

avec Antoinette. (Elle sonne.) Il est près de six heures, comment n'est-elle pas rentrée?

BRACONY

Elle se sera attardée au Bon Marché.

DOMINIQUE, à Bracony.

Mauvaise gale!

BRACONY

Elle a une tête à exposition de gants, notre amie.

BÉHOPÉ

C'est une beauté de catalogues.

DOMINIQUE

Ne la calomniez pas, elle est chez un avoué.

MAURICE

Un avoué, voilà qui sent la poudre.

DOMINIQUE, à Odile.

Donne-moi un chapeau quelconque.

BRACONY

Comment! vous nous lâchez, et vous osez sortir!

DOMINIQUE

J'accompagne Maurice jusqu'à l'entrée de Viroflay.

MAURICE

Je vous l'enlève.

Odile va au fond et prend un chapeau posé sur une chaise.

BÉHOPÉ

Bravo, docteur.

BRACONY, à Odile.

Odile, après, vous nous apporterez de la bière.

ODILE, aidant Dominique.

Tu gardes cette robe?

DOMINIQUE

Je m'habillerai tout à l'heure. Fais attention à Hélène.

ODILE

Est-ce que l'Allemande peut l'emmener jusqu'à la grille du château?

DOMINIQUE, s'apprêtant.

Oui, mais qu'elle ne rentre pas trop tard. Si, en revenant de Paris, Antoinette ne trouve pas la petite à la maison, ce sera toute une histoire.

BÉHOPÉ

Elle est devenue insupportable depuis la scarlatine de sa fille.

MAURICE, à Odile.

Odile, vous ferez ouvrir la porte sur la forêt. Nous sortirons par là.

DOMINIQUE, prête à sortir, à Maurice.

Poète!

MAURICE

C'est le plus court pour aller à Viroflay.

DOMINIQUE, désignant la maison de François.

Et de cette façon nous ne risquons pas de mauvaise rencontre?

MAURICE, prêt à sortir.

Vous l'avez dit.

Odile sort.

BRACONY, barrant la route à Dominique.

Pardon, pardon, si j'ai bien compris, vous prenez la voiture?

DOMINIQUE

Naturellement.

BRACONY

Eh bien, et moi?

DOMINIQUE

Eh bien, vous, vous irez à pied.

BRACONY

Il va falloir marcher?

BÉHOPÉ

Nous en avons pour cinq minutes.

DOMINIQUE, prête à sortir au fond.

Et on appelle ça un peintre de plein air!

MAURICE, à Dominique.

Mon Dieu, une fois sur la côte, on pourrait peut-être bien leur envoyer le landau. Qu'en pensez-vous, Dominique?

BRACONY

Voilà une bonne idée.

DOMINIQUE, hésitante.

Et revenir?

MAURICE

Nous reviendrons par les sentiers, tout doucement. (Odile rentre avec de la bière sur un plateau).

BÉHOPÉ

Comme deux amoureux.

BRACONY

Le bois est superbe.

DOMINIQUE, sur le seuil

Soit, mais à une condition. C'est qu'aussitôt arrivés chez Mme Hédouin, vous me dépêcherez la voiture ici.

BRACONY

Entendu.

DOMINIQUE

Pas de bêtises. J'en ai besoin pour aller dîner là-bas.

BRACONY

Ne vous inquiétez pas.

MAURICE

Avant dix minutes, votre landau sera devant la porte.

BÉHOPÉ

Moi, je l'attends sur ce canapé.

SCÈNE IV

BRACONY, BÉHOPÉ, PUIS ODILE

BRACONY, se versant à boire.

Odile, il faudra remettre cette revue dans la chambre de madame Bellangé. Je n'en ai plus besoin.

ODILE

Oui, monsieur.

BÉHOPÉ

Elle a commis une jolie maladresse, celle-là, le jour où elle a refusé de se réconcilier avec son mari. Si, maintenant, elle se ravisait, elle ne trouverait plus le même homme devant elle.

BRACONY

Pourvu que Raymond ne lui ôte pas sa fille!

BÉHOPÉ

Je connais Antoinette, elle ne se laissera jamais prendre son enfant.

BRACONY

Drôle de femme! Quoi qu'elle fasse, il faut toujours que la petite soit dans la chambre à côté.

ODILE, entrant.

Monsieur Prieur est là qui demande madame.

BÉHOPÉ

Madame Brienne?

ODILE, insistant.

Madame.

BRACONY

Vous avez dit qu'elle était sortie.

ODILE

Il a l'air de vouloir attendre.

BRACONY

Si?... Qu'en penses-tu?

BÉHOPÉ

Puisqu'il est déjà venu la voir à Paris.

BRACONY

Faites-le entrer. (A Béhopé). Nous pouvons toujours causer avec lui.

Odile sort.

BÉHOPÉ

Veux-tu que je te dise? Avant trois jours, François Prieur aura franchi la haie qui sépare les deux jardins.

BRACONY

Et la petite maison de Saint-James sera à louer.

BÉHOPÉ

Saint-James? Il gardera toujours ça.

SCÈNE V

LES MÊMES, FRANCOIS

FRANÇOIS, au fond, à Odile qui l'introduit.

Merci, Odile. (Aux autres, du fond). Je peux attendre en votre compagnie?

BRACONY

Entre donc.

FRANÇOIS

Vous voulez bien de moi?

BÉHOPÉ

Tu es à Chaville depuis longtemps?

FRANÇOIS

Depuis hier et je repars demain.

BRACONY

Si vite?

FRANÇOIS

Je venais en passant faire une visite de voisin à Dominique Brienne.

BÉHOPÉ

Assieds-toi.

FRANÇOIS

Il y a trois semaines à Paris, nous nous sommes expliqués cordialement, et...

BRACONY

Nous savons.

FRANÇOIS

Et je ne pense pas être indiscret en insistant pour lui serrer la main.

BRACONY

Tu n'ignores pas que madame Bellangé habite ici avec sa fille?

FRANÇOIS

C'est madame Brienne que j'ai demandé à voir.

BÉHOPÉ

D'ailleurs, Antoinette passe la journée à Paris.

FRANÇOIS

Je comprends madame Bellangé; moi, je ne peux pas supporter la campagne plus de deux jours.

BRACONY

La verdure a du bon, cependant. Elle repose des gens du monde.

FRANÇOIS, désignant son costume.

En dépit de ton smoking.

BRACONY

Il est accidentel.

FRANÇOIS

Vous dînez dehors ?

BÉHOPÉ

Et on doit nous servir de la musique avant le potage.

FRANÇOIS, se levant.

Je ne vous empêche pas de sortir au moins ?

BRACONY, le retenant

La voiture n'est pas encore là.

Un silence.

FRANÇOIS

À propos de musique, que devient Mariotte ?

BRACONY

Mariotte, mais il est étendu sur une chaise longue, dans une autre maison.

FRANÇOIS

Sur une chaise longue ?

BRACONY

Avec une égratignure au-dessus du genou. Tu n'as pas entendu parler de son duel avec lord Ellis ?

FRANÇOIS

Pas du tout !... Lord Ellis ? L'ancien amant de madame Cordier ?

BRACONY

Justement.

BÉHOPÉ

Ils se sont querellés à cause d'elle, le jour du Grand Prix, et le lendemain ils se sont battus.

FRANÇOIS

Pauvre Mariotte !

BRACONY

L'affaire s'est réglée à deux pas d'ici, dans le parc de madame Hédouin.

BÉHOPÉ

Elle a recueilli Mariotte après la rencontre.

FRANÇOIS

C'est chez elle que vous dînez, sans doute ?

BRACONY

Tu devines.

FRANÇOIS

Bonne madame Hédouin ! comme elle doit être contente qu'un homme connu se soit battu dans sa propriété !

BÉHOPÉ

Quelle réclame !

BRACONY

On trouve des maisons pour mourir maintenant.

FRANÇOIS

C'est moins difficile que d'en trouver une pour vivre.

BÉHOPÉ

Grâce à Mariotte, elle a tout Paris dans son salon.

BRACONY

Ce n'est pas une femme, ça, c'est un endroit.

FRANÇOIS

Est-ce que la petite Miette a la permission de venir voir son amant ?

BÉHOPÉ

Tu n'arrives pas d'Angleterre, mon cher, tu arrives de Chine. Voilà longtemps que Miette n'est plus avec Mariotte.

BRACONY

Madame Cordier a pris sa place.

FRANÇOIS

Comment, Mariotte l'a quittée !

BRACONY

Sur le conseil de Dominique.

FRANÇOIS

Raconte-moi ça.

BRACONY

Un jour, elle lui a reproché si vivement ses trahisons et ses mensonges qu'il a été pris tout à coup d'un accès de loyauté.

FRANÇOIS

Fichtre !

BRACONY

Il a couru chez Miette, il lui a déclaré qu'il était amoureux d'une femme du monde, et il a rompu séance tenante.

FRANÇOIS

Sans la moindre hésitation ?

BRACONY

Malgré les larmes de la petite.

BÉHOPÉ

Une telle franchise, en pareil cas, t'étonne un peu, hein ?

FRANÇOIS

Mon Dieu! on est quelquefois lâche devant les larmes.

BRACONY

Tu ne peux supporter que celles que tu ne vois pas.

FRANÇOIS, à Bracony.

Je mérite d'être jugé sévèrement, je le reconnais; n'empêche que si tu as un peu regardé autour de toi, tu n'as pas dû constater beaucoup de ruptures loyales, d'une loyauté scrupuleuse.

BRACONY

Deux ou trois à peine. On peut se le dire entre hommes, nous ne sommes délicats qu'avec la femme en train.

BÉHOPÉ

Une femme serait là, qu'elle répondrait : « Nous le savons mieux que vous ».

FRANÇOIS, avec embarras.

J'approuve la franchise de Mariotte. J'admire son courage. Et pourtant, si la douleur de son amie lui avait imposé quelques ménagements, même un peu de duplicité, je ne me sentirais peut-être pas la force de le condamner.

BRACONY

Ni moi non plus, parbleu.

FRANÇOIS

Il y a des cas complexes. On ne rompt pas toujours comme on doit; et surtout quand il adore une autre femme, l'amant le plus parfait en est quelquefois ré-

duit à de tristes actions envers la maîtresse qu'il veut abandonner.

BÉHOPÉ

Parles-tu de tes projets ou de tes souvenirs?

FRANÇOIS

Je dis que l'amour désoriente notre conscience misérable, et que le plus galant homme, dès qu'il aime ailleurs, descend quelquefois à toutes les cruautés ou à toutes les perfidies pour obtenir sa liberté et se rapprocher de la femme attendue.

BÉHOPÉ

Attendue ou retrouvée?

BRACONY

Tu es indulgent comme pour toi-même.

BÉHOPÉ

Alors, tu as résolu de rompre avec ta maîtresse par amour pour une autre femme?

FRANÇOIS

Mais il n'est pas question de moi, j'exprime une opinion, voilà tout.

BRACONY

Diable d'homme! on ne l'aperçoit qu'au moment des ruptures ou des réconciliations.

BÉHOPÉ, apercevant Antoinette.

Tiens, madame Bellangé. Tu vas pouvoir appliquer tes théories.

FRANÇOIS

Je n'ai jamais eu de théories. Hélas!

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, *à François, sans voir les autres.*

Vous? Sans reproche, voilà près d'un mois que je ne vous ai vu!

FRANÇOIS

D'Angleterre, c'est excusable.

ANTOINETTE

On répond aux lettres, au moins.

FRANÇOIS, *officiellement, montrant les autres.*

Votre petite fille est tout à fait rétablie, madame

ANTOINETTE, *émue.*

Oui, mais j'ai encore bien des tourments à cause d'elle.

BRACONY

Vous avez l'air agitée, en effet!

ANTOINETTE

Dominique est-elle à la maison?

BÉHOPÉ

Elle est sortie avec le docteur.

ANTOINETTE

Êtes-vous bien sûr?

BÉHOPÉ

Absolument.

ANTOINETTE

J'ai vu le landau devant la grille!

BRACONY

Ce landau est pour nous, mon enfant.

ANTOINETTE

Quel ennui! J'avais justement quelque chose de pressé à lui dire; j'avais un service à lui demander.

BÉHOPÉ

Elle va rentrer. Attendez-la.

FRANÇOIS, prêt à sortir.

Suis-je indiscret, madame?

ANTOINETTE

Non, non, restez, au contraire! j'aurai peut-être besoin d'un conseil de vous.

BRACONY, à François.

Pincé.

BÉHOPÉ

Puisque la voiture est là, nous vous laissons.

BRACONY, prêt à sortir.

On vous verra tout à l'heure, chez madame Hédouin?

ANTOINETTE

Malheureusement non, je suis forcée de retourner à Paris.

BÉHOPÉ

Vous avez un rendez-vous?

ANTOINETTE

Avec une amie.

BRACONY, à Béhopé, en sortant avec lui.

En attendant, elle va passer un fichu quart d'heure!

SCÈNE VII

ANTOINETTE, FRANÇOIS

ANTOINETTE

Vous étiez là depuis longtemps?

FRANÇOIS

Depuis quelques minutes et je me disposais à partir.

ANTOINETTE

Si vite?

FRANÇOIS

Comme vous, j'ai un train à prendre.

ANTOINETTE

Vous allez aussi à Paris?

FRANÇOIS

Non, à Versailles.

ANTOINETTE

Vous me tournez toujours le dos.

FRANÇOIS, prêt à sortir.

J'ai promis à ma mère de l'emmener dîner aux Réservoirs.

ANTOINETTE

Vous pourriez tout de même m'embrasser.

FRANÇOIS

Cette maison me gêne un peu.

ANTOINETTE

Nous sommes seuls, allons!

FRANÇOIS, du bout des lèvres, l'embrassant sur le front.

De tout mon cœur.

ANTOINETTE

Comme vous aimez mon front depuis quelque temps !... Et encore, l'avez-vous à peine effleuré deux ou trois fois en six semaines.

FRANÇOIS

Vous-même, vous ne pensiez guère à l'amour quand votre enfant était malade.

ANTOINETTE

Vous ne vous êtes pas beaucoup inquiété de moi à ce moment-là. Et Dieu sait pourtant si j'étais malheureuse !

FRANÇOIS

Ce que je peux dire, à ma décharge, c'est que pendant que vous étiez triste à Paris, je n'étais pas gai à Londres.

ANTOINETTE

Vous y retournez bientôt?

FRANÇOIS

Demain.

ANTOINETTE

Pour de bon?

FRANÇOIS

Je ne fais que passer. C'est pour une affaire importante que je suis venu, et c'est pour la même affaire que je m'en retourne.

ANTOINETTE

Affaire de cœur?

FRANÇOIS

Affaire de service.

Un silence.

ANTOINETTE

Je vous reverrai cette année?

FRANÇOIS

Dans une dizaine de jours.

ANTOINETTE

Si vous ne venez pas chercher de mes nouvelles, la *Gazette des Tribunaux* vous en apportera.

FRANÇOIS, revenant sur ses pas.

Que signifie cette phrase?

ANTOINETTE

En voilà un amant!

FRANÇOIS

Vous avez des larmes dans les yeux, je ne me trompe pas. Qu'est-ce qu'il y a?

ANTOINETTE

Qu'est-ce que ça peut vous faire puisque vous ne m'aimez plus?

FRANÇOIS

Antoinette, ne jouons pas sur les mots. Vous pleurez, vous parlez de rendez-vous à Paris et de tribunaux; vous m'effrayez à la fin. Que se passe-t-il?

Il s'assied.

ANTOINETTE

Eh! bien, il se passe que mon mari veut me prendre ma fille.

Elle fond en larmes.

FRANÇOIS

Hélène?

ANTOINETTE

Et cette mauvaise action sera peut-être accomplie demain.

FRANÇOIS

Vous n'exagérez pas?

ANTOINETTE

Hélas!

FRANÇOIS

Qui vous a dit cela?

ANTOINETTE

Son avoué.

FRANÇOIS

L'avoué de M. Bellangé?

ANTOINETTE

Oui, son avoué.

FRANÇOIS

Quand?

ANTOINETTE

Tout à l'heure.

FRANÇOIS

Comme ça?

ANTOINETTE

Il m'avait priée de passer chez lui. C'est un vieil ami de ma famille.

FRANÇOIS

Eh bien?

ANTOINETTE

Je sors de son étude. Raymond demande le divorce

contre moi, et il exige que sa fille soit remise entre ses mains jusqu'à l'issue du procès.

FRANÇOIS

Ce n est peut-être qu'une menace?

ANTOINETTE

L'assignation qui doit m'enlever Hélène est toute prête, je l'ai lue.

FRANÇOIS, *avec humeur.*

Quelle singulière idée a votre mari de vous tourmenter!

ANTOINETTE

J'ai refusé de me réconcilier avec lui et il se venge. Et puis, son amour paternel s'est exaspéré pendant la maladie de la petite.

FRANÇOIS

Intelligent, son amour paternel!

ANTOINETTE

Voilà le résultat de nos imprudences. Ah! si j'avais su qu'un jour je prendrais un amant, je n'aurais jamais quitté mon mari.

FRANÇOIS

Mon amie, vous oubliez que c'est lui qui vous a abandonnée.

ANTOINETTE

Écoutez, le moment est mal choisi pour plaisanter.

FRANÇOIS

Sans doute. Mais on ne vous a pas encore ôté votre fille. D'abord, M. Bellangé n'a pas le droit de vous l'ôter avant que le divorce ne soit prononcé.

ANTOINETTE

Il en a le droit.

FRANÇOIS

Cela me paraît inadmissible.

ANTOINETTE

Parce que vous ignorez la loi. S'il est établi que j'ai un amant, le tribunal peut rendre demain une ordonnance et m'enlever Hélène dans les vingt-quatre heures.

FRANÇOIS

Une enfant de six ans !

ANTOINETTE

Il y a des précédents, et, dans le cas où je perdrais mon procès, ma fille ne me serait pas restituée.

FRANÇOIS

Mâtin ! vous êtes ferrée sur le Code.

Un silence.

ANTOINETTE

Je n'ai qu'un moyen de conserver Hélène.

FRANÇOIS

C'est?

ANTOINETTE

De me réconcilier avec mon mari.

FRANÇOIS

Vous envisagez une pareille éventualité!

ANTOINETTE

Ça ne dépend pas de moi.

FRANÇOIS

Et quelle marche comptez-vous suivre ?

ANTOINETTE

Je vais demander à Dominique d'intervenir.

FRANÇOIS

Auprès de votre mari?

ANTOINETTE

Elle seule a de l'influence sur lui!

FRANÇOIS

Elle seule!

ANTOINETTE

Personne d'autre.

FRANÇOIS

Et votre parti est pris?

ANTOINETTE

A peu près.

FRANÇOIS

Ah!

ANTOINETTE

Dame! La décision brutale de M. Bellangé ne me laisse pas d'autre alternative.

FRANÇOIS

Soit! mais moi, qu'est-ce que je deviens dans cette combinaison?

ANTOINETTE

Ah! je voudrais bien le savoir! Tout à l'heure, seule en wagon, j'étais pleine de sagesse. Je me répétais: « Il ne m'aime plus, je l'aime moins. Il n'est jamais là, je ferais bien mieux de le quitter... » Mais voilà que je vous rencontre, et mes bonnes résolutions commencent à s'évanouir. Votre mauvaise influence opère déjà!

FRANÇOIS

Dois-je passer dans la chambre à côté pour que vous vous décidiez librement?

ANTOINETTE

Trop tard.

FRANÇOIS

Vous ne supposez pourtant pas que je vais rester votre amant, si vous avez résolu de revivre avec M. Bellangé.

ANTOINETTE

On peut avoir un mari et un amant : c'est très bien porté.

FRANÇOIS

Il faut être trois pour cela.

ANTOINETTE, tendrement.

Pourquoi ne pas finir par où tant de gens commencent? Après tout, ces accommodements-là sont plus naturels à la fin d'une liaison qu'à son début. Ce serait une si bonne façon de concilier votre indifférence et ma tendresse!

FRANÇOIS

Comment pouvez-vous tenir à un ami aussi imparfait?

ANTOINETTE

Si imparfait que vous soyez, je ne me sens pas le courage de vous quitter.

FRANÇOIS

Puisque votre fille vous restera!...

ANTOINETTE

J'ai besoin de vous deux pour être heureuse.

FRANÇOIS

Plus M. Bellangé.

ANTOINETTE

Ça, c'est une méchanceté, ce n'est pas un argument.

FRANÇOIS

Mais en admettant que je fasse bon marché de ce monsieur, la raison n'en commande pas moins de nous séparer.

ANTOINETTE

La raison? Quel drôle de mot sur vos lèvres!...

FRANÇOIS, gravement.

D'ailleurs, votre projet est irréalisable, ma pauvre enfant!... Ce n'est même pas la peine d'y songer. Jamais une femme du caractère de madame Brienne ne se prêterait à une réconciliation si je n'étais pas supprimé de votre existence.

ANTOINETTE

Je lui dirai que j'ai rompu avec vous.

FRANÇOIS, vivement.

Il ne faut pas lui mentir, à elle moins qu'à personne.

ANTOINETTE

Je n'ai pas le choix.

FRANÇOIS

Quand on demande à quelqu'un son appui, on lui doit au moins la vérité.

ADTOINETTE

Je mets peut-être l'amour au-dessus de la délicatesse.

FRANÇOIS

Et vous vous imaginez qu'elle croirait à notre rupture ?

ANTOINETTE

Elle sait que je suis une mère très tendre et que vous êtes un homme très inconstant.

FRANÇOIS

Mais il suffirait d'un hasard pour qu'elle découvrît toute cette comédie, et elle me mépriserait encore plus que vous.

ANTOINETTE

Soyez tranquille, je nierais votre complicité.

FRANÇOIS

Je la connaîtrais, moi.

Un silence.

ANTOINETTE

Sapristi ! que de scrupules à l'endroit de madame Brienne... Dites donc, vous n'y regardiez pas de si près autrefois, quand il s'agissait de la tromper !

FRANÇOIS

Vous n'en savez rien, d'abord.

ANTOINETTE

Je croyais que les mensonges ne vous faisaient pas peur jadis... à l'époque où elle était jalouse, jalouse à bon escient de mademoiselle Doyon.

FRANÇOIS

Je ne comprends pas.

ANTOINETTE

Une petite actrice qui perchait par ici. Et pourtant,

Dominique n'était votre amie que depuis quelques jours.

FRANÇOIS

Taisez-vous!

ANTOINETTE

Je vous donne le trac, hein?

FRANÇOIS

Vous êtes joliment renseignée.

ANTOINETTE

Ce n'est pas ma faute, souvenez-vous. Un soir, à Londres, dans ma chambre, cinq minutes après?...

FRANÇOIS

Ah! c'est bien le moment de toutes les lâchetés!

ANTOINETTE

Vous n'avez pas prononcé le nom de Dominique, je le reconnais, mais depuis, quand nous avons parlé de vous ensemble, j'ai deviné.

FRANÇOIS

Espérons que je n'ai pas été plus expansif.

ANTOINETTE

Oh! je pourrais encore vous citer d'autres méfaits... Thérèse Hermann...

FRANÇOIS

Chut!

ANTOINETTE

Lady Clifton.

FRANÇOIS

Taisez-vous donc, nom d'un chien! Quelle mémoire vous avez!

ANTOINETTE

Et je passe sous silence votre vilain départ de cette maison.

FRANÇOIS

Ma chère enfant, vous vous rappelez là des choses qu'il est usage d'oublier.

ANTOINETTE

Mettons.

FRANÇOIS

Mais, je ne vous en veux pas, au contraire. En réveillant mes remords, vous m'avez fortifié dans ma résistance. Bonsoir!

ANTOINETTE

Un instant. Ne profitez pas si vite de ma maladresse.

FRANÇOIS

Puisque je ne saurais rester votre amant sans entrer dans le mensonge que vous seriez obligée de faire à madame Brienne, j'aime mieux renoncer à vous.

ANTOINETTE

Quand j'ai tant de chagrin? Ce n'est pas sérieux. Vous n'êtes donc plus du tout mon ami!

FRANÇOIS

Plus assez pour devenir votre complice, ni pour subir les inconvénients d'une maîtresse mitoyenne.

ANTOINETTE, câline.

Voyons, François, ne soyez pas méchant. Qu'est-ce que ça peut vous faire, mon mari, Dominique et la morale?

FRANÇOIS

Réconciliez-vous et oubliez-moi.

ANTOINETTE

Je me réconcilie, je mens, et je vous garde.

FRANÇOIS, résolu.

Non!

ANTOINETTE, l'entourant de ses bras.

Essayons. Vous ne verrez pas mon mari, vous ne saurez pas qu'il existe. Tout le désagrément sera pour moi. Et si ça ne marche pas, eh! bien, mon Dieu, vous me quitterez, mais doucement, sans secousse, en bon camarade. Je vous demande seulement de ne pas m'exécuter sur l'heure. Vous me prenez à condition, voilà tout.

FRANÇOIS

Qu'elle est drôle!

ANTOINETTE

En somme, une telle proposition est faite pour tenter un coureur comme vous. Ce n'est pas votre liberté aujourd'hui, mais c'est peut-être votre liberté demain.

FRANÇOIS

Et même ce soir!

ANTOINETTE

Non, pas ce soir, mais bientôt, très vite, quand il vous plaira!... sans compter les bonheurs casuels que vous rapportera notre rupture apparente, presque publique. Car si nous restons attachés par un lien fragile, aux yeux des autres femmes vous serez délié, bon à prendre.

FRANÇOIS

Vous m'ouvrez toutes sortes d'horizons.

ANTOINETTE, prête à pleurer.

D'abord, vous n'avez pas le droit de m'abandonner quand je suis malheureuse. Quelle que soit votre indifférence, vous avez en ce moment plus de devoirs envers moi qu'envers vous-même ou n'importe qui.

Elle pleure.

FRANÇOIS

Allons, allons, ne pleurez pas encore, on fera ce que vous désirez, là.

ANTOINETTE

Vous consentez ?

FRANÇOIS

Momentanément.

ANTOINETTE

Vrai !

FRANÇOIS

Nous continuons.

ANTOINETTE

A trois?

FRANÇOIS

A trois, à quatre, à cinq.

ANTOINETTE, gaiement.

Mais je n'aurai jamais assez de santé !

FRANÇOIS

Bah !

ANTOINETTE

Et c'est convenu, je laisse croire à madame Brienne que nous sommes fâchés ?

FRANÇOIS, gêné.

Ça, c'est votre affaire.

ANTOINETTE

Compris... Dans quelques minutes, Dominique m'aura promis son intervention, et dans une demi-heure, j'aurai repris la route de Paris, le cœur plus léger qu'en arrivant.

FRANÇOIS

Qui allez-vous voir à Paris?

ANTOINETTE

Marie Ferrand.

FRANÇOIS

La femme de l'avocat?

ANTOINETTE

Je vais leur annoncer que cette semaine je signe un bail de bonne existence avec mon mari, ma fille, et un homme que j'aime... Ça, ce n'est pas la peine d'en parler.

FRANÇOIS, prêt à sortir.

Maintenant que nous sommes bien d'accord, ne me retenez pas davantage, car mon ministre m'attend.

ANTOINETTE

Puisque dans une dizaine de jours, vous revenez de Londres, rappelez-vous que vous m'aimez un peu.

FRANÇOIS

Comptez sur moi.

ANTOINETTE

Parole?...

FRANÇOIS

D'amour.

ANTOINETTE

Alors, allez. D'ailleurs, Dominique n'aurait qu'à

entrer, et, pour beaucoup de raisons, je ne tiens pas à ce qu'elle vous retrouve ici.

FRANÇOIS

Moi non plus.

ANTOINETTE

En voilà une qui sera contente quand je lui dirai que nous avons rompu!

FRANÇOIS

Vous croyez?

ANTOINETTE

Je ne comprends pas pourquoi vous vouliez la priver de cette joie

FRANÇOIS, revenant sur ses pas.

Vous n'êtes pas jaloux d'elle, je suppose?

ANTOINETTE

Un peu.

FRANÇOIS

Si ce n'est qu'un peu...

ANTOINETTE

Dame! J'ai vingt-cinq ans, elle en a quarante.

FRANÇOIS

Trente-huit.

ANTOINETTE

Pourquoi la rajeunissez-vous?

FRANÇOIS

Trente-huit, quarante, c'est la même chose.

ANTOINETTE

Pardon! Quarante, c'est de l'autre côté. Vous voyez bien que j'ai raison d'être jalouse.

FRANÇOIS

Rappelez-vous une seconde fois le mal que je lui ai fait, cela calmera vos soupçons.

ANTOINETTE

J'en ai besoin, car votre délicatesse à son égard es sujette à caution. Lorsqu'un gredin comme vous se met à être chevaleresque avec une femme, sa maîtresse en activité n'a plus qu'à faire ses malles.

FRANÇOIS

Je ne l'aurais pas aimée jadis, et j'en serais amoureux aujourd'hui! Quelle plaisanterie!

ANTOINETTE

Est-ce pour elle ou pour moi que vous êtes venu?

FRANÇOIS

En voilà une question!

ANTOINETTE

Vous êtes si différent depuis la visite que vous lui avez faite à Paris, et de son côté elle est si changée!

FRANÇOIS

Ne dites pas de folies, voyons! Il y a un abîme entre Mme Brienne et moi!

ANTOINETTE

Vous n'êtes pas amoureux d'une autre, au moins

FRANÇOIS

Qu'est-ce qui vous préoccupe encore?

ANTOINETTE

C'est absurde, mais je me sens prise d'une inquiétude générale.

FRANÇOIS

J'ai pourtant cédé sur toute la ligne.

ANTOINETTE

Ah! j'ai fait une gaffe en vous expliquant avec quelle facilité vous pourriez me trahir ou me quitter. Si vous alliez me lâcher tout de suite?

FRANÇOIS

Je n'en ai pas la moindre envie, je vous assure.

ANTOINETTE

N'empêche que ça vous a passé par la tête il y a cinq minutes.

FRANÇOIS

Voyons, ma petite Toinon, pas d'enfantillages. Je vais rater mon train.

ANTOINETTE

Et moi, ma vie... Tenez, je suis tentée d'envoyer tout promener et de ne pas me réconcilier avec mon mari.

FRANÇOIS, *effaré.*

Non, non! Et nos conventions que vous oubliez!

ANTOINETTE

Vous avez peur que je change d'idée, hein?

FRANÇOIS

Je vous défends de douter de moi, surtout quand j'ai tant de plaisir à vous serrer dans mes bras.

ANTOINETTE

Taisez-vous, vous avez une voix qui ment.

FRANÇOIS

Vous ne vous y connaissez plus.

ANTOINETNE

D'abord, vous ne me serrez pas.

FRANÇOIS

Faut-il retarder mon voyage d'un jour pour vous prouver ma tendresse?

ANTOINETTE

Vous feriez cela?

FRANÇOIS

Et toutes sortes de choses pour endormir vos inquiétudes.

ANTOINETTE

Mais votre ministre?

FRANÇOIS

C'est un charmant garçon. Je n'aurai qu'à lui dire la vérité.

ANTOINETTE

Et il vous accordera une permission?

FRANÇOIS

Il sait bien qu'un diplomate qui s'amuse est moin dangereux qu'un diplomate qui travaille.

ANTOINETTE

Ça dépend.

FRANÇOIS, d'un air sincère.

Comment vous rencontrer? Ah! si je n'étais pas pris ce soir... Tenez, trouvez-vous demain à cinq heures derrière Saint-Augustin... je monterai dans votre voiture et de là nous irons...

ANTOINETTE

En plein jour? Vous êtes fou. Mon mari doit me faire surveiller.

FRANÇOIS

Moquez-vous donc de sa jalousie!

ANTOINETTE

En attendant, si... j'ai peur... C'est drôle, quelle rage ont tous ces maris de ne pas vouloir être trompés!... Ma foi, tant pis, je me risque.

FRANÇOIS

Vous en serez récompensée.

ANTOINETTE

Tu viendras?.. Ce ne sera pas comme la dernière fois?

FRANÇOIS

Décidément, vous êtes trop défiante.

ANTOINETTE

Je suis très jolie en ce moment, tu verras.

FRANÇOIS

Pas si haut.

ANTOINETTE

Dis-moi quelque chose de tendre avant de me quitter, quelque chose que tu ne penses pas.

FRANÇOIS

Je t'aime.

ANTOINETTE

Ce n'est peut-être pas un mensonge.

FRANÇOIS, du fond, en lui envoyant un baiser ironique.

Ouf ! Liquidée !

Il sort.

ANTOINETTE

Maintenant, il s'agit de convaincre Dominique.

SCÈNE VIII

MAURICE, ANTOINETTE

MAURICE

Ah ! je suis bien aise de vous trouver. Justement je tenais à vous prévenir que votre mari est en ce moment chez madame Hédouin.

ANTOINETTE

Vous l'avez vu?

MAURICE

Il y a cinq minutes, devant la gare. Et comme je m'étonnais de sa présence à Chaville, il m'a dit qu'il allait chez madame Hédouin, prendre des nouvelles de Mariotte.

ANTOINETTE

Quelle coïncidence ! Savez-vous s'il dîne là-bas ?

MAURICE

C'est peu probable. Comment voulez-vous qu'on l'ait invité en même temps que vous?

ANTOINETTE

Évidemment.

MAURICE

Dans tous les cas, si vous avez peur de le rencontrer, vous voilà avertie.

ANTOINETTE

Je vous remercie de votre sollicitude, monsieur Arnault, mais je ne cours pas ce risque, car, précisément, le hasard fait que je ne dîne pas ce soir chez madame Hédouin.

MAURICE

Il vous arrive un ennui ?

ANTOINETTE

Un gros ennui. Toutefois, le renseignement que vous venez de m'apporter est précieux. Grâce à lui, les choses pourraient bien être conjurées

MAURICE

Je le souhaite de tout mon cœur.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DOMINIQUE

DOMINIQUE, à Antoinette.

Tiens, tu es rentrée, ma chérie? je commençais à m'inquiéter de ton absence.

Elle l'embrasse.

ANTOINETTE

Tu avais raison d'être préoccupée.

DOMINIQUE

Qu'y a-t-il?

ANTOINETTE

Un incident grave. J'ai besoin que tu voies mon mari le plus tôt possible.

DOMINIQUE

Quand tu voudras, ma petite, immédiatement.

ANTOINETTE

Eh bien! Raymond est en ce moment chez madame Hédouin.

DOMINIQUE

Ton mari?

ANTOINETTE

Oui, monsieur Arnault vient de me l'apprendre.

MAURICE

C'est exact.

ANTOINETTE

Peux-tu y aller tout de suite?

DOMINIQUE

Naturellement, voyons.

ANTOINETTE

Tu es bonne.

DOMINIQUE

Mais au moins, raconte-moi vite ce qui te bouleverse.

ANTOINETTE

C'est que..

MAURICE

Je vous gêne?

DOMINIQUE, à Maurice.

Puisqu'il faut que je parle tout de suite à son mari,

courez chez madame Hédouin et retenez-le jusqu'à mon arrivée.

MAURICE, prêt à sortir.

Je vais le faire inviter à dîner tout bonnement.

ANTOINETTE

Mon Dieu, oui. Puisque je ne serai pas des vôtres, je n'y vois pas d'inconvénient.

DOMINIQUE

Au contraire.

MAURICE, à Dominique.

Dois-je revenir vous chercher?

DOMINIQUE

Ne vous dérangez donc pas.

MAURICE

Alors, adieu.

DOMINIQUE

Allons, ne partez pas tristement.

MAURICE

On vous renvoie toujours avec ces mots-là.

ANTOINETTE

Je parie qu'il reviendra.

SCÈNE X

DOMINIQUE, ANTOINETTE

DOMINIQUE

Je devine à peu près, mais explique-moi les choses.

ANTOINETTE

Eh bien, Raymond demande le divorce, et il veut me prendre ma fille.

DOMINIQUE

Déjà!

ANTOINETTE

L'assignation est rédigée.

DOMINIQUE

Es-tu bien sûre?

ANTOINETTE

L'avoué de Raymond me l'a communiquée.

DOMINIQUE

Ma petite Antoinette!

ANTOINETTE

Ce soir probablement, je recevrai du papier timbré.

DOMINIQUE

Je te l'avais prédit que l'indulgence de ton mari ne durerait pas.

ANTOINETTE

Dans quelques jours, demain s'il l'exige, Hélène peut être entre les mains de son père.

DOMINIQUE

La loi l'y autorise.

ANTOINETTE

Parbleu! Ce sont des maris trompés qui l'ont faite... Mais comme je ne conçois pas l'existence sans ma fille, je vais mettre mes répugnances de côté, et, ne jette pas les hauts cris, je vais tenter une réconciliation avec M. Bellangé.

DOMINIQUE

Tu me surprends un peu, je l'avoue.

ANTOINETTE

Je vais proposer à mon mari ce qu'il m'a offert le mois dernier et que j'ai refusé si légèrement; puisqu'il est le plus fort, je me résigne.

DOMINIQUE

Si facilement?

ANTOINETTE

Tu me désapprouves?

DOMINIQUE, vivement

Quelle précipitation! On essaye de se défendre au moins!

ANTOINETTE

À quoi bon quand la partie est perdue d'avance?

DOMINIQUE

As-tu bien pesé toutes les conséquences d'un acte pareil?

ANTOINETTE

Je préfère m'enchaîner par une décision rapide. Quand ce sera fait, ce sera fait, tant pis.

Un silence.

DOMINIQUE

Et, naturellement, c'est sur moi que tu comptes pour amener un rapprochement entre Raymond et toi?

ANTOINETTE

Ça va sans dire... Quoiqu'il m'en coûte un peu de te mêler à ces choses.

DOMINIQUE

Tu m'embarrasses beaucoup.

ANTOINETTE

Je le pensais bien.

DOMINIQUE

Les événements de ma vie ne me désignent pas précisément pour cette mission délicate.

ANTOINETTE

Fais passer ton dévouement avant tes souvenirs!

DOMINIQUE

Je puis ne pas être une amie parfaite.

ANTOINETTE

Tu oublies ta droiture.

DOMINIQUE

Tu as raison, mais, puisque tu invoques ma droiture, je trouve difficile de proposer à un vieil ami de se réconcilier avec sa femme, lorsqu'on sait que cette femme n'est pas libre.

ANTOINETTE

Quant à ça...

DOMINIQUE

Et d'autre part, pour rien au monde, je ne voudrais contribuer à un changement dans ta vie intime.

ANTOINETTE

C'est fait.

DOMINIQUE

Depuis quand?

ANTOINETTE

Depuis cinq minutes.

DOMINIQUE

Comment croire que tu parles sérieusement?

ANTOINETTE

Il était là lorsque je suis rentrée. J'ai profité du courage que j'avais et je l'ai persuadé.

DOMINIQUE

En si peu de temps?

ANTOINETTE

Nous en avions assez l'un et l'autre. Tu as pu t'en apercevoir, d'ailleurs.

DOMINIQUE

Oui, quelquefois.

ANTOINETTE

Faut-il te détailler le triste et progressif détachement de deux êtres qui se sont aimés?

DOMINIQUE

Ne me raconte pas.

ANTOINETTE

Nos cœurs étaient séparés avant que le mot de rupture ne fût prononcé.

DOMINIQUE

C'est bien la vérité que tu me dis?

ANTOINETTE

Pourquoi te mentirais-je?

DOMINIQUE

Et tu n'as pas une larme dans les yeux en m'apprenant cela?

ANTOINETTE

Je t'en prie, ne me blâme pas de lui préférer ma fille. Ce ne serait pas le moment. Après tout, M. Prieur n'a été qu'un accident dans ma vie. Je ne suis pas née pour les émotions irrégulières, moi, tu le sais bien; mon mari ne m'aurait pas abandonnée que problablement je n'aurais jamais aimé personne, et surtout un homme aussi décevant.

DOMINIQUE, avec embarras.

Un homme comme les autres, va, soyons indulgentes.

ANTOINETTE

Tu oublies tout ce que tu m'as révélé.

DOMINIQUE

J'évoquais des choses si lointaines!

ANTOINETTE

Prends garde, tu vas me faire son éloge.

DOMINIQUE

Je regrette le mal que je t'en ai dit.

ANTOINETTE, avec jalousie.

Tu es trop délicate.

DOMINIQUE

On ne l'est jamais assez.

Un silence.

ANTOINETTE

Ne parlons plus de M. Prieur.

DOMINIQUE

Réfléchis. Je n'ai pas encore vu ton mari.

ANTOINETTE

Ma détermination est irrévocable.

DOMINIQUE

Tu es sûre de votre indifférence mutuelle?

ANTOINETTE

Il repart demain pour l'Angleterre.

DOMINIQUE

Si vite?

ANTOINETTE

Il est peut-être même déjà parti.

DOMINIQUE

Allons donc! Sa mère demeure à côté, je parie qu'il est chez elle.

ANTOINETTE

J'en doute, il prenait le train en me quittant.

DOMINIQUE, avec chagrin.

Ah!

ANTOINETTE

Nous ne le reverrons pas.

DOMINIQUE

Alors je vais m'exécuter, je vais parler à ton mari.

ANTOINETTE

Merci!

DOMINIQUE

Mais quand j'aurai réussi, tu ne me le reprocheras pas?

ANTOINETTE

Tu es folle!

DOMINIQUE

Tu ne m'accuseras pas d'un zèle trop ardent, plein d'arrière-pensées?

ANTOINETTE

Je t'estime et je t'aime.

DOMINIQUE

D'ailleurs, rien ne prouve que les choses iront toutes seules.

ANTOINETTE

Je suis tranquille là-dessus. Raymond m'aime toujours.

DOMINIQUE

En attendant, il m'a l'air assez monté contre toi.

ANTOINETTE

Tu plaideras si bien ma cause!

DOMINIQUE

Je suis quelquefois très gauche, je t'en avertis.

ANTOINETTE, s'animant.

Mais je n'admets pas que tu échoues. Il faut employer tous les moyens pour le convaincre.

DOMINIQUE

J'essaierai.

ANTOINETTE, s'animant de plus en plus.

Il faut lui persuader que le bonheur de sa fille dépend de cette réconciliation... Il faut remuer tous ses sentiments. Il faut... au besoin, emmène Hélène avec toi, puisque la vue de cette petite l'émeut toujours... Voilà un moyen noble.

DOMINIQUE

Je ne demande pas mieux.

ANTOINETTE

Elle n'est pas rentrée, je crois.

DOMINIQUE

Elle joue à l'entrée du parc. C'est mon chemin. Je la prendrai en passant.

ANTOINETTE

Je t'accompagne jusque-là. Nous causerons encore. Et puis, j'ai une dépêche à envoyer.

DOMINIQUE

A qui?

ANTOINETTE

A Ferrand.

DOMINIQUE

Tu étais déjà munie d'un avocat?

ANTOINETTE

Au premier moment, j'ai été affolée. Mais je vais lui télégraphier de ne pas m'attendre ce soir, comme c'était convenu. Ce n'est plus la peine que je me précipite à Paris, puisque toutes les difficultés seront peut-être aplanies dans un quart d'heure.

DOMINIQUE

Je te demande une demi-heure.

ANTOINETTE

Voilà justement Odile avec ton manteau.

DOMINIQUE, prête à sortir.

Où donc ai-je posé mes gants?

SCÈNE X

LES MÊMES, ODILE

ANTOINETTE

La petite n'est pas rentrée ?

ODILE

Pas encore.

DOMINIQUE, à Odile qui lui apporte son manteau.

Donne.

ODILE, aidant Dominique.

Le père Bouquet est dans ton atelier.

DOMINIQUE

Il tombe bien ! (A Antoinette.) C'est mon praticien qui vient chercher le buste de ta fille.

ODILE

Tu n'as pas besoin de le voir ?

DOMINIQUE, tentée.

Si... mais je suis trop pressée.

ANTOINETTE

Ne te gêne pas à cause de moi.

DOMINIQUE

Tu permets que je lui dise un mot?

ANTOINETTE

Va donc. Même, si tu veux, pendant ce temps-là, je peux expédier Hélène à son père directement. L'Allemande l'accompagnera, voilà tout.

DOMINIQUE, prête à sortir.

Mon Dieu... il ne serait peut-être pas mauvais qu'elle me précédât de quelques minutes... (Se décidant.) Réflexion faite, expédie-la, je la suis. J'ai peur que ce vieil homme commette une maladresse.

ANTOINETTE, prête à sortir.

Convenu. Quand tu arriveras, M. Bellangé sera déjà attendri. Je passe au télégraphe, j'envoie la petite à son père et je reviens ici.

DOMINIQUE

Dans tous les cas, ma petite Toinon, si je ne te revois pas avant mon entretien avec ton mari, ne sois pas inquiète. Dès que j'aurai un résultat, je te l'apporte en courant.

ANTOINETTE

A la grâce de Dieu, et bonne chance !

Antoinette sort.

DOMINIQUE, prête à sortir de son côté.

Ma destinée s'accomplit.

SCÈNE XI

DOMINIQUE, ODILE.

ODILE

Tu es toute pâle?

DOMINIQUE

Ne t'occupe pas de moi.

ODILE

Qu'est-ce qu'il y a encore?

DOMINIQUE

Tu mettras le couvert d'Antoinette, elle dînera à la maison avec la petite.

ODILE

Elle ne va pas chez Mme Hédouin ?

DOMINIQUE

Non. Le père Bouquet n'a rien déplacé, n'est-ce pas

ODILE

Il t'attend pour commencer.

DOMINIQUE

J'y vais.

ODILE

Garde ton manteau.

DOMINIQUE

Ce n'est pas la peine.

ODILE

Décidément, tu n'as pas ton air habituel.

DOMINIQUE

Odile, penses-tu que je puisse plaire encore ?

ODILE

Tu es jolie comme dans le temps.

DOMINIQUE

Tu sais, je crois qu'il m'aime.

ODILE

C'est toi qu'il a demandée tout à l'heure.

DOMINIQUE

Tu es bien sûre ?

ODILE, apercevant François.

Le voilà.

DOMINIQUE

Va-t'en vite.

ODILE

Et ton praticien?

DOMINIQUE

Qu'il se débrouille.

ODILE, à François.

Entrez, monsieur Prieur.

Odile sort.

SCÈNE XII

FRANÇOIS, DOMINIQUE.

FRANÇOIS

Je suis venu tout à l'heure, mais vous étiez sortie.

DOMINIQUE

On m'a dit.

FRANÇOIS

Je venais vous rapporter vos lettres, ces lettres que je n'aurais jamais dû conserver.

DOMINIQUE

Gardez-les.

FRANÇOIS

J'avais choisi ce prétexte pour pénétrer chez vous.

DOMINIQUE

Je souhaite que vous les gardiez toujours.

FRANÇOIS, avec joie.

Je n'ose pas comprendre.

Un silence.

DOMINIQUE

Alors, vous repartez?... c'est décidé?

FRANÇOIS

Je ne sais plus.

DOMINIQUE

Vous ne vous absentez pas à cause de moi, je suppose?

FRANÇOIS

Peut-être.

DNMINIQUE

Pour longtemps?

FRANÇOIS

Ça vaut mieux.

DOMINIQUE, vivement.

Mais ce départ, je ne vous le demande pas.

FRANÇOIS, avec un mouvement de joie.

Dominique! Ce n'est pas possible?

DOMINIQUE

François!

FRANÇOIS

Tu m'aimes toujours, tu m'aimes?

DOMINIQUE, l'empêchant d'approcher.

Reste, reste là.

FRANCOIS

Je t'adore.

DOMINIQUE

Tais-toi, ne me dis pas de choses pareilles. Je n'ai pas encore le droit de t'écouter.

FRANÇOIS

Je t'aime.

DOMINIQUE

Et tu l'as quittée, c'est vrai?

FRANÇOIS

Je ne la reverrai pas.

DOMINIQUE

Vous avez bien rompu?

FRANÇOIS

Je n'appartiens qu'à toi.

DOMINIQUE

C'est bien entendu entre vous? Tu ne me mens pas?

FRANÇOIS

Je suis libre et je t'aime.

DOMINIQUE

Prends garde, réfléchis, sois très loyal; car aujourd'hui c'est ton cœur tout entier que je réclame. Si tu ne m'aimes pas absolument, uniquement, si je ne suis qu'une fantaisie que tu veux te passer, épargne-moi, va-t'en.

FRANÇOIS

Je suis sûr de moi.

DOMINIQUE

Tu ne sais pas comme j'ai pleuré!

FRANÇOIS

Dis-moi que tu me pardonnes!

DOMINIQUE

Que t'importe, puisque je t'aime, puisque je n'ai pas cessé un seul jour de t'adorer.

FRANÇOIS

Mon pauvre amour!

DOMINIQUE

C'est pour toi que je suis revenue dans cette maison.

FRANÇOIS

C'est pour toi seule que j'y suis rentré tout à l'heure.

DOMINIQUE

Hélas! Voilà huit ans que je t'attendais!

FRANÇOIS

Tu seras heureuse, cette fois, tu verras.

DOMINIQUE

Dieu t'entende!... Et maintenant sauve-toi, car il faut que je sorte.

FRANÇOIS

Un instant!... Ne songe qu'à nous deux.

DOMINIQUE

Nous serons plus près l'un de l'autre, après la démarche que je vais faire.

FRANÇOIS

Veux-tu de moi, ce soir?

DOMINIQUE

Viens demain.

FRANÇOIS

Ce soir, je t'en supplie?

DOMINIQUE

Ne me demande rien, je ne pourrais rien te refuser.

FRANÇOIS, désignant le jardin.

La haie n'est pas très-haute.

DOMINIQUE

Tu es fou.

FRANÇOIS

Je suis jaloux.

DOMINIQUE, avec joie.

Si c'était vrai!

FRANÇOIS

Comment n'as-tu pas deviné le désarroi de mon âme? Mais tu ne sais donc pas que depuis un mois tu bouleverses toutes mes idées, que tu conduis toutes mes actions?

DOMINIQUE

Je ne peux pas croire que c'est toi qui parles.

FRANÇOIS

La première fois que je t'ai revue, ce jour inoubliable où tu m'as tendu la main, tu n'as donc pas senti que je te redonnais mon cœur en te confessant que j'en aimais une autre?

DOMINIQUE

Explique tout de même.

FRANÇOIS

Tu n'as donc pas senti qu'en réalité, je souhaitais

une rupture avec cette femme dont je te suppliais de ne pas me séparer?

DOMINIQUE

Continue, continue.

FRANÇOIS

Puis, mes supplications terminées, tu as compris, n'est-ce pas? que je causais volontairement de choses inutiles par crainte de te parler d'amour, et que malgré ces précautions, je t'adressais toutes sortes de pensées folles sous l'insignifiance des mots?

DOMINIQUE

Oui, j'entendais ce que tu ne disais pas.

FRANÇOIS

Ah! je m'en rends compte aujourd'hui : jusqu'à présent je n'avais aimé personne, pas plus toi que les autres. Mais cette fois je suis pris, j'en suis bien sûr, je suis amoureux pour de bon, ça y est. Enfin je la tiens, cette émotion que je cherchais, et que mes expériences ne m'avaient pas donnée. Je la reconnais, c'est celle que je t'ai vu éprouver, c'est la souffrance pour laquelle j'ai vu pleurer tant d'hommes et tant de femmes, et que j'attendais avec envie.

DOMINIQUE

Tu connais ce bonheur?

FRANÇOIS

Que pense-t-elle? Que fait-elle? Où est-elle? Voilà maintenant l'obsession de ma vie. Présente ou lointaine, ta forme désirée me persécute. Je suis devenu l'espion de ton existence, un pauvre être malade d'inquiétude et de curiosité.

DOMINIQUE

Comme tu m'aimes !

FRANÇOIS

Depuis vingt-quatre heures, je rôdais autour de cette maison sans oser y pénétrer. Hier, en voyant tes fenêtres éclairées, j'ai failli traverser le jardin comme autrefois. Oui, un peu moins de lâcheté, et j'ouvrais la porte de ta chambre... Car il ne peut pas entrer dans mon esprit que mes droits d'amant ne soient plus les mêmes.

DOMINIPUE

Ah ! cesse de parler, mon ami. Tu vas me faire perdre la tête, et je t'assure que j'ai grand besoin de ma raison.

RRANÇOIS

Toutes les folies sont déjà dans tes yeux !

DOMINIQUE

Demain. Pas encore.

FRANÇOIS

Je t'obéis.

DOMINIQUE

Patiente, et surtout ne sois pas jaloux ! Jaloux, toi ? Mais si tu as eu d'autres maîtresses, moi, je n'ai pas eu d'autre amant et tu me retrouves telle que tu m'as laissée !

FRANÇOIS

Eh bien, à demain, ma chère bienfaitrice !

DOMINIQUE

Je te restitue tout mon être.

ACTE QUATRIÈME

Même intérieur. Une lampe allumée sur la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

ODILE, ANTOINETTE

Odile pose une lettre sur la table,
puis elle va et vient dans la chambre, mettant de l'ordre.

ANTOINETTE, entrant.

Madame Brienne est déjà partie?

ODILE

Elle monte en voiture à la minute. C'est étonnant que madame ne l'ait pas rencontrée.

ANTOINETTE

Je n'aurais pas dû prendre par l'église.

ODILE

Quand madame voudra dîner, elle n'aura qu'à m'avertir.

ANTOINETTE

Aussitôt que la petite rentrera. Elle est en ce moment chez madame Hédouin, auprès de son père.

ODILE

Madame a eu une bonne idée de l'envoyer à monsieur Bellangé.

ANTOINETTE

Qui sait? Ah! ma pauvre Odile, on fait quelquefois de fameuses sottises à cause des enfants.

ODILE

On n'a pas toujours le choix.

ANTOINETTE

Est-ce que monsieur Prieur est revenu depuis que je suis sortie?

ODILE

Non, madame.

ANTOINETTE

Madame ne l'a pas vu?

ODILE

Non.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAURICE

ANTOINETTE

Vous êtes revenu tout de même?

ODILE

Docteur, j'ai posé là une lettre pour vous.

MAURICE, *à Antoinette.*

Vous permettez?

ANTOINETTE

Je crois bien.

MAURICE, lisant

C'est un client.

Odile sort.

ANTOINETTE

Vous manquez Dominique d'une seconde.

MAURICE, sa lettre à la main.

Je viens de la rencontrer. Elle a fait arrêter sa voiture sur la route et nous avons causé. J'étais revenu pour elle, mais je suis entré pour vous.

ANTOINETTE

Vous avez vu mon mari?

MAURICE

Je le quitte à l'instant.

ANTOINETTE

Que vous a-t-il dit?

MAURICE

Il ne m'a pas parlé de vous, et je n'ai pas cru devoir prononcer votre nom. D'ailleurs, je ne l'ai vu qu'une minute à peine, juste le temps de lui annoncer la venue de Dominique.

ANTOINETTE

Je vous remercie.

MAURICE

Madame Brienne doit être en train de plaider votre cause.

ANTOINETTE

Vous savez ce dont il s'agit?

MAURICE

Je le devine.

ANTOINETTE, avec regret.

Et vous croyez que Dominique va réussir?

MAURICE, avec un peu d'amertume.

Je n'en doute pas, si j'en juge par la tranquillité confiante de son attitude, par l'assurance heureuse de toute sa personne.

ANTOINETTE

Tant mieux.

MAURICE

Oui, quelque chose, très au fond de moi, m'avertit qu'elle réussira, et que bientôt je ne serai plus ici d'aucune utilité.

ANTOINETTE

Que voulez-vous dire?

MAURICE, balbutiant.

Je veux dire que vos souhaits étant réalisés, vous n'aurez plus besoin de mon obligeance.

ANTOINETTE

Ce n'est pas à cela que vous pensez?

MAURICE

A cela uniquement.

ANTOINETTE

D'abord, je le sais ce que vous pensez. Vous avez peur, n'est-ce pas? qu'une réconciliation entre mon mari et moi, n'en provoque une autre entre Dominique et quelqu'un... que je ne nommerai pas.

MAURICE

Vous vous trompez, madame.

ANTOINETTE

J'ai bien deviné.

MAURICE

Vous vous méprenez, je vous assure.

ANTOINETTE

Vous pouvez nier, tant que vous voudrez. Votre embarras et l'amertume de vos paroles suffisent à m'éclairer sur les sentiments réciproques de Dominique et... de qui vous savez.

Un silence.

MAURICE, gauchement.

Pourriez-vous me dire s'il a vu Dominique tout à l'heure?

ANTOINETTE

Je viens de poser la même question à Odile, et elle m'a répondu que non.

MAURICE

Vous l'avez interrogée à ce sujet?

ANTOINETTE

Oui.

MAURICE

Moi aussi, à l'instant, j'avais envie de la questionner, mais je n'ai pas osé.

ANTOINETTE

Je crois, monsieur, que nous souffrons tous les deux de la même peine.

Un silence.

MAURICE

Puisque vous ne souhaitiez pas franchement cette réconciliation avec votre mari, pourquoi donc vous êtes-vous si pressée de faire intervenir madame Brienne? Car c'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez réclamé son appui?

ANTOINETTE

N'importe! Il y a des services qu'on ne doit pas rendre, surtout quand on peut en profiter.

MAURICE

Vous êtes injuste envers votre amie, madame. Je ne sais pas ce que vous lui avez dit, ni ce que vous lui avez caché; mais ce dont je suis sûr, c'est que madame Brienne est incapable d'une action douteuse, quel que soit le trouble de son cœur. Sa conscience est indépendante de ses sentiments.

ANTOINETTE

Dans une heure, vous penserez peut-être autrement.

MAURICE

Adieu, madame.

ANTOINETTE

Vous partez?

MAURICE

Je ne veux rien entendre contre madame Brienne même si, en ce moment, elle décide le malheur de ma vie.

ANTOINETTE

Soit!

Odile entre et dépose un peignoir sur le canapé.

ODILE

Justement, docteur, on vous demandait...

MAURICE

Pour aller à Viroflay? Je sais ce que c'est.

SCÈNE III

ANTOINETTE, ODILE

ANTOINETTE

Comme Dominique est longue!.., pourtant madame Hédouin demeure à deux pas.

Odile circule dans la chambre, mettant de l'ordre comme précédemment.

ODILE

Je vais ôter le peignoir, si madame veut s'étendre.

ANTOINETTE

Sais-tu que ta maîtresse devient très coquette?

ODILE

Elle peut bien faire comme les autres, elle est encore assez jeune pour ça.

ANTOINETTE

Il y a six mois, elle était encore plus jeune, et elle n'y pen ait guère.

ODILE

Qu'est-ce qu'elle murmure, celle-là?

ANTOINETTE, prenant un livre et essayant de lire.

Rousseau, *Les Confessions!* Parbleu!

Elle jette le livre sur la table.

ODILE

Prenez garde à ces petits livres, madame y tient beaucoup.

ANTOINETTE

Un souvenir sans doute. (A part.) C'est drôle, les choses ont aujourd'hui comme un air de fête. On dirait que la chambre attend quelqu'un.

SCÈNE IV

ANTOINETTE, DOMINIQUE

ANTOINETTE

Te voilà? eh bien?

DOMINIQUE, fébrile et contente.

On ne te prendra pas ta fille.

ANTOINETTE

Il consent?

DOMINIQUE

Il est prêt à causer avec toi où et quand tu voudras. Maintenant si ça te plaît.

Elle l'embrasse.

ANTOINETTE, avec embarras.

Tu as été très habile, je te félicite.

DOMINIQUE

Ça n'a pas été commode pour commencer. Sans la visite d'Hélène, qui l'avait beaucoup ému, je ne sais pas trop comment les choses auraient tourné.

ANTOINETTE

Bah ! tu en serais venue à bout tout de même.

DOMINIQUE

La voiture est à la porte. Si tu veux, mets ton chapeau et je t'emmène.

ANTOINETTE

Chez madame Hédouin?

DOMINIQUE

Tu as le temps de le voir, avant qu'on se mette à table.

ANTOINETTE

Tu n'y penses pas?

DOMINIQUE

Vous serez censés vous rencontrer par hasard et vous réglerez votre prochaine entrevue.

ANTOINETTE

C'est facile à dire.

DOMINIQUE

Vous causerez amicalement, comme causent aujourd'hui les gens divorcés. On le remarquera ou on ne le remarquera pas, ça n'a aucune importance.

ANTOINETTE

Tu as raison.

DOMINIQUE

Mais tu n'as pas l'air content?

ANTOINETTE, haineuse.

Comme tu as réussi vite !

DOMINIQUE

Est-ce un regret ou un reproche ?

ANTOINETTE

Un regret seulement.

DOMINIQUE

Quand je te le disais que tu me reprocherais cette démarche?

ANTOINETTE

Où vois-tu que je te reproche quelque chose?

DOMINIQUE

Alors, pourquoi cette attitude étrange? A quoi penses-tu? que signifie ce regard hostile que tu jettes sur moi et autour de toi?.. Parle... Explique-toi.

ANTOINETTE

Je regarde ton visage heureux et rajeuni, cette robe qui te fait plus jolie que d'habitude, cette chambre toute pleine de souvenirs? Je pense à ta présence imprévue dans cette maison, à certaines paroles bizarres que tu m'as dites, et je me demande si, en travaillant pour moi, tu n'as pas en même temps travaillé pour ton propre compte.

DOMINIQUE, *éclatant.*

C'est une infamie que tu articules là. Je te défends de suspecter ma loyauté. Et d'abord, de quels droits oses-tu fouiller dans mon cœur? admettons que les bonnes dispositions de ton mari soient faites pour me réjouir... Eh bien, après?

ANTOINETTE

Comment, après?

DOMINIQUE

Où serait le mal? Qu'est-ce que je te prends? Que

t'importent mes sentiments, ou ceux d'un homme qui ne t'appartient plus?

ANTOINETTE, violemment.

Et s'il m'appartenait encore, cet homme, si je t'avais menti?

DOMINIQUE, stupéfaite.

Vous n'avez pas rompu?

ANTOINETTE

Il est toujours mon amant, et la meilleure preuve, c'est que je dois le voir demain.

DOMINIQUE

Je ne te crois pas.

ANTOINETTE

Demain à cinq heures, comme il me l'a demandé.

DOMINIQUE

Je ne te crois pas! Tu te vantes.

ANTOINETTE

Notre rupture n'est qu'une invention, un expédient proposé par moi, accepté par lui pour te permettre de me réconcilier sans hésitation.

DOMINIQUE

Quelle fourberie!

ANTOINETTE

Voilà la vérité vraie!

DOMINIQUE

Ah! le misérable!

Un silence.

ANTOINETTE, avec jalousie.

Pourquoi misérable? Tu peux me condamner, moi,

je le mérite; mais lui, n'est pas bien coupable envers toi!

DOMINIQUE

Ça me regarde.

ANTOINETTE

A moins que depuis tantôt, il ne se soit passé entre vous quelque chose que je ne sais pas!

DOMINIQUE

Suppose ce que tu voudras, tes mensonges m'ont rendu ma liberté, ma liberté tout entière, et je ne te dois compte de rien.

ANTOINETTE

Tu l'as revu, n'est-ce pas? Il t'a dit qu'il t'aimait?

DOMINIQUE

Ne me questionne pas davantage, tant pis pour toi.

ANTOINETTE, affolée.

Soit, que m'importent tes secrets! d'ailleurs? Je suis tranquille! si tu es encore assez crédule pour l'écouter, il ne te gardera pas longtemps.

DOMINIQUE

Malheureuse!

ANTOINETTE

Va! c'est toujours le même homme qui t'a martyrisée et trompée tant de fois, et qui se glorifie d'avoir commencé ses trahisons huit jours après qu'il était ton amant!

DOMINIQUE

Tu inventes!

ANTOINETTE

Avec une femme de théâtre que tu connais.

DOMINIQUE

Mlle Doyon?

ANTOINETTE

Mais tout à l'heure encore, dans un moment très tendre, il désavouait son affection pour toi!

DOMINIQUE

Tais-toi et sors d'ici, petite ingrate, tu m'as assez torturée.

Elle tombe assise et fond en larmes.

ANTOINETTE

Tu pleures!

DOMINIQUE

Ne m'approche pas!

ANTOINETTE

Pardonne-moi, Dominique, la jalousie m'exaspère. Je suis folle! Hélas! si je n'avais pas au fond du cœur le sentiment que François t'aime, je n'aurais pas prononcé ces paroles atroces!

DOMINIQUE

On réfléchit!

ANTOINETTE

Car en somme, il n'est resté mon amant que par faiblesse!

DOMINIQUE

Je n'écoute pas ce que tu dis. Laisse-moi, hypocrite.

ANTOINETTE

Je suis sincère, je te le jure!

DOMINIQUE

Va-t-en! Tu m'as fait mentir à ton mari, manquer à l'amitié, manquer à moi-même. Je ne veux plus te voir!

ANTOINETTE

J'ai commis une action indigne en te trompant, mais pas un seul instant je n'ai supposé que tu en pâtirais.

DOMINIQUE

Tu connaissais M. Prieur, pourtant !

ANTOINETTE

J'avais beau me défier de lui, je ne pouvais pas prévoir qu'il allait jouer si vite avec le cœur d'une femme comme toi. Et je ne parle pas du mien qui a moins d'importance.

DOMINIQUE

Tu es trop modeste.

ANTOINETTE, avec indignation, prête à sortir.

Dans tous les cas, je ne serai pas davantage la complice ou la dupe de tant de trahisons. Je sais ce qui me reste à faire. Dieu merci, ma jalousie n'était qu'une crise.

DOMINIQUE, lui désignant son manteau.

Ta pélerine est là.

ANTOINETTE, mettant son chapeau et son manteau.

Je disparais de ta maison et de ta vie, puisque mon châtiment est de te perdre. Mais avant de partir, je tiens à te déclarer que je ne le reverrai jamais.

DOMINIQUE

Revois-le ou ne le revois pas, peu m'importe ! Je ne vous connais plus, ni l'un ni l'autre.

ANTOINETTE

Ah ! ce n'est pas un sacrifice que je te fais. Ma nature s'accommode mal de toutes ces complications. J'aime

encore mieux une vie paisible entre ma fille et mon mari.

DOMINIQUE

Voici ta voilette.

ANTOINETTE

Comme, grâce à toi, cette existence est possible, je vais la recommencer.

DOMINIQUE

A ton aise.

ANTOINETTE

Puisque Raymond est chez madame Hédouin, j'y vais.

DOMINIQUE

Soit!

ANTOINETTE, sur le seuil.

Mais Hélène n'est pas encore rentrée; si elle revient pendant mon absence, j'espère qu'elle sera soignée ici comme d'habitude.

DOMINIQUE

Naturellement!

ANTOINETTE

Ne t'inquiète pas; demain, nous serons parties toutes les deux.

DOMINIQUE

Fais ce que tu voudras, moi je serai peut-être partie dans une heure. J'ai hâte de sortir de cette boue.

Antoinette sort, Dominique sonne, puis s'assied pour écrire. La lune, qui depuis quelques instants éclaire le jardin, se réflète dans la chambre.

SCÈNE V

DOMINIQUE, ODILE

DOMINIQUE

Cette lettre pour madame Hédouin.

ODILE

Tu n'y dînes pas, décidément?

DOMINIQUE

Que la voiture attende, si madame Bellangé ne l'a pas prise.

ODILE

Bien.

DOMINIQUE

A quelle heure y a-t-il un train pour Paris?

ODILE

A neuf heures.

DOMINIQUE

Bon, laisse-moi.

ODILE

Tu veux aller à Paris ?

DOMINIQUE

Je ne sais pas.

ODILE, sortant.

Encore des chagrins!

DOMINIQUE, la rappelant.

Dès que Maurice rentrera, qu'il vienne... J'ai à lui parler... J'étouffe...

ODILE

Et les autres?

DOMINIQUE

Les autres ?

ODILE

Monsieur Bracony et monsieur Béhopé; faudra-t-il les faire entrer aussi ?

DOMINIQUE

J'aime mieux pas.

ODILE

Est-ce que tout à l'heure, chez madame Hédouin, ils ne t'ont pas encore répété des choses inutiles ?

DOMINIQUE

Je ne leur ai pas parlé. C'est à peine si je les ai aperçus là-bas... Ma tristesse ne vient pas de ce côté.

ODILE

Ne me dis rien.

DOMINIQUE, la congédiant.

Va... (Seule, fondant en larmes.) Ah ! pourquoi, pourquoi ai-je encore essayé d'être heureuse ?

François paraît au fond.

SCÈNE VI

FRANÇOIS, DOMINIQUE

DOMINIQUE, apercevant François.

Vous !

FRANÇOIS, se retournant avec surprise.

Voulez-vous me recevoir ?

DOMINIQUE

Comment! c'est vous?

FRANÇOIS

J'ai deviné que vous étiez seule, et comme la grille était entr'ouverte, j'en ai profité.

DOMINIQUE

Vraiment, vous avez de l'aplomb... Si vous croyez que je suis une passade que l'on peut s'offrir entre deux rendez-vous avec sa maîtresse, vous vous trompez.

FRANÇOIS

Qu'est-ce que vous dites?... Ah! je comprends... la jalousie de madame Bellangé a fait son œuvre.

DOMINIQUE

Le chagrin de deux femmes a dérangé vos combinaisons tout simplement.

FRANÇOIS

On m'a calomnié auprès de vous, toutes les apparences sont contre moi, mais je saurai me disculper.

DOMINIQUE

Je n'écouterai pas vos mensonges.

FRANÇOIS

Vous m'écouterez.

DOMINIQUE

Je vous demande de sortir.

FRANÇOIS

Je vous obéirai quand vous m'aurez expliqué pourquoi vous me chassez.

DOMINIQUE

Je vous chasse parce que vous vous êtes associé à une vilaine action, dans le dessein de conserver votre maîtresse et de m'obtenir par-dessus le marché.

FRANÇOIS

Je ne suis pas tout à fait l'être indigne que vous supposez.

DOMINIQUE

Je suis payée pour vous connaître.

FRANÇOIS

J'ai été le complice de madame Bellangé dans le piège qu'elle vous a tendu, c'est vrai, mais je n'ai été son complice que par faiblesse, et pour reprendre ma liberté.

DOMINIQUE

Vous mentez.

FRANÇOIS

Pour me débarrasser d'elle.

DOMINIQUE

Vous mentez.

FRANÇOIS

Et je ne la reverrai pas.

DOMINIQUE

Ce n'est pas ce qu'elle prétend.

FRANÇOIS

Je ne la reverrai jamais, quoi qu'elle s'imagine, et malgré toutes les promesses qu'elle m'a arrachées.

DOMINIQUE

Allons donc!

FRANÇOIS

Quand je vous ai rencontrée ici, tout à l'heure, au moment où vous alliez sortir, je venais de lui dire un adieu que je considérais, moi, comme définitif. Si cet adieu n'était pas irrévocable sur mes lèvres, il l'était au fond de mon cœur.

DOMINIQUE

Ça vous ressemble tellement que je devrais vous croire, mais vous ne me donnerez pas le change.

FRANÇOIS

Je vous jure que je suis sincère. Pas une minute, je n'ai eu l'idée de rester l'amant de madame Bellangé, et encore moins celle de vous obtenir, grâce à une rupture simulée!

DOMINIQUE

Continuez, si bon vous semble, je ne serai pas dupe de vos protestations.

FRANÇOIS

Ah! comme le passé se retourne contre moi! Vous croiriez un autre homme, et vous ne me croyez pas quand je vous dis la vérité.

DOMINIQUE

Non, je ne vous crois pas, je ne peux pas vous croire. Il ne fallait pas tant me faire souffrir autrefois, je serais plus crédule aujourd'hui. Tant pis pour vous, vous êtes un amant disqualifié!

FRANÇOIS

Misérable que je suis, j'ai perdu votre amour!

Il s'assied et pleure.

DOMINIQUE, radoucie.

Puisque vous aviez tant résolu de quitter votre maîtresse, pourquoi ne l'avez-vous pas fait loyalement?

FRANÇOIS

Parce que juste au moment où j'allais le faire, je me suis trouvé en face d'une femme malheureuse et désemparée.

DOMINIQUE

Il fallait avoir la cruauté que votre amour pour moi commandait.

FRANÇOIS

J'ai été lâche, voilà mon crime.

DOMINIQUE

Vous avez bien été cruel avec moi jadis, vous pouviez bien l'être avec une autre.

FRANÇOIS

Je n'ai rien à répondre.

Un silence.

DOMINIQUE, avec colère.

Dans tous les cas, en supposant que j'ajoute foi à vos explications, ce n'est pas à présent, c'était tout à l'heure, à notre première entrevue, que vous me deviez l'aveu de tout ce tripotage.

FRANÇOIS

Je le reconnais.

DOMINIQUE, avec indignation.

Pourquoi m'avez-vous trompée, quand je vous ai demandé si vous étiez libre? Pourquoi m'avez-vous menti? Pourquoi?

FRANÇOIS

Parce que je vous adorais. Le bonheur d'être aimé m'a ôté toute raison.

DOMINIQUE

A vous?

FRANÇOIS

Rappelez-vous les paroles solennelles que vous avez prononcées et mon trouble en les écoutant.

DOMINIQUE

J'aurais mieux fait de les étouffer, ces paroles, puisque vous n'aviez pas rompu formellement avec votre maîtresse. Ce qu'une femme dit quand elle croit un homme libre, elle ne le dit pas quand il est enchaîné, car vous avez beau vous trouver des excuses, il ne suffit pas de se considérer comme délié pour l'être. Ce serait trop commode. Vous ne le savez peut-être pas, mon cher, un pacte conclu entre deux personnes ne peut être annulé que du consentement de ces deux personnes.

FRANÇOIS

Vous avez cent fois raison, mais tout à l'heure, grisé par vous, si près de la joie, je n'ai pas pesé toutes ces choses. Je n'ai pas d'autre explication à vous donner. Quel homme à ma place n'aurait pas agi de même?

DOMINIQUE

Vous ne comprenez donc pas que vous étiez tenu à plus de délicatesse qu'un autre, après tout le mal que vous m'aviez fait. Il ne devait y avoir entre nous aucun malentendu, aucune équivoque. Le plus léger mensonge vous était défendu.

FRANÇOI

J'en conviens, j'en conviens.

DOMINIQUE, s'exaltant.

Mais, pour agir aussi loyalement, vous aviez trop peur de me perdre, vous étiez trop pressé. Une heure plus tard, je pouvais apprendre la vérité, et je vous échappais.

FRANÇOIS

Ah! je n'ai pas tant raisonné.

DOMINIQUE

Vous aviez envie de moi, n'est-ce pas? Il était nécessaire de m'arracher un rendez-vous tout de suite, coûte que coûte. Vous n'attendez pas, vous! Et la même impatience qui vous a poussé à mentir tout à l'heure vous ramène ce soir dans cette maison, où on ne vous réclamait que demain.

FRANÇOIS

Oui, j'étais impatient de bonheur.

DOMINIQUE

Il est vrai que, demain, vous avez un autre rendez-vous avec madane Bellangé. Et, deux femmes sur les bras le même jour, ça vous aurait fait une après-midi un peu compliquée. J'en suis fâchée pour vous, mon cher, mais votre désir ne me suffit pas. Allez repêcher votre maîtresse et fichez-moi la paix!

Un silence.

FRANÇOIS

Jamais je ne reverrai cette femme. Je vous l'ai déclaré, je la déteste, je la maudis.

DOMINIQUE

Il y a quelques minutes, elle disait de même en parlant de vous. Heureusement, vous êtes faits pour vous entendre, et elle est prête à tous les pardons.

FRANÇOIS

Ce n'est pas son pardon que je veux, c'est le vôtre.

DOMINIQUE, s'exaltant encore, avec indignation et désespoir.

Reprenez-la, et qu'elle vous connaisse davantage Qu'elle pâtisse à son tour! Qu'à son tour, elle soit insultée et trahie! Qu'elle subisse les attentes dans les fiacres, les humiliations publiques et cachées, tous les outrages, qu'elle soit piétinée, avilie!... Qu'elle soit battue à son tour.

FRANÇOIS

Taisez-vous, Dominique, épargnez-moi.

DOMINIQUE

Reprenez-la, vous dis-je, et mettez la terre entière dans la confidence de ses désespoirs. Faites lire ses lettres suppliantes par des catins ou des domestiques. Et demandez à vos camarades de vous suggérer des phrases amoureuses, si vous êtes à court d'éloquence pour lui répondre.

FRANÇOIS

Ah! les amis, les amis!

DOMINIQUE

Comme ils avaient raison, les amis!

FRANÇOIS

Hélas! vous auriez appris ces bassesses à l'heure où je les ai commises, qu'elles seraient peut-être oubliées aujourd'hui et que nous pourrions être heureux.

DOMINIQUE, éclatant en sanglots.

Il ne fallait pas déshonorer mes chagrins, sacrilège que tu es, et personne ne t'aurait dénoncé. Quand je pense que tu as profané ma tendresse, que tu as livré

à des filles tous es secrets de mon âme et de mon corps! Quand je pense que tout à l'heure encore, à cette place, tu bafouais mon amour devant une créature vulgaire et bornée! Quand je pense que tu ne m'as pas été fidèle huit jours, non, pas huit jours, à moi qui n'ai pas regardé un homme depuis que je te connais!... Il était écrit que tu commettrais tous les crimes du cœur.

Elle tombe assise et pleure.

FRANÇOIS

Eh bien oui, je les ai tous commis. Je suis le plus lâche des amants, le dernier des hommes, mais j'ai tant d'amour et tant de regret que tu dois me pardonner.

DOMINIQUE

Je préfère que tu t'en ailles.

FRANÇOIS

Quand je suis dans ta maison?

DOMINIQUE

Je ne veux pas de toi.

FRANÇOIS

Malgré toutes mes fautes, je t'aime à la folie, et je ne puis me résoudre à te perdre.

DOMINIQUE

Je ne veux pas d'un menteur.

FRANÇOIS

Écoute-moi, Dominique, par pitié!

DOMINIQUE

Car menteur avec moi, ou menteur avec cette

femme, il est certain que tu es un menteur, et la raison me commande de m'écarter de toi.

FRANÇOIS

La raison ! Pauvre femme qui parle de raison à une heure pareille.

DOMINIQUE

Allons, ne t'exalte pas à ton tour, et va-t-en proprement comme un beau joueur qui a perdu la partie.

FRANÇOIS

Il est trop tard. Il y a une heure, il ne fallait pas me dire que tu m'aimais. Je reste !

DOMINIQUE

Il y a une heure, c'était un autre homme qui était devant mes yeux. Maintenant tu as repris ton vrai visage. Je te retrouve !

FRANÇOIS

Tu m'aimes, je le sais, je ne partirai pas.

DOMINIQUE

Que je t'aime ou non, je suis à un moment de ma vie où la confiance et la sécurité me sont nécessaires ! Tu m'apportes l'incertitude et le danger.

FRANÇOIS

Je te rapporte l'amour !

DOMINIQUE

Tais-toi, tu vas mentir encore.

FRANÇOIS

Qu'importe que je sois un menteur si tu m'aimes et si je t'aime? Serais-tu la première et la dernière à te laisser adorer par un misérable? Est-ce qu'on juge,

est-ce qu'on punit, est-ce qu'on chasse un être qui vous a révélé la douleur et la joie? Est-ce que notre histoire n'est pas celle de tous les amants? Presque tous se sont méconnus et déchirés, et presque tous se sont pardonné tant que leur passion était vivante! Tu serais la plus astucieuse, la plus infidèle des créatures que moi, je te garderais.

DOMINIQUE

Parce que tu t'imagines que l'amour est au-dessus de tout.

FRANÇOIS

Oui, je le place au-dessus de tout.

DOMINIQUE

Moi, j'ai besoin d'estimer ce que j'aime.

FRANÇOIS

Alors, tu n'aimes pas assez.

DOMINIQUE

Quand je me suis donnée, jadis, je croyais que cela durerait. Aujourd'hui, je sais que cela finira.

FRANÇOIS

Ambitieuse, qui réclames tout un avenir de bonheur, à qui le présent ne suffit pas!

DOMINIQUE

Je ne veux plus souffrir!

FRANÇOIS

Je t'ai fait tout le mal que je pouvais te faire.

DOMINIQUE

Rappelle-toi tes paroles de l'autre jour, quand tu es revenu chez moi. « Si vous aviez la folie de m'aimer

encore, m'as-tu dit, je vous ferais encore du mal. C'est ma destinée de mentir et de tromper. »

FRANÇOIS

Je ne savais pas que tu m'aimerais quand j'ai parlé de la sorte.

DOMINIQUE

Allons donc! Tu avais le pressentiment de ma tendresse prochaine. C'est le seul mouvement généreux que je t'aie jamais vu.

FRANÇOIS

Ah! je n'ai pas encore été aussi cruel que tu l'es en ce moment.

Un silence. Il pleure.

DOMINIQUE, sans violence, sans amertume.

Et puis, à quoi bon recommencer? Que de misères si je te cède!... Que d'infamies nouvelles!

FRANÇOIS

Je réponds de ton bonheur!

DOMINIQUE

Demain tu pleureras ta liberté, et avant huit jours, tu riras encore de moi dans le lit d'une autre femme!

FRANÇOIS

Ce temps-là est fini!

DOMINIQUE

Oh! tu n'auras peut-être pas le courage de rompre tout de suite après tant de supplications... mais tu maudiras tes serments.

FRANÇOIS

J'ai changé!

DOMINIQUE

On ne change pas!... Plus tu seras engagé, plus tu m'exécreras... Tu m'en voudras de mon silence et de mes paroles, de mon orgueil et de ma soumission.

FRANÇOIS

Tes prédictions sont folles.

DOMINIQUE

Encore une fois j'entendrai toutes les phrases qui précèdent et qui suivent les infidélités. De nouveau j'entendrai tous tes mensonges, jusqu'au jour où tu ne prendras même plus la peine de mentir.

FRANÇOIS

Tu ne te souviens que des heures mauvaises.

DOMINIQUE

Oui, le jour viendra où tu me féliciteras de ma clairvoyance, si j'ai l'air de m'apercevoir de tes trahisons; et où tu railleras ma crédulité, si je feins de les ignorer...

FRANÇOIS

Comme tu me juges!

DOMINIQUE

Tu te lasseras avant moi de l'hypocrisie! Tu m'instruiras toi-même de mon malheur. Malgré moi, de force, tu m'ouvriras les yeux.

FRANÇOIS

Je ne serai pas ce bourreau.

DOMINIQUE

Et quand tu seras bien fatigué de ma résignation, tu provoqueras ma révolte afin d'avoir l'occasion de t'en

aller, en me laissant quelques torts, en emportant quelques griefs, car tu seras assez lâche pour vouloir avoir raison.

Elle pleure.

FRANÇOIS

Tais-toi, tu m'insultes, tu me calomnies. On n'a pas ce machiavélisme, quand on adore sa maîtresse.

Un silence.

DOMINIQUE, avec douleur, s'attendrissant.

Encore, si la droiture et le dévouement d'une femme comptaient pour quelque chose à tes yeux, je t'écouterais peut-être, j'essaierais...

FRANÇOIS

Essaye, je t'en supplie.

DOMINIQUE, s'exaltant dans l'amertume.

Mais tout ce que j'ai de noble et de bon dans l'âme et qui attacherait le plus indifférent est inutile avec toi. Tu ris des qualités des autres...

FRANÇOIS

Je ne réclame que ton amour.

DOMINIQUE

Le plaisir est ton seul lien. Ta vie n'est qu'une succession de moments. Tu suis ton instinct avec égoïsme. Tu n'as besoin de personne, toi! Tu es un être sur lequel on n'a aucune prise, un être changeant, un cœur facile et passager. On tient un ambitieux, on tient un fat, on tient même un coquin, on ne tient pas un homme léger.

Elle pleure.

FRANÇOIS

Eh bien, fais de moi un autre homme, alors, conseille-

moi, transforme-moi, puisque mon amour ne te suffit pas, prête-moi ton cœur et ta conscience.

DOMINIQUE, avec un regret, avec désespoir.

Pourquoi me vouloir? Qu'ai-je à t'offrir de si tentant? Mais tu ne me vois donc pas? Tu ne m'entends donc pas?... Mon corps est usé par le chagrin, et mon âme est à jamais incrédule.

FRANÇOIS

Je t'aime telle que tu es.

DOMINIQUE

J'avais dix ans de moins quand je t'ai rencontré. Comment veux-tu que je sois la plus forte aujourd'hui, quand je ne l'ai pas été autrefois! Comment veux-tu que j'aie plus de chance à présent?

FRANÇOIS

Tu n'as plus besoin de chance ni d'habileté maintenant que tu es adorée.

DOMINIQUE

Des mots! Va, je ne sais pas ce qui peut me faire aimer, mais je sais bien ce qui peut me faire détester. Je te connais. Tu n'es pas homme à te passer de beauté. Il n'y a que ce que je vaux comme femme qui ait de l'importance avec un débauché. Et qu'est-ce que je vaux maintenant?

FRANÇOIS

Ton visage fidèle est plus beau que les autres.

DOMINIQUE

Tu me trouves belle, parce que tu ne m'as pas encore. Quand tu m'auras reprise, tu raisonneras autrement.

FRANÇOIS

Je dirai la même chose; cette fois, ce n'est pas une inconnue que je désire.

DOMINIQUE

Il ne me reste que mon cœur, en fait de séductions, mon pauvre cœur maladroit, mon cœur plein de révolte et d'imprudence. Je peux souffrir plus qu'une autre, voilà mon unique supériorité, mon dernier prestige.

FRANÇOIS

Tu oublies mon adoration.

DOMINIQUE

Malheureuse que je suis! je t'aime et je ne suis plus jeune.

FRANÇOIS

Tu m'aimes! Je ne retiens que ce mot divin.

DOMINIQUE

Ah! quelle douleur atroce de penser que j'ai eu vingt ans, que j'ai été belle, et que c'est fini, fini pour jamais !

FRANÇOIS

Non, non.

DOMINIQUE

Dire que tous les jours qui viendront vont diminuer mon pouvoir, que chaque jour va me déformer davantage! Demain, quoi que je fasse, je serai plus vieille qu'aujourd'hui, moins désirable. Demain j'aurai quarante ans.

FRANÇOIS

Demain, tu auras un amant qui t'aime.

DOMINIQUE

Et je ne peux rien contre ma ruine! Et si je redeviens la maîtresse de cet homme, j'aurai toujours fixé sur moi, heure par heure, son regard implacable, témoin de ma destruction!

FRANÇOIS

Tu ne songes qu'aux choses douloureuses.

DOMINIQUE

Si seulement tu ne m'avais pas connue autrefois, si j'étais nouvelle pour toi! Mais tous les baisers, je te les ai donnés, toutes les paroles d'amour, je te les ai dites.

FRANÇOIS

Toutes les paroles d'amour, tu ne les as pas entendues; tous les baisers, tu ne les as pas reçus.

DOMINIQUE

Ah! ma jeunesse, ma jeunesse! l'avoir perdue pendant que tu n'étais pas là! Ne plus la tenir à l'heure où enfin tu m'aimes, à l'heure où j'ai tant besoin d'elle; Hélas! hélas! je voudrais te donner toute ma vie, et je suis à peine assez belle pour un caprice. Pourquoi reviens-tu si tard, ou pourquoi es-tu parti?

FRANÇOIS, la serrant dans ses bras.

Je te défends de regarder en arrière. Il n'y a ni vieillesse, ni jeunesse ici, il y a deux êtres qui s'adorent et qui recommencent, voilà tout. Et puis, laissons-la venir, ta vieillesse. Je l'attends avec sérénité. Tu peux être jeune ou vieille, va! je serai toujours mieux partagé que les autres, s'il me reste ton cœur de génie.

DOMINIQUE

Ce n'est pas la jeunesse.

FRANÇOIS

Oh! ne crains pas d'avoir des cheveux blancs, ma bien aimée. Je ne les verrai pas, ou je les chérirai, car ce que je préfère en toi ne peut pas vieillir, ne vieillira jamais. Ton âme est à l'abri du temps.

DOMINIQUE

Mon cher amant!

FRANÇOIS

Ma Dominique!

DOMINIQUE, s'échappant de ses bras.

Non, non. Je ne veux pas. Oh! pendant qu'il en est temps encore, sois bon, épargne-moi.

FRANÇOIS

Toutes tes supplications sont des baisers perdus.

DOMINIQUE

Ne fais pas de moi ta maîtresse, je t'en supplie à genoux.

FRANÇOIS

Tu m'appartiens de droit, nous sommes marqués l'un pour l'autre.

DOMINIQUE

Mais tu sais bien que je vais t'adorer et qu'après je ne pourrai plus vivre sans toi.

FRANÇOIS

Si tu te refuses, c'est que tu ne m'aimes pas.

DOMINIQUE

J'ai peur de l'homme que tu es.

FRANÇOIS

Quelle est la femme vraiment éprise que la crainte de la souffrance empêche de se donner? Il y a quelque chose de plus cruel encore que la jalousie et la trahison, c'est le départ de l'être aimé.

DOMINIQUE, se jetant dans ses bras.

Je ne veux pas que tu partes.

FRANÇOIS

Alors ne te refuse pas davantage.

DOMINIQUE

Eh bien, eh bien! fais de moi ce que tu veux, puisque tu m'aimes.

FRANÇOIS

Oh! je te remercie de consentir et je te remercie de me croire.

DOMINIQUE

Oui, je te crois, tu m'as convaincue, je t'absous.

FRANÇOIS

Je te bénis.

DOMINIQUE

En somme tous les jours du passé n'étaient pas des jours mauvais. Et puis si tu me martyrises de nouveau, si je te perds encore une fois, je mourrai, voilà tout.

FRANÇOIS

Ne tremble plus; mon amour est impérissable.

DOMINIQUE

Mon angoisse n'a pas complétement disparu, mais j'ai le cœur plein de joie et je trouve que je n'ai pas encore assez souffert, pour cette minute de bonheur que tu me donnes!

FRANÇOIS

Ma chère maîtresse!

DOMINIQUE

Oui, mais pas ici, ailleurs.

FRANÇOIS

Pourquoi?

DOMINIQUE

A cause d'eux, je préfère.

FRANÇOIS

Tu médites de m'échapper encore.

DOMINIQUE

Tu es fou, je t'adore. Tiens, emmène-moi, emporte-moi, disparaissons.

FRANÇOIS

Alors, viens tout de suite.

DOMINIQUE

Justement, ma voiture est là.

FRANÇOIS

Sauvons-nous, avant que les autres ne reviennent.

DOMINIQUE

Je ne regretterai pas cette maison, j'y ai été trop malheureuse.

FRANÇOIS

Enfin, me voilà redevenu ton maître.

DOMINIQUE

Mon maître idolâtré... Tu vas m'enfermer, n'est-ce pas? N'importe où, dans un endroit où je ne verrai que toi, qu'on ne soupçonne pas ce que je suis devenue. Je suis impatiente de mystère et de solitude.

FRANÇOIS

Moi aussi.

DOMINIQUE

Et dans quelques jours, nous retournerons en Italie.

FRANÇOIS

En attendant, Paris est assez généreux pour abriter notre amour. Et d'ailleurs, je sais où te cacher.

DOMINIQUE

Tu sais où tu m'emmènes?

FRANÇOIS

Pardonne-moi, mon amie, mais j'avais quelquefois pensé qu'un jour ou l'autre cette heure grave sonnerait et je m'étais assuré d'un coin tranquille et secret.

DOMINIQUE

Tu étais sûr de ma faiblesse?

FRANÇOIS

Et pour toi, pour toi seule, il existe une petite maison près du Bois.

DOMINIQUE

Près du Bois?

FRANÇOIS

A Saint-James.

DOMINIQUE

A Saint-James? (Avec horreur.) Tu mens!

FRANÇOIS

Dominique!

DOMINIQUE

Tu mens!... Ce n'est pas pour moi seule qu'existe cette maison. C'est pour une autre que tu l'as choisie!

FRANÇOIS

Mon Dieu!

DOMINIQUE

La maîtresse que tu y cachais a été aussi la maîtresse de Mariotte et elle lui a tout raconté. Et c'est dans le lit de cette femme que tu voulais m'avoir! Voilà ton amour! Malheureux que tu es, tu viens de ressusciter toutes tes infamies par ce dernier mensonge, et tu me restitues ma raison.

FRANÇOIS

Dominique!

DOMINIQUE

Va-t'en, cœur public!

FRANÇOIS

Dominique! pardonne-moi; pour un instant de folie ne brise pas notre vie à tous les deux.

DOMINIQUE

Va-t-en, le bonheur est impossible avec toi. Puisque tu mens à cette minute sacrée, tu dois mentir depuis une heure, tu mentiras éternellement.

FRANÇOIS

Faut-il que tu aies souffert pour être aussi implacable!

DOMINIQUE, saisissant une arme.

Si tu fais un pas, je suis capable d'en finir.

FRANÇOIS, prêt à sortir.

C'est moi qui me tuerai.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MAURICE

MAURICE

Vous m'avez fait demander ?

DOMINIQUE

Ah ! c'est vous ! Maurice, c'est vous. (Un silence. Présentant) M. Prieur, le docteur Arnault.

MAURICE, s'inclinant.

Monsieur...

DOMINIQUE

Il retourne en Angleterre. Il était venu me dire adieu.

FRANÇOIS, à Dominique.

Je n'aurai pas été longtemps votre voisin. (Sortant.) Adieu, Dominique.

DOMINIQUE

Adieu, François. (Bas, à Maurice.) Pourvu qu'il ne se tue pas !

MAURICE

Rassurez-vous : avant quarante-huit heures, il ren-

contrera une jolie femme quelconque et il poursuivra sa carrière d'amant.

François sort.

DOMINIQUE

Vous croyez ?

SCÈNE VIII

MAURICE, DOMINIQUE

MAURICE

Maintenant, puis-je savoir ce que vous aviez à me dire ?

DOMINIQUE

A vous dire ?...

MAURICE

Rien ?...

DOMINIQUE

D'être là.

MAURICE

Hélas ! vous l'aimerez toujours.

DOMINIQUE

Si je l'aimais autant que vous le pensez, je ne l'aurais pas laissé partir. J'aurais eu plus de courage.

TABLE

4893. — Paris — Imp. Hemmerlé et Cie. — 9.06.

4893. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 9-06.

